MASTER
NEGATIVE
NO. 91-80060-3

*AUTHOR:*

LAGARRIGUE, JORGE

*TITLE:*

LETTRES SUR LE POSITIVISME...

*PLACE:*

PARIS

*DATE:*

1896

Master Negative #

91-80060-3

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

## BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

---

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record


Lagarrigue, Jorge, 1854-1894.
...Lettres sur le positivisme et sur la mission religieuse de la France; La dictature républicaine d'après Auguste Comte, par Jorge Lagarrigue... 2. éd. Paris, chez l'éditeur, 1896.
216 p. $18\frac{1}{2}$ cm.

At head of title: Religion de l'humanité...
Edited by James Arthur Cree.

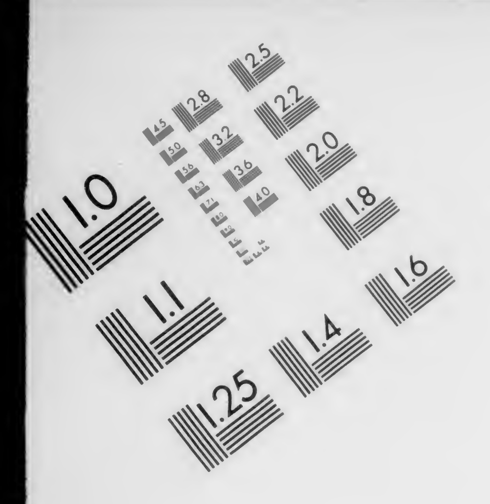


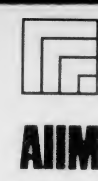
Restrictions on Use:

---

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA IIA IB IIB
DATE FILMED: 5/22/91 INITIALS RK
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



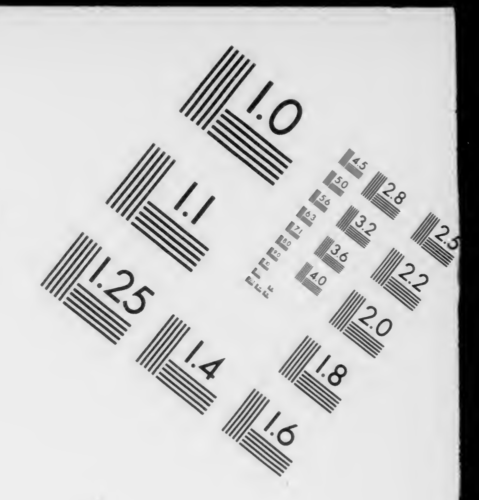


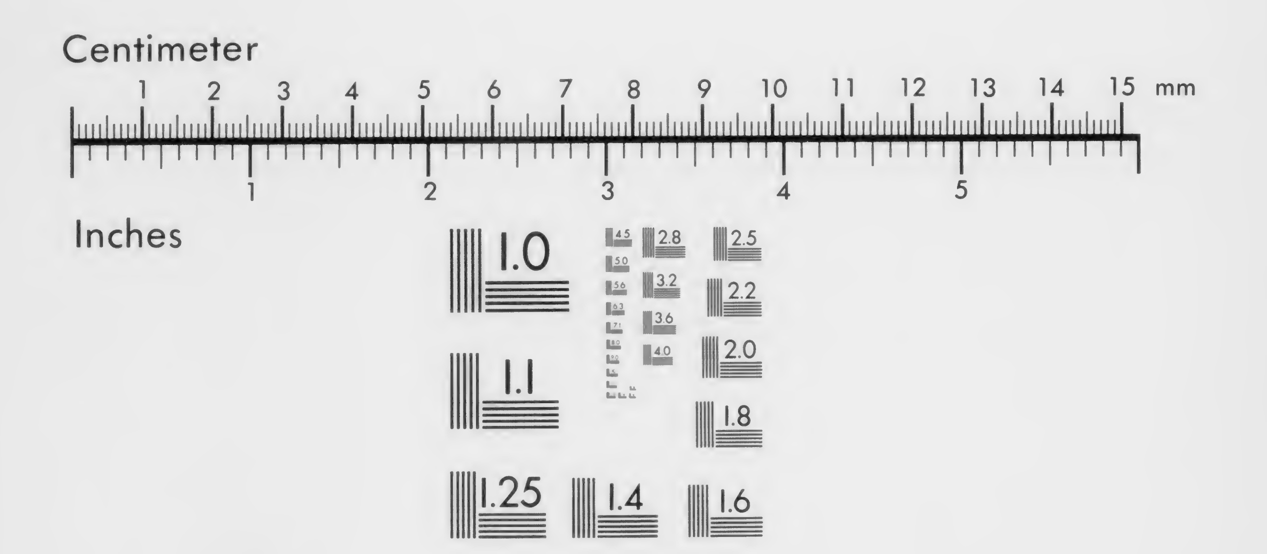
**AIIM**

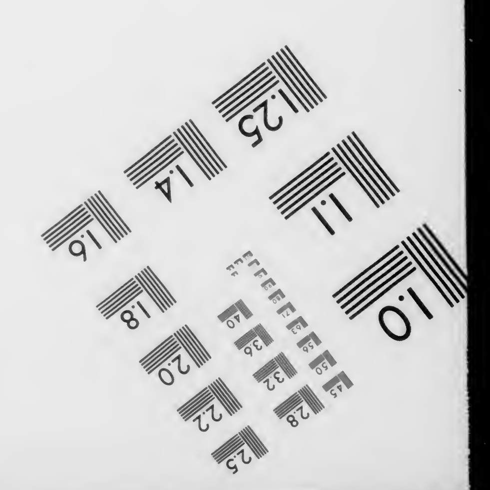
**Association for Information and Image Management**

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

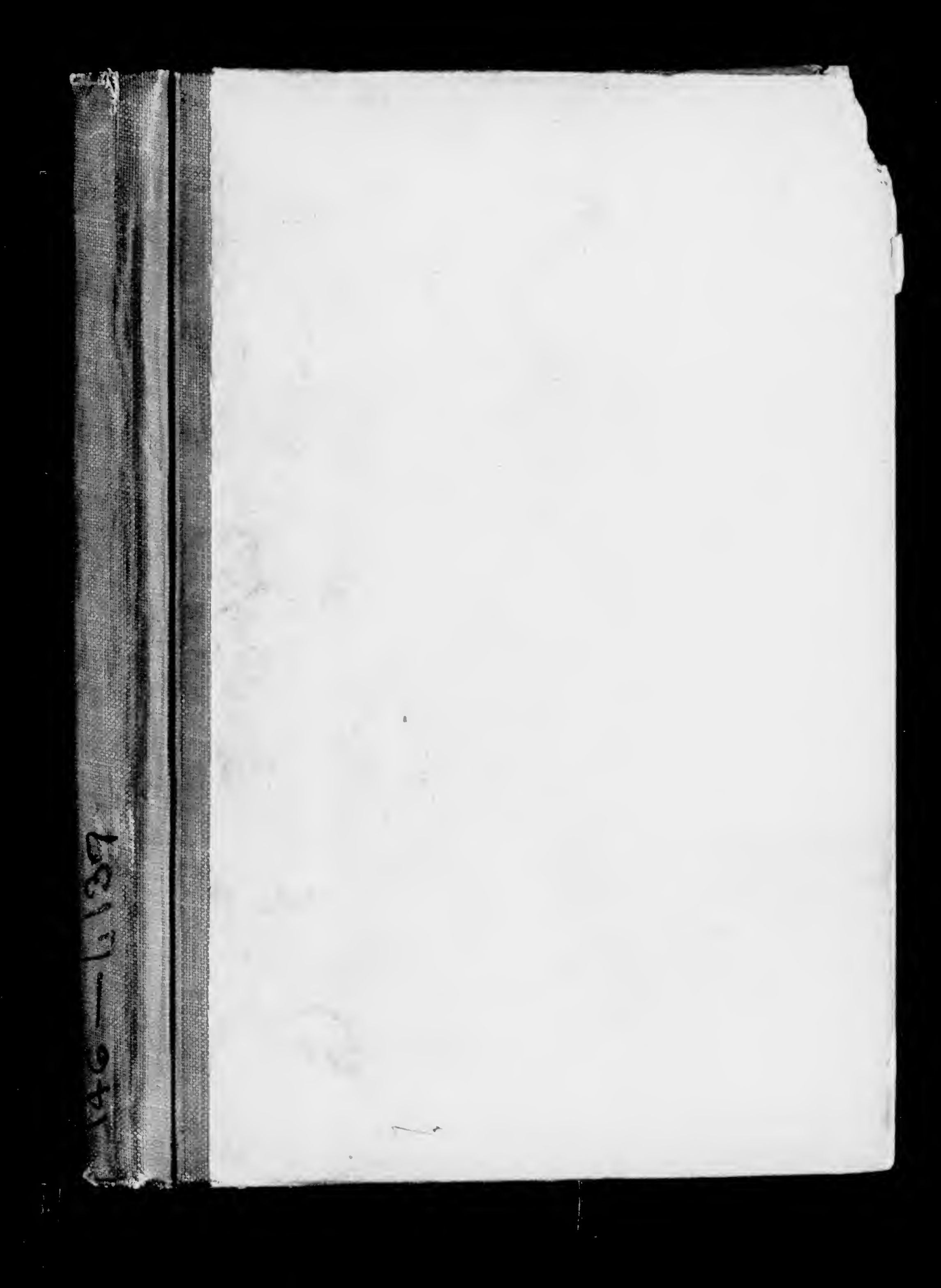
301/587-8202





MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.



RELIGION DE L'HUMANITÉ

ORDRE ET PROGRÈS
VIVRE POUR AUTRUI : LA FAMILLE, LA PATRIE, L'HUMANITÉ
VIVRE AU GRAND JOUR

---

# LETTRES
SUR
# LE POSITIVISME
ET SUR
## LA MISSION RELIGIEUSE DE LA FRANCE

---

LA
# DICTATURE RÉPUBLICAINE
## D'APRÈS AUGUSTE COMTE

PAR

JORGE LAGARRIGUE
*Apôtre de l'Humanité*

---

DEUXIÈME ÉDITION

---

PARIS
CHEZ L'ÉDITEUR
284, BOULEVARD RASPAIL, 284

L'ANNÉE CENT HUITIÈME DE LA GRANDE CRISE
(1896)

# LETTRES SUR LE POSITIVISME

---

LA

# DICTATURE RÉPUBLICAINE

TYPOGRAPHIE
EDMOND MONNOYER



LE MANS (SARTHE)

RELIGION DE L'HUMANITÉ
ORDRE ET PROGRÈS
VIVRE POUR AUTRUI : LA FAMILLE, LA PATRIE, L'HUMANITÉ
VIVRE AU GRAND JOUR

---

# LETTRES
SUR
# LE POSITIVISME
ET SUR
LA MISSION RELIGIEUSE DE LA FRANCE

---

LA
# DICTATURE RÉPUBLICAINE
D'APRÈS AUGUSTE COMTE

PAR
JORGE LAGARRIGUE
*Apôtre de l'Humanité*

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
CHEZ L'EDITEUR
284, BOULEVARD RASPAIL, 284

L'ANNÉE CENT HUITIÈME DE LA GRANDE CRISE
(1896)

# AVIS DE L'ÉDITEUR

---

La deuxième édition est dédiée à tous ceux qui vénèrent et chérissent la mémoire de Jorge Lagarrigue.

Cette réimpression nous a semblé être une des meilleures réponses qu'il y avait à faire à ceux qui représentent les efforts dans lesquels il a épuisé sa vie comme perdus (1).

Nous espérons ainsi continuer à répandre l'exemple et l'enseignement que lui-même s'efforçait si entièrement de conformer à l'âme du Maître.

Telle fut sa constante aspiration et en cela il a été un de ces bienheureux esprits, qui semblent avoir goûté, jusqu'à la suprême réalisation, ces mots destinés à l'Humanité, et que nous pouvons appliquer au plus grand de ses interprètes

in la sua volontate è nostra pace

(1) Pour les renseignements propres à éclairer la situation nous renvoyons nos lecteurs à deux ouvrages que nous tenons à leur disposition : *Hommages à la mémoire de Jorge Lagarrigue* (*1895*). — *La Situation actuelle du Positivisme*, *réponse à M. le Dr G. Audiffrent*, *par R. Teixeira Mendes* (*1895*).

Nous avons donc choisi les deux opuscules de M. Lagarrigue où il engage le plus vivement à remonter vers la source, en faisant ressortir respectivement la grandeur de sentiment et l'actualité politique de l'œuvre d'Auguste Comte.

La réimpression est faite aux frais de notre Église britannique sous la direction du Dr Richard Congreve qui tient à s'associer à l'œuvre de M. Lagarrigue après sa mort comme pendant sa vie.

C'est ainsi que j'ai le bonheur d'offrir aujourd'hui ce tribut à la mémoire de l'éminent apôtre — bonheur que je ressens d'autant plus intimement que c'est en effet à la pureté de son influence et à son encouragement généreux que je dois mes plus décisifs progrès dans l'étude et dans la pratique de la religion finale.

JAMES ARTHUR CREE,
MÉDECIN
(Boulevard Raspail, 284),
*Né à Dublin 1865*

Paris, *le 14 Homère 108.*
(le 11 février 1896).

---

RELIGION DE L'HUMANITÉ
*Ordre et Progrès — Vivre pour autrui*
*Vivre au grand jour*

# LETTRE
## A M. LE DOCTEUR G. AUDIFFRENT
SUR LA
## MISSION RELIGIEUSE DE LA FRANCE
ET
## L'ETAT ACTUEL DU POSITIVISME

MON ÉMINENT ET VÉNÉRABLE FRÈRE :

Je dois une réponse publique à l'admirable circulaire que vous venez de publier à propos de la dernière circulaire annuelle de M. Pierre Laffitte, le prétendu successeur d'Auguste Comte. Mais permettez-moi, avant tout, de reproduire ici, comme une effusion de mon cœur, la lettre que je vous envoyai aussitôt que j'eus pris connaissance de votre manuscrit.

« A travers la distance qui nous sépare, vous écrivais-je le 10 Aristote 98 (7 mars 1886), j'embrasse pieusement la noble main qui vient d'écrire cette sainte circulaire que j'ai sous les yeux. Soyez béni de la Postérité, comme je vous bénis aujourd'hui, au nom de mes frères de l'Amérique du Sud, pour avoir accompli cet acte de

haute justice et de généreuse abnégation. Tout positiviste, tout fidèle disciple d'Auguste Comte reconnaîtra, avec nous, le service fondamental que vous venez de prêter à la cause de l'Humanité. »

« Vous avez réalisé un vrai miracle dans votre mémorable écrit. Ce qui ne semblait destiné qu'à flétrir un coupable, est devenu, sous l'inspiration de l'altruisme, un grand et sévère enseignement moral et social. Nul ne saurait méconnaître les sentiments élevés qui ont constamment présidé à cet acte pénible mais tout à fait nécessaire ; et je dois vous avouer que les larmes de la reconnaissance et de la gratitude ont plus d'une fois coulé de mes yeux pendant la lecture de votre précieux manuscrit. »

« Rien ne m'a tant touché comme lorsque vous êtes allé, par un sublime mouvement d'humilité, jusqu'à déclarer notre valeur morale supérieure à la vôtre. J'allais protester, et vous faire effacer une semblable assertion, que ne sauraient accepter ceux qui commencent à peine leur carrière apostolique, s'ils se comparent avec l'éminent auteur de deux traités remarquables, avec leur prédécesseur et leur guide dans la vraie tradition religieuse, et, pour tout dire en un mot, avec le plus fidèle des disciples directs d'Auguste Comte. Mais je n'ai pas voulu vous ravir un nouveau titre à votre immortalité, et je me suis souvenu de cette éternelle sentence de l'*Imitation* : *Humilem Humanitas protegit, et liberat ; humilem diligit, et consolatur ; humili homini se inclinat ; humili largitur gratiam magnam, et, post ejus depressionem, levat ad gloriam.* En face d'une vanité qui ne connaît plus de limites, vous avez montré dignement une incomparable modestie. C'est encore un salutaire exemple que vous donnez ainsi à quelques positivistes, chez lesquels l'absence d'un vrai chef universel tend à développer une



ambition perturbatrice et une insociable vanité. Moi spécialement, je le garderai toujours dans mon cœur comme une sauvegarde contre la vanité, que l'homme, à qui vous répondez, m'a publiquement reprochée, et que je reconnais, en effet, être mon principal défaut. J'en ai plus souvent ressenti ses vrais tourments que ses fausses joies. Mais fort heureusement, à l'inverse de celui qui me la reproche, je tâche sans cesse de m'en corriger, convaincu comme je suis qu'elle entrave profondément mon perfectionnement moral et mon service social. L'avortement mental et social de cet homme intelligent suffirait à lui seul pour me mettre en garde contre les terribles et dangéreuses atteintes de la vanité. Mais la reconnaissance de ce défaut fondamental dans ma nature morale, n'implique nullement qu'il ait été le principal mobile des actes publics par lesquels j'ai cru devoir intervenir dans la crise positiviste. Loin de là, ils ne furent accomplis, comme vous le reconnaissez si noblement, que par le sentiment et la notion précise de notre devoir et de notre haute mission religieuse. Je ne consentirai jamais à ce que la crainte de tomber en vanité paralyse et annule chez moi l'initiative et l'énergie du caractère, et mette ainsi obstacle à l'accomplissement de mes devoirs. Lorsqu'on ne peut la dompter entièrement, il faut consacrer et subordonner sa vanité au véritable service social. »

« Vous êtes, cher et vénérable Frère (et ceci restera comme un de vos plus beaux titres de gloire), le premier positiviste européen qui, se mettant au-dessus des préjugés nationaux et ajoutant foi aux merveilleuses prophéties du Maître, ait su voir et proclamer, dans notre mouvement de l'Amérique du Sud, une preuve de l'incomparable éclat qu'y recevra un jour la Religion Universelle, et, dès à présent, une sûre et consolante garantie pour

son avenir, si menacé en ce moment dans son centre normal, dans la métropole religieuse de l'Occident. Nous ne nous en faisons pas, certes, un mérite personnel, car c'est un don gratuit que nous avons reçu de nos chevaleresques et catholiques ancêtres. Mais il n'en est pas moins vrai que les nobles antécédents du moyen âge, mieux conservés chez nous que partout ailleurs, nous poussent tout naturellement vers les hauteurs et les sommets du sentiment et de l'esprit religieux. »

« Dans les augustes paroles par lesquelles vous allez annoncer à l'occident que les vrais défenseurs de la Religion de l'Humanité ont enfin paru, j'ai cru entendre retentir la voix vénérable des Morts. Oui, dans cet acte solennel, vous avez réuni en votre âme celles des plus illustres trépassés et, surtout, celle de notre grand et saint Fondateur, pour poser sur nos jeunes fronts le signe sacré de l'apostolat. Oui, c'est du Maître lui-même, par les mains de son plus fidèle disciple et de son seul véritable fils, comme l'appellera la Postérité, que je sens venir cette auguste consécration de notre sainte et difficile mission. Il fallait à notre jeunesse, pour la préserver de la présomption et de l'orgueil, cette véritable imposition des mains du plus noble et du plus digne Vieillard du Positivisme. »

« Nous avions, il est vrai, pleine conscience de marcher déjà sur les fermes et glorieuses traces du Fondateur de la Religion Universelle, mais nous n'éprouvions pas moins le secret et intime besoin d'une chaîne visible qui nous rattachât directement à lui. C'est à vous, mon éminent et vénérable Frère, l'un des treize exécuteurs testamentaires du Maître, le disciple direct, qui a recueilli pieusement ses dernières pensées et ses derniers projets, et qui, seul entre tous, en a conservé l'éternel et fidèle souvenir, c'est à vous, dis-je, que nous devons de pouvoir dire aujourd'hui avec toute justice : Notre Maitre nous a réellement donné sa sainte bénédiction et son auguste consécration. Grâce à vous la continuité n'aura jamais été rompue au sein de la Religion de l'Humanité. »



« Au nom de mes frères de l'Amérique du Sud, je vous renouvelle donc, mon cher et vénérable Frère l'expression de notre sincère reconnaissance et de notre profonde gratitude. »

« Moi spécialement, je dois vous remercier de m'avoir épargné la pénible tâche de répondre à une honteuse circulaire, dont la seule lecture provoque le plus vif dégoût, tant on y aperçoit l'absence de toute bonne foi, de toute dignité et noblesse d'âme, et de toute onction religieuse. Déjà un de ceux-là mêmes qui entourent le sophiste de la salle Gerson m'avait écrit ces mots caractéristiques : « Vous verrez un effet de son triste entourage néo-posi« tiviste dans sa 37e circulaire, où il revient sur la sépa« ration brésilo-chilienne en termes regrettables ! Il serait « digne de M. Lemos et de vous-même de n'y point « répondre. » Je me croyais cependant socialement obligé de rectifier et détruire ce tissu d'erreurs et de mensonges. Mais, après votre condamnation décisive, quel vrai positiviste, quel honnête homme même pourrait-il rester rallié autour d'un pareil sophiste ? L'ère de cette lutte, jadis si indispensable, quoique toujours pénible, touche déjà à son terme. Les œuvres du Maître et nos diverses publications seront désormais plus que suffisantes pour éclairer tout homme sincère, qui désire réellement appartenir à la Religion de l'Humanité. Toutes nos forces, si faibles pour le moment, doivent donc, comme vous le conseillez très bien, être consacrées exclusivement au grand œuvre de la régénération humaine. »

« L'auriez-vous imaginé, mon cher et vénérable Frère?

Après la lecture de votre manuscrit, je me suis senti pénétré d'une profonde pitié, en pensant à l'avenir de cet homme que vous avez anéanti à jamais devant tous les cœurs droits et sincères. Ce n'est pas de son avenir matériel que je parle, car nous avons toujours promis de le lui assurer, et nous saurons tenir cette promesse sacrée ; c'est à son avenir moral que je me reporte dans ma pensée. Quelle triste vieillesse et quelle triste mort lui sont-elles réservées, lorsqu'il se verra abandonné de tous sans un seul véritable ami, auquel il puisse donner son dernier adieu, et poursuivi du remords d'avoir repoussé ses amis les plus sincères, et d'avoir surtout renié et trahi un auguste Maître qui l'avait tant aimé, honoré et servi pendant une très longue période de sa vie ! Spontanément est venue alors à ma pensée la sainte maxime de la bienheureuse Patronne des humains : *Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons.* Le malheureux ! aveuglé par sa vanité, il s'obstine à voir dans notre juste indignation l'effet d'une haine acharnée contre lui, lorsque tout lui montre, au contraire, que nous ne sommes animés que de l'amour de l'Humanité et du soin de ses plus graves et sacrés intérêts. »

« Que ne ferais-je maintenant pour sauver cet homme de l'enfer qu'il s'est lui-même créé ? N'y aurait-il pas possibilité de faire revenir au bien et au repentir une nature qui n'était pas originairement méchante, loin de là, mais qui s'est laissé insensiblement entraîner au mal par la vanité et par la funeste ambition d'occuper un siège et une fonction, dont il n'était pas capable et dont il avait été expressément exclu par le Maître lui-même ? Voilà ce que je me demande souvent ; et je voudrais que cette possibilité fût réelle, et que l'occasion se présentât de tenter chez lui cette régénération ; car, comme vous, je l'ai aussi aimé, et, plus encore, vénéré même dans le temps. Puisse l'avenir ne pas nous ôter à jamais, à cet égard, une très faible mais bien douce espérance que nous conservons dans nos cœurs ! »



## MISSION RELIGIEUSE DE LA FRANCE ET DE PARIS

Après cette juste et salutaire effusion de mon cœur, je dois, mon cher et vénérable Frère, vous parler de mes sentiments sur l'état présent et sur le prochain avenir de la sublime doctrine qui porte en elle les destinées du genre humain. En m'adressant à vous, je parle surtout à votre grande patrie, à la noble nation française.

Vous venez d'annoncer à la France et à l'Occident comment les étonnantes prophéties d'Auguste Comte reçoivent en ce moment une merveilleuse et entière confirmation. Du sein des régions les plus catholiques du globe, que la libre pensée est habituée à mépriser, du sein des populations espagnoles de l'Amérique du Sud, ont surgi enfin les vrais apôtres, les guerriers invincibles de la nouvelle foi. Ils sont déjà debout, ils s'avancent prêts à tout donner, même leur vie, pour le triomphe de leur doctrine, pour l'avènement définitif du règne de l'Humanité sur la Terre.

Mais ces fidèles apôtres, attentifs et obéissants à la parole du Maître, s'inspirant toujours de cette grande lumière, n'oublient pas qu'il y a eu un peuple béni, un peuple choisi par l'Humanité pour être l'initiateur et le guide de ses plus grands progrès. Ce peuple, ce pays privilégié, ai-je besoin de le nommer, c'est le vôtre, c'est la France.

Incorporée à la civilisation gréco-romaine par le grand César, elle devint bientôt sa principale héritière en Occi-

dent. Après la chûte de l'immense empire, elle reprend dans ses mains le flambeau de la vérité et du progrès, représentés alors par le catholicisme. Alliée avec la papauté, dont elle a créé la providentielle puissance et dont elle restera longtemps le plus ferme soutien, elle porte et la nouvelle foi et la nouvelle civilisation à ces races du Nord, germaniques et anglo-saxonnes, que l'empire romain n'avait pu conquérir ni transformer. Ainsi s'accroit de deux précieux éléments ce noyau progressif, cette grande République Occidentale, chargée par l'Humanité de préparer et d'inaugurer le régime final de notre espèce. L'Italie et l'Espagne au Midi, l'Angleterre et l'Allemagne au Nord, et la France au centre, tels sont les cinq grands éléments de cette libre association catholico-féodale, qui remplaça à jamais l'incorporation forcée des Romains dans la marche des destinées humaines.

Fidèle à la noble mission que sa situation centrale lui impose, la France ne cesse pas de se montrer, durant tout le moyen-âge, à la tête de la défense de ce précieux noyau civilisateur contre les ennemis qui l'environnent de toutes parts. Deux fois elle sauve l'Occident de l'invasion musulmane, en l'arrêtant d'abord sur son propre sol, en se faisant ensuite l'âme de ces glorieuses expéditions à l'Orient, qui assurèrent pour toujours l'indépendance et l'avenir du monde occidental. Et c'est en France aussi que la civilisation du moyen âge atteint son plus brillant et plus solide éclat, c'est là qu'elle se résume dans sa plus grande figure, l'incomparable saint Bernard, qui, nouveau Moïse et nouveau saint Paul, domina et guida son siècle.

Le quatorzième siècle marque la fin du moyen âge. Alors commence la dissolution graduelle du régime catholico-féodal, accompagnée de l'accroissement continu des nouvelles forces spirituelles et temporelles qui



devaient préparer le régime de l'avenir. La France nous apparaît encore à la tête de ce double mouvement de destruction et de reconstruction sociales. Mais au seizième siècle, par une sublime intuition de sa mission finale, elle repousse une prétendue réforme et une fausse émancipation. Elle semble rester fidèle à la foi catholique, mais c'est seulement pour marcher plus librement vers une pleine émancipation mentale, condition nécessaire de la fondation de la Religion Universelle. Alors s'ouvre le siècle exceptionnel et terrible, mais indispensable à nos destinées, où la France, au prix des plus intimes souffrances et des plus affreux déchirements, devait montrer en même temps au monde, l'épuisement radical du régime théologique, l'impuissance dangereuse de la métaphysique révolutionnaire, et la nécessité suprême d'une nouvelle organisation sociale, fondée sur une foi démontrable.

Cette douloureuse expérience mit la France en état d'accomplir sa sainte mission finale : donner au monde la foi définitive, destinée à réaliser l'unité du genre humain. Le plus grand de ses enfants et le plus grand des hommes consacra sa vie entière à cet œuvre de géant; et, grâce à l'impulsion sacrée d'un amour sublime, il put jeter les fondements indestructibles de la Religion Universelle. L'espérance de tous les siècles se trouva ainsi satisfaite.

C'est à la France maintenant à embrasser la première cette sainte doctrine universelle, surgie de son propre sein. Elle en est la mieux préparée par l'ensemble de ses antécédents historiques, qui ont développé, chez elle, plus que partout ailleurs, les éléments du régime nouveau. En outre, la Religion de l'Humanité lui est plus nécessaire qu'à aucune autre nation, pour pouvoir sortir de la terrible situation politique et sociale où elle se trouve exceptionnellement placée, flottant sans cesse

entre l'anarchie et la rétrogradation. La religion qui concilie irrévocablement l'ordre et le progrès, peut seule la sauver de la tourmente révolutionnaire qui l'a tant troublée jusqu'ici et qui la menace, en ce moment, de nouvelles et formidables catastrophes. Elle ne trouvera le repos et la paix qu'au sein de la foi démontrable,

Le devoir d'embrasser cette foi lui apparaîtra plus impérieux et sacré encore, si elle prend conscience de la glorieuse mission que son passé lui assigne, et de ce qu'elle doit à ses sœurs occidentales. Par le poids du passé, et malgré tous les événements contemporains, elle reste toujours le vrai centre de l'Occident. C'est le magnifique soleil autour duquel gravitent les quatre autres grandes nations occidentales, italienne, espagnole, anglaise et germanique, avec leurs immenses expansions coloniales. Partout on s'abreuve des sentiments et des pensées qui irradient de la nation centrale. Seule, sa langue est connue dans l'Occident tout entier; et l'on dirait qu'elle est faite tout exprès pour la propagande des idées, tant elle pénètre facilement les esprits par sa clarté, sa précision et sa force.

Malheureusement, la maladie actuelle de la France, qui la livre à des doctrine subversives et immorales, rend son influence de plus en plus perturbatrice, pernicieuse et corruptrice. Sa langue, ce merveilleux instrument que lui a légué le passé, ne sert plus qu'à répandre dans le monde des sophismes d'une fausse science et d'une fausse philosophie, ou à porter partout le venin corrupteur d'une littérature dépravée. Qu'ils soient à jamais maudits et anathématisés ces cyniques écrivains, qui tachent de leurs lèvres impudiques la chaste et noble langue de Bossuet et de Corneille !

Il est donc temps que la France se réveille et reconnaisse ses grands devoirs envers elle-même et envers ses



sœurs de l'Occident. Il est temps qu'elle reprenne de ses mains le flambeau de la vérité et du progrès, représentés maintenant par la Religion de l'Humanité. Elle n'a été grande et heureuse dans le passé et elle ne le sera jamais dans l'avenir, qu'en se dévouant à une sainte cause, en combattant sous les bannières de la foi et de l'amour. Tout l'appelle aujourd'hui à la glorieuse mission d'initier l'Occident dans la nouvelle foi, et de commencer ainsi la régénération et l'unité finales du genre humain, comme elle fit jadis l'unité de l'Occident. Il faut que la Religion Universelle transforme et sanctifie la France, avant de pouvoir transformer et sanctifier le monde.

Nous tous, positivistes de l'Amérique du Sud, qui avons eu le bonheur suprême de connaître et d'embrasser la foi de l'avenir, nous regardons comme un devoir sacré d'aider la France dans l'accomplissement de son incomparable mission. Tels que les généreux guerriers d'un autre temps, nous venons offrir à notre seconde patrie, à notre patrie spirituelle, toutes nos forces et toutes nos lumières pour l'acheminer vers sa noble destination d'initiatrice religieuse de l'Occident. Par cela même que nous l'aimons et vénérons, nous ne cesserons pas de lui rappeler cette mission sacrée, qui peut seule lui rendre la paix et le bonheur, et lui procurer une gloire immortelle. Elle doit abandonner toute inspiration guerrière, pour se consacrer tout entière à une conquête pacifique, mais plus glorieuse, la conquête spirituelle du monde.

En travaillant pour la France, nous travaillons aussi pour nos propres patries, car tant que la nouvelle foi n'aura pas été reconnue par ce grand pays, sa marche se trouvera profondément entravée dans le reste de l'Occident.

Ce que nous disons à la France, s'adresse plus spécialement à la noble cité qui la résume et la représente.

Paris c'est la France, c'est l'Occident, c'est l'Europe, c'est la Terre : telle est l'auguste et profonde formule par laquelle le Fondateur de la Religion Universelle signalait à la grande ville sa sublime mission religieuse. Elle est tenue par là de reconnaître qu'elle n'est pas seulement la capitale de la France, mais aussi et surtout la capitale de l'Occident, pour devenir bientôt la métropole religieuse de la planète entière. *Lutetia non urbs sed orbis.*

Chaque civilisation, chaque époque de l'histoire s'est concentrée dans un siège essentiel, dans une ville sacrée, qui reste pour nous comme sa meilleure représentation. Le nom d'Athènes suffit à nous rappeler cette admirable évolution grecque qui jeta les premiers fondements du dogme de l'Humanité, et qui nous légua tant de merveilles esthétiques. L'incomparable époque historique, où nous contemplons le plus noble peuple qui ait existé jusqu'ici, marcher, avec une sagesse et une constance invincibles, à la conquête et à la pacification du monde, restera à jamais liée, dans notre souvenir et dans notre reconnaissance, à la ville éternelle.

Paris est l'héritier d'Athènes et de Rome dans la marche progressive des destinées humaines. Depuis le grand Charlemagne, fondateur de la République Occidentale, la cité parisienne a conquis une incontestable suprématie spirituelle, qu'elle tient encore dans ses mains. Elle devient le nouveau siège de la philosophie et du savoir. C'est là qu'on va recevoir les lumières de l'esprit. C'est là que le plus grand philosophe du moyen âge, saint Thomas d'Aquin, a développé sa noble carrière et répandu les lumières de son enseignement. C'est là que le plus grand génie poétique de l'Humanité est venu s'abreuver dans la science et la doctrine de son temps qu'il devait idéaliser dans sa divine épopée.



L'âge moderne ne fait qu'accentuer et accroître de plus en plus cette prépondérance spirituelle de Paris. Il devient à cette époque le principal foyer de l'élaboration philosophique et scientifique, qui allait terminer la préparation nécessaire du dogme final de l'Humanité Son influence est telle que toute innovation dans les idées, toute nouvelle conception doit passer par cette grande ville avant de devenir universelle.

Un grand saint, qui fut, en même temps, un grand génie politique, Ignace de Loyola, sentit admirablement cette importance spirituelle de la capitale de la France. L'orsqu'il eut la sublime pensée de régénérer le sacerdoce catholique, lorsqu'il voulut le mettre à la hauteur de la situation moderne et sauver ainsi le catholicisme d'une inévitable dissolution, ce ne fut pas au siège de la papauté qu'il s'adressa, ce fut à Paris. Et ce fut là qu'il jeta les premiers fondements de la célèbre Compagnie de Jésus, dont l'essor initial, si fécond en saints dévouements et en bienfaits sociaux, méritera éternellement la reconnaissance de la Postérité.

Malgré tous ces dignes efforts du catholicisme; l'ancien régime continue à se dissoudre, et la tempête révolutionnaire arrive. Alors, plus que jamais, la vie et les destinées de l'Occident se concentrent dans Paris, et l'on voit cette seule grande ville maintenir en émoi et dans l'attente, pendant de longues années, l'Europe entière. De là part ce souffle puissant de la révolution, qui va ébranler partout l'antique état social jusque dans ses derniers fondements.

Après cette sanglante épreuve, où la ville sacrée enfanta tant de héros et tant de martyrs, nous voyons enfin surgir de son sein, dans la première moitié de ce siècle, la sublime doctrine qui ouvre au genre humain son ère définitive de paix, de concorde et de bonheur. Elle seule

pouvait la faire naitre, et elle seule aura la gloire immortelle d'avoir abrité dans ses murs la plus grande des existences, le Fondateur de la religion finale.

Malgré ses récents malheurs, Paris reste encore le centre incontestable de la civilisation occidentale. Ceux qui ne s'arrêtent pas à la surface apparente des choses, concevront, comme nous, les plus vives espérances sur la prochaine régénération de la métropole universelle. Que de généreux sentiments, que de nobles vertus, que d'héroïques dévouements peut on y contempler à travers une vie légère et licencieuse que l'anarchie moderne laisse fleurir malheureusement aujourd'hui! C'est en vain qu'on insulte et méprise cette ville sacrée. Il faut y venir, ou subir son influence, pour s'élever à la conception de l'Humanité et pour entrevoir dans toute sa grandeur le régime final de notre espèce. Son seul aspect suffit pour agrandir le cœur et l'esprit des hommes. Qui de nous n'a pas senti, en entrant dans la grande ville, je ne sais quel souffle mystérieux, qui emporte nos âmes vers les régions de l'idéal et vers la plus haute contemplation des choses humaines ?

Nulle autre cité ne nous fait voir et apprécier mieux qu'elle les merveilles et les bienfaits de la sociabilité et de la civilisation. Tout en elle nous parle du passé et de l'avenir du genre humain. Ses pierres, ses rues, ses édifices, ses monuments constituent, à eux seuls, une glorieuse épopée; ils nous chantent silencieusement le sublime poème de l'Humanité.

Voyez cette admirable place de la Concorde, où s'offre à nos yeux le plus beau et magnifique spectacle qu'une ville puisse présenter. Là, à son centre, s'élève ce précieux Obélisque, monument sacré de la vénérable Théocratie égyptienne, antique témoin du seul ordre social complet et stable qui ait existé jusqu'ici. Il rappelle



et glorifie ces nobles et généreux théocrates qui jetèrent les fondements éternels de l'ordre humain. Placé au milieu de la ville la plus agitée du monde par la crise révolutionnaire, il attend impassible, comme les théocraties orientales, cette incomparable SOCIOCRATIE, cet ordre final, si ardemment espéré par tous les peuples, mais dont la pénible et glorieuse préparation était réservée à l'Occident.

Contrastant avec le calme majestueux du monument théocratique, l'enceinte de la Concorde nous transporte plus spécialement à ce début terrible et tumultueux de la grande crise qui nous agite encore en ce moment, mais qui approche déjà de son terme, grâce à la Religion de l'Humanité. Ce sublime et héroïque élan de nos pères vers la régénération et la fraternité universelles, qui nous ouvrit les portes de l'avenir en brisant les dernières barrières d'un régime en décadence, tomba fatalement dans l'anarchie, le désordre et la rétrogradation, faute de la doctrine régénératrice. Mais leurs nobles aspirations vers le nouveau régime avaient laissé des germes féconds, qui ne tardèrent pas à éclore et à fructifier dans le cœur et dans l'esprit du plus grand des hommes. Oui, le Fondateur de la Religion Universelle est le fils direct de la Révolution française, dans ce qu'elle eut de grand et de généreux, comme il est le fils de tout ce qu'il y a eu d'utile, de saint et, en un mot, de religieux, dans tous les siècles passés.

Partant de cette place mémorable, destinée à voir un jour prochain les fêtes solennelles de la concorde occidentale et planétaire, remontons le cours gracieux de la Seine, pour entendre l'auguste voix de tant d'autres immortels souvenirs. Inclinons-nous avant tout, avec amour et reconnaissance, devant la sainte et héroïque vierge qui sauva la France du joug étranger. En déli-

vrant le peuple élu, elle assura les destinées de l'Occident tout entier.

Pénétrons ensuite dans le temple des beaux-arts, et, en présence de tant de chefs-d'œuvre que nous légua le Passé, remplissons nos cœurs d'une filiale et religieuse sympathie envers toute la noble série de nos généreux ancêtres. Apprenons-y à renouer la chaîne des temps et à reconnaître les vrais serviteurs de l'Humanité dans toutes les époques de l'histoire.

Après cette salutaire contemplation des différentes formes que l'idéal a revêtues dans la suite des siècles, continuons notre pieux pélerinage à travers Paris. Nous ne tardons pas à arriver au berceau de la grande ville, à cette précieuse barque qui a si bien mérité son éternelle devise : *Fluctuat nec mergitur*. Parmi les nombreux et sacrés souvenirs qu'elle renferme, fixons nos regards et nos pensées sur ses trois principaux monuments, placés à son centre et à ses deux extrémités

A son extrémité occidentale, s'élève cette sympathique et royale figure, d'où semble rayonner encore cette bonté suprême qui fut le caractère distinctif du plus populaire des rois de France. Soucieux de la gloire et de la grandeur de son pays, il songeait aussi à la paix et à la concorde perpétuelles de tous les peuples de l'Occident. Puissent son souvenir et son exemple inspirer le véritable dévouement politique, et faire surgir un homme d'État, si nécessaire, en ce moment, à la République française.

Au milieu de la Cité, nous admirons cet incomparable bijou de l'art catholico-féodal, la Sainte-Chapelle. A elle se trouve liée la mémoire du saint roi, qui est resté dans tous les cœurs comme le symbole de la justice.

A l'extrémité orientale de l'antique Lutèce, se montre, enfin, à nos yeux émerveillés le plus beau monument de la ville sacrée, l'église de Notre-Dame. O puissance



inouïe de la foi religieuse ! toi seule as pu donner la vie, le sentiment et la pensée à un simple assemblage de pierres inanimées et insensibles ! O merveille de l'art humain ! tu feras la gloire éternelle de nos pieux et chevaleresques ancêtres. Tu es encore un reproche et une humiliation pour notre orgueilleuse époque, incapable de construire rien de semblable, malgré tous ses progrès matériels, faute d'inspiration et de foi religieuses.

Dédié au culte de la Vierge-Mère, ce temple auguste voit aujourd'hui ses nefs presque désertes. Ces murs sacrés qui ont entendu jadis tant de chants d'amour et d'espérance, adressés à la Déesse des croisés, semblent aujourd'hui nous reprocher vivement notre froid et ingrat scepticisme, qui arrête, dans nos cœurs et sur nos lèvres, toute adoration et toute prière, principal bonheur de l'âme humaine. Mais réjouis-toi, ô Vierge immaculée ! tes nouveaux adorateurs, tes nouveaux chevaliers vont surgir bientôt, plus enthousiastes et plus nombreux que jamais, aux appels irrésistibles de la Religion universelle, qui reconnaît et adore, en toi, la vénérable Mère des humains, notre seule et véritable Déesse, l'Humanité. Le jour n'est pas loin, où ta suave et maternelle image planera sur le grand-autel de Notre-Dame, pour y recevoir à jamais les honneurs de notre suprême adoration.

Réconfortés par ces pieuses et consolantes pensées, nous irons ensuite, à travers l'antique cité philosophique (*Civitas philosophorum*), vers le terme de notre pèlerinage, le Panthéon, où, comme dans notre point de départ, nous retrouverons encore les souveuirs de la grande Révolution. Mais préparons-nous à l'appréciation de ce temple exceptionnel, en allant, à ses côtés, vénérer à genoux l'humble vierge qui, en sauvant Paris d'une terrible invasion, mérita d'être proclamée et honorée

comme sa sainte et éternelle patronne. La Religion de l'Humanité glorifiera toujours en elle la puissance moralisatrice de la providence féminine sur les forces purement matérielles de la société.

Élevons maintenant nos regards et nos pensées sur le vaste temple qui, de son immense hauteur, semble présider aux destinées de la grande ville. O monument unique dans le monde par ta noble et glorieuse destination ! Tu es le meilleur héritage de nos généreux pères, qui, tout en détruisant l'ordre antique, ne cessèrent de rêver et d'aspirer à l'ordre nouveau. Tu es le programme vivant de la Révolution, annonçant au monde que la société ne peut être sauvée et régénérée que par un nouveau culte, par une nouvelle religion, capable de rendre justice à toutes les gloires du passé, à tous les grands serviteurs de notre espèce. Seule, la Religion de l'Humanité comprend et réalise ta devise immortelle, en la transformant dans cette autre plus digne et sainte encore : AUX GRANDS HOMMES L'HUMANITÉ RECONNAISSANTE.

Ouvre tes portes, ô premier et auguste temple de l'Humanité ! Les positivistes viennent glorifier dans ton enceinte sacrée tous ceux qui ont aimé et servi notre race, tous ceux qui ont préparé le règne de l'amour universel sur la Terre. Nous inaugurerons ces fêtes sociolatriques en commémorant le plus grand précurseur d'Auguste Comte, l'incomparable saint Paul, fondateur du Catholicisme. Nos frères catholiques pourront y entendre comment nous savons apprécier les immenses services qu'ils ont prêtés à la civilisation, et comment nous voyons en eux nos meilleurs prédécesseurs dans la marche des destinées humaines.

A cette glorification du monothéisme occidental, nous ferons succéder celle de l'Islamisme, dans la personne de son saint fondateur, le grand Mahomet. Ce sera sa



gloire éternelle d'avoir élaboré la construction religieuse qui arrêta les hérésies et les sophismes du monde grec et prépara d'immenses populations au régime final de notre espèce.

En remontant les âges, nous honorerons successivement tous nos dignes ancêtres : polythéistes romains, polythéistes grecs, théocrates juifs, théocrates égyptiens, pour arriver jusqu'aux humbles fétichistes primitifs, qui commencèrent la longue et difficile préparation humaine, en jetant tous les fondements essentiels de l'ordre et du progrès.

Paris, inaugurant dans le Panthéon le culte des grands hommes, et abandonnant toute prétention à la suprématie militaire, se trouvera graduellement transformé en métropole religieuse de l'humanité. Toutes les nations occidentales viendront s'embrasser dans son sein, et donneront principe à la concorde universelle, en y célébrant ensemble les principales gloires de chacune d'entre elles. Toutes y fêteront d'abord leur père commun, l'incomparable Charlemagne, qui, resserrant leurs biens moraux et politiques, fonda irrévocablement la grande République Occidentale. Elles y chanteront ensuite les innombrables gloires de la France à laquelle a toujours appartenu la digne présidence de cette libre association. L'Italie s'y verra honorée par la glorification de ses deux plus grands poètes, Dante et Raphael. En célébrant les services de l'Espagne, on honorera les grandes et saintes mémoires du Cid, d'Isabelle de Castille, de sainte Thérèse, de saint Ignace, de Calderon et Cervantes. L'Angleterre viendra y voir les apothéoses d'Alfred, de Milton et du grand Cromwell ; et l'Allemagne, enfin, celles de Guttemberg, de Thomas à Kempis, de Leibniz, et du grand Frédéric.

Tout est donc admirablement disposé dans la grande

ville pour instituer le nouveau culte, tout y pousse vers la sublime doctrine de l'avenir, la Religion de l'Humanité. Il n'y a pas de ville au monde où soient plus vifs et plus profonds le sentiment du beau, le culte des souvenirs, le respect des morts, la vénération et l'enthousiasme pour tous les dévouements et pour tous les héroïsmes. Il n'y a pas, en un mot, de population plus religieuse que la population parisienne. Ce qui lui manque et ce qu'elle réclame de plus en plus, c'est la n[illegible] lumière la nouvelle foi, qui doit féconder et t[illegible] dans une grandiose unité tous ce[illegible] égation civique et d'enthousia[illegible] sainte et sacrée ! lève-toi, enfin [illegible] des apôtres de l'Humanité; viens p[illegible] eux la direction spirituelle du monde. Soi[illegible] que ton passé te commande : la métropole religieuse de l'Occident. Jette loin de toi ce double manteau de scepticisme et de corruption qui te couvre et te déshonore aux yeux de toute la terre. Cours t'abreuver de sagesse, d'amour et de sainteté dans les livres divins du plus grand de tes enfants et du plus grand des hommes. Régénère-toi aux sources vivifiantes de la nouvelle foi, rends-toi grande, forte et heureuse par elle, et porte ensuite cette lumière de vie jusqu'aux extrémités de la Terre.

## LE VRAI MILIEU DU POSITIVISME

On doit s'étonner, certes, que la Religion Universelle n'ait pas encore rencontré à Paris de vrais apôtres, lorsqu'il s'est déjà écoulé une génération tout entière depuis sa fondation. Mais rien n'est plus facile à expliquer si l'on tient compte du milieu où elle a été fatalement



obligée de naître. La construction de la synthèse finale, exigeait, dans son Fondateur, l'émancipation radicale de toute théologie. Il dut donc passer par l'état révolutionnaire, pour n'atteindre la plénitude religieuse que dans les dernières années de sa vie. Mais, dès son début philosophique, son puissant esprit, aidé d'un cœur plein d'enthousiasme social, se dégagea de l'état révolutionnaire, et tendit de plus en plus vers l'état organique et normal. Ses premiers opuscules sur la philosophie sociale étaient si empreints de l'esprit organique et constructeur, qu'ils provoquèrent simultanément les éloges du célèbre Lamennais, alors encore catholique, et les violentes critiques de l'école révolutionnaire.

Cependant, le long stationnement intellectuel qu'exigea la construction nécessaire de la philosophie positive, provoqua quelques sympathies parmi les esprits sceptiques et révolutionnaires, vivement frappés de la grandeur intellectuelle de la nouvelle doctrine, et croyant trouver la mort irrévocable de toute religion. Ils prenaient pour un état définitif ce qui n'était dans la pensée du grand renovateur qu'un simple passage pour arriver à la constitution du nouveau pouvoir spirituel et à l'établissement de la religion finale. Mais, à mesure que, sous la divine influence d'un noble amour, il pénétra de plus en plus dans le sanctuaire du temple et se posa en continuateur direct de saint Paul et de saint Bernard, il se vit peu à peu abandonné de la plupart de ses anciens disciples. Ceux-là mêmes qui le suivirent jusqu'à la religion, sous l'irrésistible ascendant de son génie, manifestaient, par des fréquents conflits avec leur Maître, leurs habitudes négativistes et leur souche révolutionnaire. « Ces conflits toujours imminents, — disait-il dans son Testament, l'année qui précéda sa mort, — résultent du scepticisme d'où partirent presque tous mes disciples actuels, et

constituent la plus douloureuse fatalité de la situation sans exemple où je suis placé comme régénérateur. Tandis que saint Paul et Mahomet, au milieu de luttes acharnées, obtinrent des dévouements complets, je puis, sans attaque extérieure, être, à chaque instant, abandonné de tous les miens, d'après les habitudes dues à leur négativisme primitif. »

Dès sa sixième circulaire annuelle, en 1855, notre auguste Maître indiquait nettement que la principale entrave pour le développement du positivisme était son berceau fatalement révolutionnaire, et il tentait, depuis lors, de le dégager de ce défavorable milieu. « La lenteur des progrès du positivisme, disait-il, résulte surtout de la fatalité qui le força de naître dans le milieu le moins favorable à son développement. Dès mon début, je dus attaquer le principe révolutionnaire plus systématiquement que n'avait pu le faire aucun rétrograde. Néanmoins, je ne pouvais d'abord obtenir de succès que dans le camp correspondant, seul assez accessible aux innovations philosophiques et sociales. Par l'aveugle inertie des conservateurs empiriques, la doctrine qui concilie radicalement l'ordre et le progrès se trouve encore repoussée du milieu le plus propre à l'appliquer. Les conversions décisives que le positivisme a maintenant obtenues chez les meilleurs révolutionnaires concourent même à le rendre suspect dans l'autre camp, qui jusqu'ici ne sait point y voir une irrécusable épreuve de l'aptitude organique de la nouvelle synthèse. »

« *On reconnait ainsi que, pour hâter l'essor de la doctrine régénératrice, il faut aujourd'hui la transplanter parmi les conservateurs, qui seuls présentent les dispositions et les habitudes qu'exige son installation.* Malgré leurs empiriques répugnances, ils ne peuvent, faute de dogmes qui leur soient propres, s'empêcher d'ouvrir leurs rangs à tout digne défenseur des institutions fondamentales de la société, non moins compromises par la rétrogradation que par l'anarchie. C'est à ce titre que les vrais positivistes y transporteront bientôt leur foi, seule capable de procurer une consistance décisive à des résistances jusqu'ici restées radicalement insuffisantes. »



Déjà, dans sa cinquième circulaire, il avait marqué les préférences des positivistes envers les conservateurs et les rétrogrades. Après avoir conseillé à ses disciples une attitude respectueuse et sympathique envers les croyances théologiques, il ajoutait : « Outre qu'une telle attitude constitue le meilleur privilège du positivisme, elle devient indispensable aux régénérateurs occidentaux, qui, devant également guérir les anarchistes et les rétrogrades, ne sauraient pourtant hésiter désormais à préférer ceux-ci. Depuis que la crise française a spontanément posé la question organique, les révolutionnaires ont irrévocablement perdu leur office passager, surtout chez le peuple central, où leur intervention ne fait plus qu'entraver, à tous égards, l'élaboration décisive. Au contraire, les conservateurs, tandis qu'ils maintiennent l'ordre matériel, préservent d'une entière indiscipline des âmes chez lesquelles les convictions les plus arriérées sont préférables, même mentalement, au pur scepticisme. Sans accorder jamais aux croyances surnaturelles une prépondérance incompatible avec la solution occidentale, le positivisme ne peut succéder au théologisme qu'en glorifiant toujours ses services antérieurs et respectant son efficacité présente, malgré son insuffisance radicale. Il faut donc transformer le système d'hypocrisie en un système de ménagement, en préférant l'état rétrograde à l'état négatif, dans une génération dont les directeurs peuvent seuls atteindre déjà l'état normal. »

Dans la dernière année de sa noble et incomparable

vie, il revenait encore sur la principale cause de la lenteur de la propagation du positivisme. En terminant ma huitième circulaire, je dois spécialement déclarer que la lenteur des progrès sociaux du positivisme est plus imputable aux positivistes eux-mêmes qu'au public occidental, et surtout qu'aux gouvernements actuels, principalement chez le peuple central. Forcée d'émaner du milieu révolutionnaire, pour une rénovation plus mentale que morale, la doctrine qui constitue la religion universelle, d'après la subordination de l'esprit au cœur, n'a pu jusqu'ici toucher le sentiment qu'à travers l'intelligence. Plus convenable au Midi qu'au Nord, mieux appréciable chez les femmes et les prolétaires que parmi les classes spéciales, elle n'a maintenant converti que des âmes exceptionnellement émanées de situations défavorables, en substituant la conviction à la persuasion. Les résultats obtenus suivant un tel mode font assez sentir quelle sera la rapidité du succès quand la prédication positiviste, enfin devenue plus poétique que philosophique, aura directement pris son caractère normal et sa destination naturelle. »

Ainsi, dans les derniers temps de sa vie, lorsqu'il s'était définitivement placé au sommet de la construction religieuse, notre saint Fondateur sentait de plus en plus vivement que le milieu le mieux approprié à sa doctrine étaient les conservateurs, les rétrogrades même, et plus spécialement, toutes les âmes religieuses de notre époque, qui ont conservé des habitudes de discipline et de culture morales. De là son admirable *Appel aux conservateurs*; de là ses nobles projets de ligue religieuse et d'appel aux successeurs du grand saint Ignace, principaux directeurs du mouvement catholique; de là, enfin, ses constants conseils à ses disciples de présenter le positivisme par son côté religieux et moral, et ses aspects les plus sublimes et les plus propres à toucher les grandes âmes et les cœurs avides d'idéal et de vertu. Voilà aussi pourquoi il leur conseillait surtout de *représenter le positivisme comme directement résumé par l'utopie de la Vierge-Mère, qui doit nous rendre spécialement attentifs tous les dignes catholiques des deux sexes.*



Malheureusement une mort prématurée et à jamais déplorable vint arrêter l'immortel renovateur dans sa glorieuse carrière, avant d'avoir pu installer sa doctrine dans le milieu le plus favorable à son développement. La continuation de son œuvre se trouva ainsi fatalement livrée entre les mains de disciples incomplètement transformés, et que leur origine révolutionnaire rendait incapables de présider à la dernière transformation religieuse du genre humain. Insuffisamment dégagés des préjugés scientifiques, ils commirent leur plus grave faute, en plaçant à la tête du positivisme le plus savant d'entre eux, quoique l'on connaissait très bien son manque d'initiative et d'ardeur religieuse. Sous la funeste direction d'un homme dépourvu de tout sentiment religieux, l'action positiviste se renferma progressivement dans son domaine intellectuel, et dans un enseignement aussi défectueux que stérile. Les grands projets, les grandes traditions religieuses d'Auguste Comte furent de plus en plus négligées et oubliées. Le groupe positiviste, au lieu de se rapprocher, suivant les conseils du Maître, des conservateurs et des âmes religieuses, continua à développer ses sympathies exclusives pour les révolutionnaires, et à se recruter parmi eux. C'est ainsi que pour la rendre plus acceptable à ces derniers, on fut conduit à dénaturer graduellement notre doctrine, en lui ôtant son principal caractère de haute discipline morale et sociale, pour ne lui laisser finalement que son caractère scientifique et philosophique. A entendre ses plus zélés propagateurs,

on peut les croire les représentants d'une école philosophique, mais jamais aucune âme vraiment religieuse ne se douterait qu'ils parlent au nom de la plus sublime et de la plus sainte des religions.

Tout, dans ce groupe, qui ne mérite plus le titre sacré de positiviste, ses sentiments, ses idées et ses habitudes, font de lui un groupe essentiellement révolutionnaire, plus propre à repousser qu'à attirer les grandes natures religieuses de notre temps. Il est la preuve vivante du peu qu'il nous est donné d'attendre des révolutionnaires pour le développement de notre doctrine. Ils l'ont eue, pendant près de trente ans, dans leurs mains, et ils n'ont pas pu être transformés par elle, et devenir des hommes vraiment religieux. Par contre, ils l'ont maintenue dans l'obscurité, ils l'ont dénaturée et rendue méconnaissable aux yeux du grand public, et ils l'ont traînée finalement aux pieds des ambitions et des intérêts de quelques passagers partis politiques. Telle est la triste histoire de la direction positiviste pendant ces vingt-neuf dernières années.

Voilà comment la doctrine qui assoit sur des bases inébranlables toutes les grandes institutions sociales, et qui peut seule terminer notre état révolutionnaire, se trouve encore ignorée ou méconnue par tous les partisans de l'ordre. Voilà comment la divine synthèse, qui embrasse et résume toutes les religions du passé et qui élève l'idéal religieux à sa hauteur la plus sublime, n'est pas arrivée jusqu'ici à toucher ces âmes d'élite qui regrettent l'épuisement de l'antique foi et résistent vaillamment aux progrès toujours croissants de l'irréligion moderne. Voilà comment l'auguste foi démontrable, qui vient rétablir et rehausser la dignité et la puissance du ministère sacerdotal, n'a pas encore frappé et converti ces belles et énergiques natures, spontanément destinées au



gouvernement spirituel de la société et à la direction morale des consciences.

C'est donc aux dignes apôtres de l'Humanité de montrer désormais le haut caractère social et religieux de leur doctrine, et de faire ressortir ses véritables et profondes affinités avec toutes les saines aspirations du présent, qu'elle seule peut compléter et réaliser. Ils reconnaissent déjà que, sauf d'heureuses exceptions, qu'ils désireraient voir se multiplier, la masse des révolutionnaires, et surtout leurs chefs, sont tristement condamnés à marcher dans l'arrière-garde du mouvement régénérateur, quand ils ne deviennent pas ses pires obstacles. A la fin du siècle destiné à la reconstruction, ils s'obstinent encore à prolonger l'œuvre de destruction, qui ne convenait qu'au dix-huitième. Les aspirations mêmes au progrès, qui formeront la gloire éternelle de nos pères de 89, ont perdu chez eux leur ancien caractère de grandeur, depuis qu'ils n'apprécient plus que le progrès matériel, en repoussant aveuglément le développement moral et religieux. Les meilleurs d'entre eux, ceux qui seront animés d'un puissant instinct social et qui auront conservé le sentiment sacré de la vénération, pourront seuls surmonter leur indiscipline naturelle, et se rallier enfin à la doctrine qui subordonne profondément la marche du progrès aux conditions fondamentales de l'ordre, et qui place au plus haut rang de l'échelle du progrès le perfectionnement moral. Le positivisme ouvre seul aujourd'hui au progrès sa véritable voie, car tout mouvement, en dehors de lui, ne peut être que, ou de vaines et dangereuses tentatives pour retourner au passé, provoquant la révolution, ou une stérile et anarchique agitation révolutionnaire, préparant toujours une nouvelle rétrogradation.

Tout autre est le sort réservé à notre doctrine parmi

les partisans sincères de l'ordre, parmi ceux qui luttent noblement contre la dissolution croissante de nos institutions et de nos mœurs, parmi ceux qui craignent justement la marche toujours envahissante de l'anarchie moderne. Leurs sentiments religieux, leurs habitudes d'ordre et de discipline morale, spontanément rapprochés de l'état normal que nous venons inaugurer, les disposent à accepter la Religion Universelle, dont le but principal est de régler et discipliner toutes les forces matérielles et spirituelles qu'a fait surgir le Passé. Leur impuissance de plus en plus constatée pour arrêter l'anarchie qui avance toujours, a fini par les dépouiller de toute confiance envers l'ancienne doctrine organique, propre seulement à un état social qui ne doit jamais revenir. Leur esprit se trouve ainsi naturellement ouvert aux inspirations de la nouvelle synthèse, qui, par des solutions toujours démontrables, répond à toutes les exigences de la situation moderne. Au nom sacré de l'Humanité, au nom de l'ordre et du progrès, la famille, la propriété, la richesse, tous les liens et tous les pouvoirs humains vont recevoir une auguste et imposante consécration.

Devant les doctrines subversives qui nous menacent, en ce moment, de nouvelles perturbations sociales, les partisans de l'ordre ne trouveront d'autre refuge ni d'autre défense que notre sainte religion, seule capable de confondre et de dissiper tous les sophismes de l'anarchie. Le lien fondamental de la famille, le mariage, si ébranlé aujourd'hui, reçoit de notre croyance une nouvelle force et une dernière perfection, par son admirable loi religieuse du veuvage éternel. Pour les dignes âmes, la mort même ne rompra pas désormais cette sainte union, base du bonheur humain et de tout ordre social.

On verra aussi bientôt en nous les meilleurs défenseurs de la richesse, car nous la rendons sacrée en lui imposant de nouveaux et grands devoirs. La richesse, dont les accumulations et l'appropriation personnelle sont indispensables à l'existence et au développement de la société, se sanctifie aujourd'hui en reconnaissant, à la lumière de notre foi, sa source et sa destination purement sociales. Les riches deviennent ainsi des véritables ministres du Grand-Être, chargés par lui de conserver, d'améliorer et de transmettre à la Postérité l'héritage qu'ils ont reçu gratuitement du Passé. Ils n'y doivent prélever pour leurs dépenses personnelles que ce qui est nécessaire aux besoins et à la dignité de leur auguste fonction. C'est à eux aussi, à leur suprême surveillance, que l'Humanité confie le sort de l'immense prolétariat. Ils doivent combiner tous leurs efforts pour que les prolétaires ne manquent jamais de travail, et leur donner un salaire suffisant pour qu'ils puissent développer dignement la vie de famille. C'est de ce dévouement continu des forts aux faibles, inspiré et soutenu par notre doctrine, que dépendront le rétablissement et la consolidation finales de la vénération des faibles pour les forts. La Religion de l'Humanité et ses dignes adeptes sont seuls capables de mettre fin aux terribles conflits actuels entre le capital et le travail, entre les patrons et les ouvriers, en montrant et en imposant à tous leurs devoirs réciproques.

Tout, dans notre doctrine, à mesure qu'on la connaîtra, doit lui attirer bientôt les sympathies et les adhésions des vrais conservateurs, de tous les partisans sincères de l'ordre. Ils sont excusables de l'avoir méconnue tant qu'elle est restée dans l'ombre, défigurée par de faux disciples. Mais lorsqu'elle apparaîtra au grand jour et dans toute sa grandeur, nous sommes sûrs qu'ils deviendront ses meilleurs soutiens et ses meilleurs apôtres.

Et vous, ô âmes pieuses et tendres qui gémissez en

silence, au milieu de la grande capitale, en contemplant les tristes ravages que font autour de vous le scepticisme, l'indifférence et l'irréligion! Rassurez-vous, cessez de désespérer de l'avenir religieux du genre humain. Du ciel de l'Humanité est déjà descendue sur nous une nouvelle foi, une nouvelle flamme de charité et d'amour qui a embrasé nos cœurs, et nous ramène plus fervents que jamais au culte, à l'adoration, à la prière. L'homme a fléchi de nouveau le genou, et incliné son front superbe. De lèvres jadis ingrates et muettes, s'élèvent maintenant de continuels cantiques d'amour et de reconnaissance envers tous les êtres dignes d'être aimés et vénérés. Notre vraie Providence, la Suprême Trinité qui nous gouverne, nous protège et nous améliore : l'Espace, la Terre et l'Humanité, s'est enfin montrée à nos yeux dans toute sa bonté, sa puissance et sa grandeur. Les temples ne craindront plus de rester silencieux et déserts. On y chantera sans cesse jusqu'à la consommation des siècles les bienfaits, la gloire et la magnificence de l'Humanité et de tout ce qui l'assiste dans sa glorieuse et providentielle existence.

O cœurs ardents et généreux, avides d'idéal, d'abnégation et de vertu! venez vers la Religion de l'altruisme, de l'amour pur et désintéressé, de la suprême bonté. Venez mourir entièrement à vous-mêmes, en vivant à jamais pour l'Humanité, notre Mère éternelle. Quel vaste champ de sacrifice, de bonheur et de gloire s'offre maintenant à vous, ô âmes d'élite, dans la seule propagation de la foi nouvelle. Soyez ses vaillants apôtres; convertissez à elle la capitale du monde; et de là vous irez annoncer le règne de l'Humanité à toutes les nations de la Terre.

O croyants sincères des anciennes fois! les temps sont arrivés; tous vos justes vœux, toutes vos généreuses



aspirations ont trouvé déjà dans la doctrine de l'Humanité une pleine et entière satisfaction. Votre idéal céleste va commencer enfin à se réaliser sur notre monde. Le règne de Dieu ou de l'Amour universel sur la Terre. *Deus est charitas.*

La loi finale et suprême ne vient pas détruire ou abolir vos croyances ni vos pratiques religieuses; elle vient seulement les transformer, en les purifiant et ennoblissant, les compléter, en leur faisant embrasser le nouvel ordre social, et les consolider enfin, en leur donnant des bases inébranlables et éternelles. Dans notre sublime religion vous retrouverez, sous des formes plus parfaites et plus pures, tout ce que vous avez aimé et adoré dans les vôtres. Vous y retrouverez, élevé à son plus haut dégré de perfection, l'idéal religieux, qui n'a pas cessé, à travers les siècles, de conduire l'homme et la société vers la paix, la vertu et le bonheur.

Toutes les religions du passé convergent et se concentrent dans la Religion de l'Humanité, dont elles n'ont été que les préparations nécessaires dans le temps et dans l'espace. Toutes forment aujourd'hui dans son vaste sein un harmonieux ensemble, destiné à opérer l'heureuse union de tous leurs croyants actuels. Le choc et l'antagonisme continus de ces différentes doctrines religieuses provoquèrent, et alimentent encore le scepticisme et l'irréligion modernes. Leur convergence définitive dans le dogme de l'Humanité mettra fin à ces terribles fléaux du genre humain. La Religion Universelle, constante et sublime aspiration de toutes les âmes religieuses du passé, ne pouvait naître que de ce consorce heureux, dû au cœur et au génie du plus grand des prophètes, de l'éternel pontife de l'Humanité, Auguste Comte.

Et vous, ô membres actifs de l'ancien clergé! ô âmes vraiment sacerdotales et apostoliques, qui voyez avec

douleur l'impuissance de votre doctrine pour conseiller et diriger la société moderne! o prêtres vaillants et dévoués qui luttez en vain contre la décadence croissante de votre autorité morale! vous ne pouvez pas rester longtemps indifférents à la foi démontrable, qui va renouveler et rétablir à jamais l'antique splendeur de la papauté et du sacerdoce, ces temps heureux où le grand Hildebrand et le prodigieux saint Bernard tenaient dans leurs mains le sceptre spirituel de l'Occident. Grâce à la Religion de l'Humanité, vous pourrez devenir encore les guides intellectuels, les consécrateurs moraux et les suprêmes régulateurs de la société. Par la grandiose construction d'Auguste Comte, la science et l'art ont été réintégrés de nouveau dans le domaine sacré de la religion de manière à rendre ainsi le sacerdoce, comme dans les anciennes théocraties, l'auguste dépositaire de toute la sagesse humaine. Le rêve du grand saint Ignace s'est enfin entièrement réalisé. Ceux qui seront capables, par le cœur, l'esprit et le caractère, de saisir la nouvelle synthèse et de devenir ses dignes organes, ne tarderont pas à obtenir un irrésistible ascendant spirituel. A eux reviendra cette domination morale, cette indispensable direction des consciences et de l'opinion publique, que la société laisse aveuglément aujourd'hui entre les mains de gens aussi médiocres qu'immoraux.

Nul prêtre intelligent, qui soit habitué à contempler d'assez haut la marche des événements humains, ne peut conserver de nos jours le moindre espoir du triomphe universel du catholicisme. La séparation irrévocable de l'Église grecque, l'avénement du mahométisme, toujours réfractaire à la conversion chrétienne (1), la scission protestante et la crise révolutionnaire ont progressivement diminué l'extension et affaibli la puissance du catholicisme, de manière à manifester clairement qu'il n'a jamais été et qu'il ne pourra jamais être vraie religion universelle. Sa sublime aspiration à l'universalité, qui fut son plus grand mérite, devient aujourd'hui sa plus éclatante condamnation. La foi démontrable est seule destinée à réaliser l'unité finale du genre humain, but constant de nos meilleurs efforts.

(1) A cet égard, j'ai déjà cité, dans mon opuscule espagnol *Positivismo y Catolicismo,* l'exemple décisif de l'infructueuse tentative du grand saint François d'Assise. Jamais le catholicisme ne posséda un apôtre plus inspiré et plus ardent que lui, mais toutes ses paroles ne purent convertir aucun mahométan au catholicisme. Ainsi le raconte le Dante dans sa belle idéalisation de ce glorieux patriarche :

E poi che, per la sete del martiro
Nella presenza del Soldan superba
Predicó Cristo, e gli altri che'l seguiro,
*E per trovare a conversione acerba*
*Troppo la gente, e per non stare indarnò*
Reddissi al frutto dell' italica erba.



Le dernier des grands penseurs catholiques, l'immortel De Maistre consignait à regret l'épuisement radical du théologisme dans ces paroles mémorables : « Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état (1). » Et, avec ce don prophétique qui caractérise si éminemment son lumineux et profond génie, il ne cessait d'annoncer dans tous ses écrits la grande transformation religieuse réservée à notre siècle, la divine synthèse qui doit rallier toute la race humaine dans une indivisible et éternelle unité. « Tout annonce, répétait-il, je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas (2). » « Nous touchons *à la plus grande des époques religieuses*, où tout homme est tenu d'apporter, s'il en a la force, une pierre pour l'édi-

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 16e édition, t. II, p. 270. Onzième entretien.

(2) Idem., p. 285.

fice auguste dont les plans sont visiblement arrêtés (1). » et il avait déjà exprimé plus clairement encore sa pensée dans ce passage remarquable de ses *Considérations sur la France :* « Je suis si persuadé des vérités que je défends que, lorsque je considère l'affaissement général des principes moraux, la divergence des opinions. l'ébranlement des souverainetés, qui manquent de base, l'immensité de nos besoins et l'inanité de nos moyens, il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses : *ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire.* » « Cette conjecture ne sera repoussée dédaigneusement, ajoutait-il, que par ces hommes à courte vue, qui ne croient possible que ce qu'ils voient. Quel homme de l'antiquité eût pu prévoir le christianisme ? et quel homme étranger à cette religion eût pu, dans ses commencements, en prévoir le succès ? Comment savons-nous qu'une grande révolution morale n'est pas commencée ? Pline, comme il est prouvé par sa fameuse lettre, n'avait pas la moindre idée de ce géant dont il ne voyait que l'enfance (2). » Les deux hypothèses du grand philosophe catholique se sont au fond réalisées, car une nouvelle religion s'est formée, mais en marchant toujours sur les traces de l'ancienne, en complétant et en vivifiant l'admirable construction de saint Paul et de saint Bernard.

Mais le merveilleux esprit prophétique du grand De Maistre est allé plus loin encore. Il arriva jusqu'à indiquer la nouvelle doctrine religieuse, et à fixer même l'époque où elle devait avoir lieu. « Attendez, a-t-il dit, que l'affinité de la science et de la religion les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie : l'apparition de cet homme

(1) *Du Pape*, discours préliminaire.
(2) *Considérations sur la France.* Chap. v.



ne saurait être éloignée ; et *peut-être même existe-t-il déjà*. Celui-là sera fameux et mettra fin au dix-huitième siècle qui dure toujours (1). » Jamais prophétie ne fut mieux accomplie. Cet homme unique et fameux, le futur Fondateur de la Religion Universelle venait, en effet, de naître le 19 janvier 1798. Et à la mort de son prophétique précurseur, notre auguste Maître commençait déjà sa glorieuse carrière, qui devait transformer la science en philosophie, et la philosophie en religion.

Que tardez-vous, ô âmes vraiment apostoliques et sacerdotales, à prendre possession de la seule doctrine qui puisse régénérer, vivifier et sanctifier le monde ? C'est à vous qu'il appartient aujourd'hui de prêcher la Religion de l'Humanité, et de terminer ainsi la crise révolutionnaire qui menace de bouleverser de nouveau l'ordre social. C'est principalement sur vous, sur votre injustifiable incurie, que tombera désormais la responsabilité de tous les maux et de toutes les catastrophes, qui pourront survenir bientôt dans une société sans lumière et sans guide.

Plus que les gouvernements, plus que les hommes d'État, ce sont les hommes d'intelligence et de cœur, naturellement destinés au pouvoir spirituel, qui manquent aujourd'hui à leurs devoirs sacrés. Eux seuls peuvent guérir la maladie de notre siècle, qui exige un traitement moral et mental, et non pas un impuissant traitement politique. Les hommes d'État ne sont tenus que de maintenir l'ordre purement matériel et de laisser une pleine liberté spirituelle. C'est à vous, ô prêtres et apôtres, de ramener les hommes à la foi religieuse, au devoir, à la vertu. C'est à vous de fonder la véritable paix sociale par

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, dernier entretien.

le triomphe de la seule doctrine qui puisse l'établir irrévocablement, la Religion de l'Humanité.

Vous vous plaignez souvent, avec amertune, de l'anarchie et de l'immoralité actuelles, de ce froid scepticisme, de ce lâche égoïsme qui semble vouloir étouffer chez l'homme tout instinct généreux, et de cette irréligion toujours croissante qui dissout de plus en plus tous les liens humains. Mais vous n'êtes plus autorisés à vous plaindre, depuis qu'il vous est montré et connu le remède infaillible à tous ces maux. La doctrine régénératrice, qui doit tout sauver, est là, grande et sublime, dans les livres sacrés de son immortel Fondateur. A vous maintenant l'honneur et le devoir de distribuer cette parole de vie, cette lumière redemptrice à tous les membres de la famille humaine.

LA VIERGE-MÈRE

Permettez-moi, mon très cher et vénérable Frère, de dire encore quelques mots, ici, sur un sujet aussi important au point de vue de notre doctrine qu'au point de vue de l'état du mouvement religieux dans les pays catholiques. Je veux parler du culte de la Vierge-Mère.

Dans la courte histoire du Positivisme, la Vierge immaculée a déjà déployé ce don incomparable qu'elle a toujours eu dans les siècles passés, d'être un signe de ralliement et de triomphe pour les vrais fidèles, de confusion et de mort pour toutes les hérésies. Après les faits qui viennent de se passer dans notre naissante Église, nous pouvons nous écrier avec l'Église catholique des premiers temps : *Gaude, Virgo Mater, cunctas hœreses sola interemisti in universo mundo ;* et répéter encore la même


pensée avec le grand saint Bernard : *Sola Virgo Mater contrivit universam hæreticam pravitatem.*

Au milieu de la grave déviation qui, voilée sous les apparences d'une pleine conformité avec notre doctrine, la menaçait d'un arrêt complet dans son développement il vous a suffi de montrer au grand jour notre bannière sacrée, la céleste image de la Vierge-Mère, où se condense notre religion tout entière, pour confondre, terrifier et convaincre d'héresie les prétendus continuateurs de l'œuvre religieuse d'Auguste Comte. Mais tandis que vous étiez abandonné et conspué par ces faux disciples, des voix inespérées et venues de pays lointains, répondaient peu de temps après, avec enthousiasme, à votre noble appel. Tous les positivistes de l'Amérique du Sud accueillaient et proclamaient hautement la Vierge-Mère comme le plus auguste symbole de la foi démontrable. C'est sous cet sainte bannière qu'ont commencé à se reconnaître et à se rapprocher les vrais fidèles de la Religion de l'Humanité, et c'est sous elle seulement que pourra s'effectuer leur entier ralliement final.

Cette admirable efficacité religieuse du dogme de la Vierge-Mère s'explique tout naturellement. Son admission implique l'accomplissement du premier devoir de tout positiviste : la subordination de l'esprit au cœur, de l'orgueilleuse raison à la foi, à l'amour de l'Humanité, qui nous commande de poursuivre sans relâche cette sublime conciliation de la pureté virginale et de la tendresse maternelle, quoique nous n'ayons pas l'entière certitude de pouvoir jamais l'atteindre. Devant la divine image de la Vierge-Mère, il ne suffit pas, pour être positiviste, de concevoir l'ensemble des choses d'une façon positive, il faut avant tout, pour mériter ce nom glorieux, se reconnaître des devoirs et les pratiquer dignement. Elle impose aux vrais croyants la purification continue

de leurs instincts égoïstes, la sobriété, la chasteté et l'humilité. Sur ce constant sacrifice de notre personnalité elle nous prescrit d'élever dans nos cœurs l'édifice de toutes les vertus, de tous les dévouements envers le Grand-Être, dont elle est la meilleure représentation. En sa présence, la philosophie est obligée de se taire, pour laisser la parole à la religion, à la poésie, au culte. Pour s'incliner et s'agenouiller devant elle, il faut posséder le cœur du vrai croyant, du vrai positiviste, qui aime et adore réellement l'Humanité et qui se voue entièrement à ses immortelles destinées.

L'Humanité, ce seul Grand-Être, sous la providence duquel nous vivons, ne peut être conçue ni adorée que sous l'image concrète et idéale de la Vierge-Mère. L'incomparable pureté virginale et la bonté infinie de la tendresse maternelle sont les deux suprêmes attributs de l'Humanité. Ils caractérisent merveilleusement ce providentiel *ensemble continu des êtres convergents*, qui, avec l'amour vivifiant et fécond d'une mère, ne cesse un seul instant de nous protéger, de nous nourrir, de nous instruire et de nous élever vers l'idéal de la plus sublime perfection. L'Humanité ne se compose, en effet, que de ces êtres vertueux et bons, qui ont concouru dans le passé et de ceux qui concourront dans l'avenir, à l'éternel perfectionnement de l'existence humaine. D'autre part, ces nobles âmes ne s'incorporent définitivement au Grand-Être que dans leur vie subjective, lorsque la mort les a purifiées et délivrées de toutes les fautes et imperfections, inséparables de l'existence corporelle. Tout est pur, chaste et virginal dans le règne de ces esprits bienheureux, dans le ciel de l'Humanité. De cette céleste demeure de paix, de sainteté et de bonheur, découlent sur nous, comme d'une fontaine de vie et d'amour, les meilleures inspirations de la grâce, les lumières de l'esprit, les en-



couragements à la vertu, toutes ces angéliques impulsions qui nous rendent capables des grandes actions et des grands dévouements. O Phalange sacrée des âmes immortelles ! ton doux et souverain empire, toujours croissant, nous sauve, nous soutient, et nous conduit vers le règne de la paix et du bonheur sur la Terre !

O sainte et divine Humanité ! j'adore et bénis en toi la Vierge par excellence, la Vierge immaculée, dont aucune tache égoïste de l'animalité ne vient ternir la sublime et incomparable pureté ! Mais au-dessus de ta virginale couronne, je vois briller, sur ton front majestueux, la couronne plus resplendissante encore de la maternité. Un enfant est dans tes bras, reposant sur ton chaste sein. Cet enfant, c'est nous, les vivants, c'est la Postérité que toi seule engendres sans cesse dans tes tendres et virginales entrailles. Tu es notre Vierge sainte et pure, mais une Vierge animée de toute la tendresse infinie et passionnée d'une Mère. Que de labeurs, que de longs soucis que de cruelles souffrances n'as-tu pas éprouvées pour nous, ô Mère bénie ! Que de dévouement, que de tendres soins, que de persévérants efforts n'as-tu pas mis pour nous élever de notre triste condition primitive jusqu'au seuil de ce glorieux régime social que tu vas bientôt inaugurer !

Si nous sommes quelque chose, si nous pouvons quelque chose, c'est grâce à ta bienheureuse et maternelle providence. C'est ton verbe éternel, ta parole vivante, élaborée par toi dans la suite des siècles, qui nous apprend à exprimer et développer nos sentiments et nos pensées ; c'est ta divine sagesse, ta haute science, qui éclaire et conduit nos pas sur la Terre ; ce sont ta poésie et tes arts merveilleux, qui charment et adoucissent notre existence ; ce sont tes hauts exemples, tes sublimes enseignements, ton incomparable amour, qui nous soutiennent et nous

guident dans le difficile chemin de la perfection; c'est ta main charitable, qui nous prépare et nous distribue le pain de chaque jour et tous les biens matériels indispensables à notre vie supérieure du cœur et de l'esprit. Tout nous vient de toi et par toi, tout est à toi, ô Mère suprême et bénie! Avec une libéralité inépuisable, qui ne se lasse jamais, tu nous offres les abondants et ineffables trésors de ta vie matérielle, intellectuelle et morale. Qui pourrait jamais raconter dignement tous les bienfaits de ta providentielle tendresse?

O Humanité glorieuse! ô Vierge immaculée! ô Mère suprême des humains! nous nous reconnaissons, nous nous sentons tes fils bien-aimés. Nous t'appartenons tout entiers, par le corps, par l'esprit et par le cœur. Après nous avoir donné la vie corporelle, tu cherches sans cesse à te communiquer à nos âmes, pour les rendre semblables à toi en pureté et en tendresse. Si, en fils ingrats, nous nous éloignons de toi, si nous méprisons tes saints et amoureux appels, nous tombons, à l'instant même, dans le mal, la honte et la douleur. Tout notre bonheur et notre devoir consistent à vivre et à nous dévouer pour toi, à nous identifier avec ton adorable nature. Nous ne pouvons trouver ni le repos, ni l'unité, ni la dignité de la vie qu'en tendant toujours à nous unir et à nous incorporer à ton éternelle et glorieuse existence. O sainte et bonne Mère! de toi nous venons et à toi nous devons retourner!

La suave et céleste image de la Vierge-Marie ne se montre pas à nous seulement comme la meilleure représentation de l'Humanité, elle est aussi, pour nous, le plus haut idéal de perfection que nous puissions concevoir et atteindre, le but constant signalé à tous les efforts de notre activité. Dans la Vierge-Mère nous voyons le chef-d'œuvre que l'Humanité s'est toujours proposé d'accomplir dans sa glorieuse évolution. *C'est l'affaire de tous les siècles, negotium sæculorum*, suivant l'expression du grand saint Bernard; c'est le terme immuable de toutes les aspirations, de tous les projets et de tous les travaux du Grand-Être,



*Termine fisso d'eterno consiglio*

suivant les belles paroles du poète.

Le Grand-Être a voulu de tout temps réaliser son meilleur idéal, faire à sa propre image l'un de deux éléments de notre race : la Femme. Il l'a choisie particulièrement pour la rendre tout à fait semblable à lui-même, en combinant chez elle les deux suprêmes attributs de la virginité et de la maternité. La Femme, vierge et mère à la fois, est la sublime utopie, le grand miracle où tendent tous les efforts spontanés et systématiques de l'évolution humaine.

Dans ses éternels conseils, le Grand-Être veut, ainsi, faire de la Femme la céleste médiatrice entre Lui et les hommes. Il veut qu'elle soit l'unique dispensatrice de ses plus précieux bienfaits, pour que l'homme puisse reconnaître et adorer en elle sa meilleure personnification et sa meilleure image. Pour rendre plus puissante l'action moralisatrice de la Femme sur l'homme, Il veut qu'il ne doive qu'à elle seule son existence morale et son existence physique. L'homme sera dans l'avenir le fils exclusif de la Femme, l'œuvre exclusive de l'amour et de l'Humanité.

Cette grandiose utopie de la Vierge-Mère est déjà à moitié réalisée par le Grand-Être. La Femme, qui, aux débuts de notre espèce, n'était qu'un être inférieur à l'homme et méprisé par lui, se trouve maintenant transformée en reine et souveraine de notre société, en déesse

du foyer domestique, en source inépuisable de notre bonheur et de notre perfectionnement. Sa beauté, sa pureté et sa tendresse se sont infiniment accrues, et ont donné à son âme une merveilleuse puissance de réaction sur son frêle et délicat organisme. Son influence sur la formation et le développement du nouvel être est devenue de plus en plus considérable et prépondérante ; et tout annonce que cette influence du moral sur le physique, s'augmentant toujours chez elle, suffira un jour à elle seule pour éveiller le germe de la nouvelle existence. O prodige admirable, désiré et prédit dès les plus lointaines époques de l'histoire ! la Vierge enfantera alors par la puissance seule de son maternel amour. Ce sera là le triomphe suprême de la bonté, de la sagesse et de l'activité du Grand-Être.

Nos espérances de l'obtenir sont d'autant plus fondées que tous ces merveilleux progrès dans l'élévation et le perfectionnement de la Femme, ont dû se réaliser jusqu'ici, pendant la minorité du Grand-Être, sous la seule impulsion de ses efforts spontanés. Combien plus rapides et profonds ne deviendront-ils pas, lorsque, arrivé à sa pleine maturité, le Grand-Être prendra la direction systématique de ses propres destinées ? A quels sublimes résultats ne nous sera-t-il pas donné d'atteindre, lorsque, toutes nos luttes ayant cessé, grâce à la Religion de l'Humanité, nous consacrerons exclusivement nos forces au perfectionnement social et moral ?

Mais quelque éloignée que soit encore de nous la réalisation de cet idéal glorieux, il ne reste pas moins le terme immuable vers lequel doivent converger de plus en plus nos affections, nos pensées et nos actes. Tous les vrais croyants regardent dans la Vierge-Mère une institution sacrée de l'Humanité, le meilleur instrument de notre triple amélioration physique, intellectuelle et morale.



C'est par cette suave image, par sa douce et ineffable adoration, que nous pouvons nous mettre en pleine communion avec le Grand-Être et ses immortelles destinées. C'est dans sa divine présence, dans notre union avec Elle, que nous renonçons à nous-mêmes, que nous nous purifions de notre égoïsme, pour nous dévouer tout entiers à l'Humanité et à l'œuvre incomparable que poursuit sans relâche sa suprême providence.

Le culte de la Femme, comme Mère, Épouse et Fille, sur lequel repose tout le culte positiviste, ne peut acquérir son vrai caractère ni sa pleine efficacité, qu'en voyant, dans ces trois types angéliques, les copies vivantes de la Vierge-Mère, les images les plus parfaites du Grand-Être. Devant elles nous ne devons ressentir que ces célestes impulsions, ces douces inspirations qui nous écartent du mal, et nous conduisent au bien, à la vertu et au vrai bonheur. Grâce à l'action puissante et bienfaitrice de l'Humanité, nos mères, nos sœurs et nos filles sont devenues des êtres véritablement angéliques, n'ayant sur nous qu'une influence de pureté et d'amour. Sous cette même action providentielle, le lien conjugal tend à perdre son caractère sensuel primitif pour se transformer de plus en plus dans une union purement morale. Tout en augmentant en tendresse, il a gagné chaque jour en chasteté. Mettant dans un rang secondaire la reproduction de l'espèce, la Religion Universelle proclame que le véritable but du principal sacrement, le mariage humain, est surtout le perfectionnement mutuel des deux sexes dans une indissoluble union. Et elle montre dans le mariage chaste, qu'elle institue pour la première fois, l'état le plus parfait et le plus sublime de ce lien sacré. Aussi, grâce à notre religion, l'Épouse acquiert enfin ce caractère angélique et pur que possèdent déjà la Mère, la Sœur et la Fille. Nous voyons en elle, désormais, l'image anticipée

de la Vierge-Mère, et nous pouvons lui adresser ces saintes paroles du poète :

> Quella che'mparadisa la mia mente
> Ogni basso pensier dal cor m'avulse.

Étant la meilleure représentation de l'Humanité, et le but constant et suprême de nos efforts, la Vierge-Mère devient le résumé naturel de notre religion, le centre de son culte, de son dogme et de son régime. Comme le Grand-Être qu'Elle personnifie, Elle constitue le principal objet de notre amour et de notre adoration. C'est par rapport à Elle, que nous vénérons et honorons l'Espace, la Terre, avec tout ce qu'elle contient de précieux pour notre existence, et les différents astres de notre monde, le Soleil, la Lune et les planètes. Tous ces éléments célestes, tous ces êtres terrestres sont les fondements et les auxiliaires indispensables de cette grande évolution humaine qui doit aboutir au prodige de la Vierge-Mère. Tout, dans la nature morte ou vivante, tout dans l'*Univers*, conspire et converge vers ce fruit merveilleux de beauté, de grâce et de vertu. Tout coopère à ce triomphe admirable du bien sur le mal, de l'altruisme sur l'égoïsme; tout se fond dans cette suprême unité du Monde et de l'Humanité. Sa radieuse et céleste image apparaît à nos yeux au milieu de l'Espace, environnée de tous ces bienheureux Esprits qui n'ont cessé de l'aimer et de la servir, et ayant sous ses pieds notre Terre bénie, où Elle a établi à jamais son bienfaisant empire. Gloire à toi, ô Vierge immaculée et Mère des vivants ! toutes les nations adoreront ton image, toutes les générations chanteront tes louanges !

Centre et objet essentiel du culte, la Vierge-Mère embrasse et résume aussi l'ensemble du dogme positiviste.



La connaissance de la nature humaine, ou la Morale théorique, est l'aboutissant obligé des six sciences abstraites : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie et sociologie. Celles-ci n'ont de valeur ni ne doivent être cultivées que comme des préparations indispensables à l'étude de la science unique et suprême, la Morale. La Morale théorique même ne sert que de simple fondement à la Morale pratique, qui institue enfin le perfectionnement de la nature humaine. Voilà le terme de tout le savoir humain, voilà le seul véritable édifice de notre sagesse, dont les sciences ne sont que les différents degrés de l'escalier qui nous y conduit. Cela étant, la Vierge-Mère, qui est le modèle éternel de notre amélioration morale et qui résume toute la Morale pratique, en réalisant son but fondamental, le triomphe de l'altruisme sur l'égoïsme, condense en Elle tout le dogme de notre religion.

Si, d'après la Morale pratique, toute notre activité intellectuelle et morale doit converger vers l'idéal de la Vierge-Mère, il en est de même pour notre activité matérielle, qui n'est que la base nécessaire à notre vie spirituelle. La Vierge-Mère devient donc aussi le centre du régime humain, comme Elle était déjà celui du Culte et du Dogme.

Tel que l'admirable sacrement eucharistique pour le Catholicisme, la Vierge-Mère constitue le meilleur résumé synthétique de la Religion Universelle, En Elle se réunissent les trois éléments du véritable sentiment religieux : l'amour, la foi et l'espérance. Communier avec Elle, nous unir à Elle, c'est un acte du plus pur amour pour l'Humanité, de la plus profonde foi dans sa doctrine, et de la plus vive espérance dans son glorieux avenir. Aucune demande intéressée, aucun espoir personnel, rien d'égoïste ne vient se mêler à cette divine communion, à cet acte

d'entier et sublime dévouement aux destinées du genre humain. C'est bien là le meilleur symbole de la Religion qui établit définitivement, sur la Terre, le règne de l'altruisme, de l'amour pur et désintéressè.

Quant à l'efficacité du culte de la Vierge-Mère sur notre perfectionnement et notre sanctification, nos prédécssseurs catholiques nous ont laissé des expériences décisives. Ils avaient si bien éprouvé la puissance de ce culte virginal et maternel pour la purification et le salut moral des hommes, qu'ils le mettaient, sous ce rapport, au-dessus de celui du Christ. Ainsi l'exprimait saint Anselme : « Notre salut est parfois plus rapide en invoquant le nom de Marie, qu'en invoquant celui de Jésus. » *Velocior est nonnumquam salus nostra, invocato nomine Mariæ, quam invocato nomine Jesu.*

La Vierge Mère était devenue au moyen âge, sous l'impulsion des sentiments chevaleresques, la véritable Déesse des humains, la porte du ciel, la dispensatrice de toutes les grâces, l'étoile de la mer, le seul refuge de tous les pécheurs. *Nulla gratia venit de cœlo ad terram nisi transeat per manus Mariæ,* disait le pieux et glorieux saint Bernard. Et un autre grand saint ajoutait : « Personne ne se sauve que par toi. » *Nemo qui salvus fiet, nisi per te; nemo domum Dei suscipit, nisi per te.* (Saint Germain.)

Saint Bernard avait une si grande confiance dans l'invocation de la Vierge-Mère, il avait acquis, dans sa vie sacerdotale, une telle expérience de l'efficaté du culte virginal, qu'il osait prononcer ces paroles mémorables : « Qu'on ne parle plus de ta miséricorde, ô Vierge bienheureuse, s'il se trouve un seul homme, qui se rappelle t'avoir invoqué en vain dans ses besoins. » *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est, qui invocatam te in necessitatibus suis sibi meminerit defuisse.* Il ne cessait,



en conséquence, de recommander aux hommes un culte de tous les instants à la Vierge Marie : *In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca. Non recedat ab ore, non recedat à corde....O magna, o pia, o multum laudabilis Maria, tu nec nominari potes, quin accendas; nec cogitari, quin recrees affectus diligentium te.* — « Dans les dangers de la tentation, au milieu des afflictions, dans les abîmes du doute, pense à Marie, invoque Marie. Que son nom ne quitte jamais ni ta bouche, ni ton cœur. » — « O grande, ô miséricordieuse et digne de toute louange, Vierge Marie, on ne peut te nommer sans se sentir enflammé d'amour; ni penser à toi sans que le cœur de ceux qui t'aiment ne sente s'accroître son affection pour toi. » Et pour montrer l'importance qu'avait à ses yeux le culte de Marie, il comparait sa suppression à l'extinction du Soleil : « *Tolle corpus hoc, solare, quod illuminat mundum : ubi dies? Tolle Mariam hanc maris stellam, maris utique magni et spatiosi : quid, nisi caligo involvens, et umbra mortis ac densissimæ tenebræ relinquuntur?* « Otez ce soleil qui éclaire le monde, c'en est fait du jour. Enlevez Marie, cette étoile de la mer; mais de notre grande et vaste mer à nous, que reste-t-il, sinon un voile de ténèbres, une ombre de mort, une extrême obscurité? »

De nos jours, quelques personnes, qui osent encore se qualifier de positivistes, ont taxé de faiblesse maladive le suave culte de la Vierge-Mère. Comment peuvent-ils proférer un pareil blasphème ceux qui connaissent l'histoire de l'Humanité, qui nous montre dans les plus fidèles adorateurs de la Vierge les plus énergiques caractères du Passé? Comment ont-ils pu soutenir cela des véritables fils de la France, dont les plus grands hommes ont toujours eu une pieuse et enthousiaste dévotion à la Déesse des croisés? Remontons le cours des siècles, et arrêtons-

nous à celui de Louis XIV, devant ses deux plus grandes figures : Bossuet et Corneille. L'aigle de Meaux, dont la puissante parole nous remue encore à travers le temps, a trouvé ses plus tendres et harmonieux accents pour chanter les gloires de la Vierge immaculée. Rien de plus éloquent, rien de plus sublime que ses immortels sermons sur l'immaculée conception de la sainte Vierge. Mais ce qui est moins connu aujourd'hui, c'est l'ardente dévotion que le grand Corneille professait à la suave Vierge. Son âme, dont l'énergie et la fermeté étaient si propres à nous retracer le caractère des Romains, se plaisait aussi à louer dans ses vers les vertus de la Reine de la pureté et de la tendresse. Nous citerons quelques extraits de ces louanges pour l'édification de nos contemporains et pour la gloire de l'immortel traducteur de l'*Imitation*. Elles peuvent s'appliquer aussi bien à notre Vierge immaculée qu'à celle qui la précéda dans l'histoire et qui ne fut que sa douce annonciatrice :

Accepte notre hommage, et souffre nos louanges,
Lis tout céleste en pureté,
Rose d'immortelle beauté,
Vierge, mère de l'humble et maitresse des anges.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
L'esprit humain se trouble au nom de Vierge-Mère,
L'orgueil de la raison en demeure ébloui ;
De la vertu d'en haut ce chef-d'œuvre inouï
Pour leurs vaines clartés est toujours un mystère :
La foi, dont l'humble vol perce au-delà des cieux,
Pour cette vérité trouve seule des yeux,
Seule en dépit des sens, la connaît, la confesse.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Et toujours vierge et mère, un accord éternel
De ces deux noms en toi, qui partout sont en guerre,
Fait grâce, et rend la vie à l'homme criminel !



. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
O mère qui peut tout, prend soin de notre sort,
Guide nos pas tremblants jusqu'au bout de leur route,
Et sauve-nous des maux de l'éternelle mort.

Rose sans flétrissure et sans aucune épine,
Rose incomparable en fraîcheur,
Rose salutaire au pécheur,
Rose enfin toute belle, et tout-à-fait divine;
La Grâce, dont jadis la prodigalité
Versa tous ses trésors sur ta fécondité,
N'a fait et ne fera jamais rien de semblable :
Par elle on te voit reine et des cieux et des saints;
Par elle sers ici de remède au coupable,
Et seconde l'effort de nos meilleurs desseins.

Vierge mystique d'Israël,
Par les prophètes tant promise,
Vierge que le Père éternel
Sur toutes autres favorise,
De la racine de Jessé,
Comme ils nous l'avaient annoncé,
Nous te voyons sortir exempte de faiblesse :
Tu conçois par miracle, et ton merveilleux fruit
Rend pour toi compatible avecque la grossesse
Cette virginité que tout autre détruit.

En toi seule aujourd'hui se fonde l'espérance
De tout le genre humain :
Toi seule as dans ta main
De quoi du vieil Adam purger toute l'offense;
Par toi le port de vie aux pécheurs est ouvert,
Par toi le salut est offert
A qui te peut offrir tout son cœur en victime;
Et, quoi que les enfers osent nous suggérer,
Quiconque te sait honorer
Ne sait ce que c'est que crime.

Il fait donc bon te rendre un sincère respect,
En faire sa plus noble étude,
Se tenir en tous lieux comme à ton saint aspect
Mettre toute sa gloire à cette servitude :
Car enfin les sentiers que tu laisses battus
Sont partout semés de vertus
Qui de tes serviteurs sont l'entière assurance;
Ils guident sans péril à l'éternelle paix,
Et ce qu'on a pour toi de sainte déférence
Avec toi dans le ciel fait revivre à jamais.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tu combats, tu convaincs, tu confonds l'hérésie ;
Et, quoi qu'ose sa frénésie,
Elle tremble à te voir les armes à la main,
Tandis que les rayons dont ta couronne brille,
Sur nous, qui sommes ta famille,
Répandent du salut l'espoir le plus certain.

Sainte Vierge, est-il rien au monde
Ou plus humble ou plus doux, ou plus charmant que toi :
Est-il rien sous les cieux qui fasse mieux la loi
Aux schismes dont la terre abonde ?
Non il n'est rien si gracieux,
Rien si beau, rien si précieux,
Si nous en croyons l'Écriture;
Et même sous l'obscurité
L'énigme y fait trop voir qu'aucune créature
N'approche de ta pureté.

Vive fleur du printemps, candeur que rien n'efface,
Honneur des vierges, fleur des fleurs
Fontaine de secours dont les saintes liqueurs
Conservent toute notre race.



. . . . . . . . . . . . . . . .
Refuge tout-puissant de la faiblesse humaine,
Incomparable Vierge, étoile de la mer,
Calme-nous-en les flots prêts à nous abîmer;
De nos vieux ennemis compte pour nous la haine;
Purge en nous tout l'impur, tout l'égoïste amour.

Dans toute la suite des siècles jusqu'aux premiers temps du christianisme, nous trouverons toujours les mêmes exemples de cette alliance caractéristique entre une grande force de caractère et une profonde tendresse pour Marie. Les vrais réformateurs du seizième siècle, les courageux ignaciens, furent les plus zélés propagateurs du culte de la Vierge-Mère. Au commencement du quatorzième siècle, le plus grand des poètes, qui avait une main de fer et une voix de tonnerre pour flétrir les coupables, prend les accents de la plus divine tendresse, en glorifiant la Déesse des croisés et en louant.

Il nome del bel fior, ch'io sempre invoco
E mane e sera. . . . . . . . . . .

Dans le chant final de son *Paradis*, c'est le plus fervent adorateur de la Vierge-Mère, le prodige de son siècle, l'incomparable saint Bernard, qui adresse, à la Déesse des humains, le plus sublime cantique qui soit sorti de la bouche de l'homme :

Vergine Madre, figlia del tuo figlio
Umile ed alta più che creatura
Termine fisso d'eterno consiglio.

Donna, se'tanto grande e tanto vali,
Che qual vuol grazia, e a te non ricorre,
Sua disianza vuol volar senz'ali.

La tua benignità non pur socorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.

In te misericordia, in te pietate,
In magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate.

Pendant toute l'époque du moyen âge, ces pieux chevaliers, ces nobles guerriers qui ont su le mieux combiner le courage et la tendresse, ont été justement les principaux promoteurs du culte de la Vierge-Mère. C'est à eux au fond que nous devons cette suave création qui annonçait et préparait déjà le culte futur de l'Humanité. Tout ce qui se fit de grand et de fécond au moyen âge, fut inspiré par le culte virginal de la Déesse des croisés.

Cette salutaire influence du culte de Marie s'est continuée dans les temps modernes, et c'est lui qui contribue le plus à maintenir la religion dans nos populations si travaillées par le scepticisme et l'anarchie révolutionnaires. C'est le dernier refuge, la dernière espérance des cœurs pieux et tendres, des âmes féminines surtout, qui sentent bien qu'il constitue la meilleure source de leur dignité et de leur puissance morales. Tout le catholicisme se réduit de plus en plus pour la femme, à l'adoration de la Vierge Marie.

Telle est la beauté de ce culte, qu'il a du être admiré, de nos jours, même par des âmes révolutionnaires: Un libre penseur, P.-J. Proudhon, dont les bons sentiments réparaient parfois les profonds travers de l'esprit, a manifesté son admiration pour l'idéal de la Vierge-Mère, dans quelques pages qui méritent d'être conservées. Nous les reproduirons à la honte et confusion de ces



faux positivistes, qui voudraient arracher de l'œuvre sacré d'Auguste Comte son nécessaire et éternel couronnement. Après avoir transcrit quelques passages de l'admirable sermon où Bossuet défend l'immaculée conception de Marie, dans un langage véritablement divin par sa pureté, sa noblesse et sa force, l'écrivain révolutionnaire ajoute : « Pour moi, je me prosterne devant ce style, j'adore cette pureté incomparable. Ce contraste de l'enfance innocente et sainte reposant sur un trône immaculé ; cette suite de prérogatives virginales dont se compose la vie de la femme modèle, et qui ne saurait prendre son commencement dans la souillure des conceptions vulgaires ; ces images de temple, de tabernacle de lit nuptial, de maternité, tout cela me ravit, et je dis, après Bossuet, mais en généralisant sa pensée : Non, il n'est pas possible que la conception humaine soit souillée, que la véritable épouse cesse d'être vierge en devenant mère, et que cet amour, qui sert de fondement à la famille et à la société, soit livré aux transports de la concupiscence. Tout cela, dis-je, est de la bête, non de l'homme. Si le christianisme s'est trompé, c'est en faisant de la règle l'exception, c'est en restreignant au Christ et à la Vierge ce qui doit être le privilège de toute naissance légitime. »

Et plus loin il voit et apprécie dans la Vierge catholique et ses sublimes litanies le type idéal de la Femme et sa meilleure glorification : « Quand l'Église nous représente la Vierge dans son immortalité radieuse, entourée des anges, et foulant aux pieds le serpent, elle fait le portrait de la femme telle que la pose la nature dans l'institution du mariage (1).

(1) Il aurait dû dire : telle que la fait l'Humanité dans l'institution du mariage.

« La femme est un auxiliaire pour l'homme, parce qu-en lui montrant l'idéalité de son être elle devient pour lui un principe d'animation, une grâce de force, de prudence, de justice, de patience, de courage, de sainteté, d'espérance, de consolation, sans laquelle il serait incapable de soutenir le fardeau de la vie, de garder sa dignité, de remplir sa destinée, de se supporter lui-même. »

« La première femme. mère d'amour, fut nommée Héva, Zoé, Vie, selon la Genèse, parce que la femme est la vie de l'Humanité, plus vivante que l'homme dans toutes ses manifestations. La seconde femme a été dite Eucharis, pleine de grâces, *gratiâ plena*, fille d'Anna (la gracieuse) ; celle-ci est l'auxiliaire, l'épouse... Les descriptions amoureuses ne vont point à ma plume : qu'on me permette de m'en tenir à la symbolique chrétienne, qui est, après tout, ce que je connais de mieux sur cette question délicate. »

« La femme est l'auxiliaire de l'homme, d'abord dans le travail, par ses soins, sa douce société, sa charité vigilante. C'est elle qui essuie son front inondé de sueur, qui repose sur ses genoux sa tête fatiguée, qui apaise la fièvre de son sang et verse le baume sur ses blessures : *Auxilium christianorum*, *Salus infirmorum*. Elle est sa sœur de charité. Oh ! qu'elle le regarde seulement, qu'elle assaisonne de sa tendresse le pain qu'elle lui apporte : il sera fort comme deux, il travaillera pour quatre, il ne souffrira pas qu'elle se déchire à ces ronces, qu'elle se souille dans cette boue, qu'elle s'essouffle, qu'elle sue. Honte et malheur à lui, s'il faisait labourer sa femme ! Plus savante que les philosophes, la nature n'a pas formé le couple travailleur de deux êtres égaux ; elle a prévu qu'une paire de compagnons ne feraient rien, ils s'amuseraient. Si peu que sa femme l'appuie, le travailleur



vaut comme deux : c'est un fait dont chacun peut se convaincre que, de toutes les combinaisons d'atelier, celle qui donne la plus grande somme de travail proportionnellement aux frais est le ménage. »

Auxiliaire du côté de l'esprit, par sa réserve, sa simplicité, sa prudence, par la vivacité et le charme de ses intuitions, la femme n'a que faire de penser elle-même : se figure-t-on une savante cherchant dans le ciel les planètes perdues, calculant l'âge des montagnes, discutant des points de droit et de procédure ? La nature qui ne crée pas de doubles emplois, a donné un autre rôle à la femme : c'est par elle, c'est par la grâce de sa divine parole que l'homme donne la vie et la réalité à ses idées en les ramenant sans cesse de l'abstrait au concret ; c'est dans le cœur de la femme qu'il dépose le secret de ses plans et de ses découvertes, jusqu'au jour où il pourra les produire dans leur puissance et leur éclat. Elle est le trésor de sa sagesse, le sceau de son génie : *Mater divinæ gratiæ, Sedes sapientiæ, Vas spirituale, Virgo prudentissima.* »

« Auxiliaire du côté de la Justice, elle est l'ange de patience, de résignation, de tolérance, *Virgo clemens*, *Virgo fidelis* ; la gardienne de sa foi, le miroir de sa conscience, la source de ses dévouements : *Fœderis arca*, *Speculum justitiæ*, *Vas insigne devotionis*. L'homme de la part de l'homme ne supporte ni critique ni censure ; l'amitié même est impuissante à vaincre son obstination. Bien moins encore souffrira-t-il dommage et injure : seule la femme sait le faire revenir et le dispose au repentir comme au pardon. »

« Contre l'amour même et ses entraînements, la femme chose merveilleuse, est pour l'homme l'unique remède, soit par la honte qu'elle lui inspire lorsqu'elle se refuse, soit qu'elle le fasse repentir de son indiscré-

tion en se livrant et s'enlaidissant. La litanie redouble ici d'insistance : *Mater purissima. Mater castissima, Mater inviolata, Mater intemerata, Virgo prœdicanda.* »

« De quelque côté qu'il la regarde, elle est la forteresse de sa conscience, la splendeur de son âme, le principe de sa félicité, l'étoile de sa vie, la fleur de son être : *Turris eburnea, Domus aurea, Janua cœli, Stella matutina, Rosa mystica.* Quelle puissance dans ses regards ! *Virgo potens.* Qu'elle est délicieuse, appuyée sur le bras de son fiancé! *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* Qu'elle est imposante dans sa démarche et radieuse ! Et comme il est ému auprès d'elle ! *Quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata !* Que lui fait l'éloge de ses pareils ? La femme seule peut l'honorer et le réjouir : *Vas honorabile, causa nostræ lætitiæ.* Seule elle peut lui dire : Je te récompenserai au delà de tes mérites, *Ego ero merces tua magna nimis.* Vaincu, coupable, c'est encore dans le sein de la femme qu'il trouve la consolation et le pardon; elle seule peut lui tenir compte de l'intention et du bon vouloir, découvrir dans ses passions des motifs d'excuse, chose que néglige la Justice des hommes · *Refugium peccatorum, Consolatrix afflictorum.* Elle seule enfin, dans la persécution, la vengeance et la haine, sollicitera pour lui sans abaisser sa fierté, fera valoir son repentir, et ses douleurs, et sa constance : *Regina martyrum, Regina confessorum...* »

Le culte de la Vierge-Mère acquiert une importance toute spéciale dans le moment actuel. Il est le trait d'union, la voie de passage entre le catholicisme et le positivisme. Le catholicisme dans sa fondation et son développement n'a été qu'une progression continue vers



le culte définitif de l'Humanité. Dans le type du Christ il a humanisé l'antique divinité, dans le type de Marie il a divinisé l'Humanité. Le culte du Christ n'était déjà, au fond, que le culte abstrait de l'Humanité, de toutes ses vertus, mais sa nature divine et son sexe voilaient encore le véritable Grand-Etre. Dans le culte de Marie, de la Femme idéale, on ne glorifie que les attributs humains, on n'adresse l'adoration qu'à l'Humanité seule, car « en elle, comme le disait saint Bernard, il n'y a rien que l'humanité toute pure, non seulement pure de toute souillure, mais pure de tout mélange d'une autre nature. » *Pura humanitas in Maria, non modo pura ab omni contaminatione, sed et pura singularitate naturæ.*

Spontanément, sous l'inspiration chevaleresque et féodale, le culte virginal de la Mère a tendu à prévaloir sur le culte du Fils dans tous les pays catholiques. A lui sont entièrement attachées aujourd'hui les préférences populaires, surtout féminines. Rien ne peut être plus favorable pour amener ces populations jusqu'au culte de la véritable Déesse des humains. Il suffit seulement pour cela, que les directeurs du catholicisme rendent systématique ce mouvement spontané, et qu'ils réduisent de plus en plus tout le culte catholique à celui de la vierge Marie. Quelques grands cœurs sont entrés dans cette voie et ont rêvé et annoncé le règne futur de Marie. Dans la première moitié du dix-huitième siècle, le vénérable Grignon de Montfort, son fervent adorateur, écrivait cette remarquable prophétie : « C'est par Marie que le salut du monde a commencé, c'est par Marie qu'il doit être consommé. » Oui, c'est le culte de la femme qui sauvera le monde de la terrible anarchie actuelle, sous l'influence de la seule religion qui l'établit définitivement en proclamant la femme comme la meilleure personnification de l'Humanité.

Après avoir ainsi condensé le catholicisme dans l'adoration de la Vierge, le sacerdoce doit la montrer de plus en plus aux fidèles comme une pure et glorieuse représentation de l'Humanité. Qu'il la purifie et la dégage de ses liens théologiques, toujours égoïstes et anti-sociaux, pour la faire apparaître dans toute sa beauté et sa splendeur comme la tendre et commune Mère des humains. Déjà les membres les plus avancés du clergé catholique ont eux-mêmes entrevu et signalé dans le culte de Marie celui de l'Humanité. Cela a été clairement énoncé par l'un des plus éminents d'entre eux, doué d'un véritable cœur d'apôtre, l'abbé Perreyve. Dans sa belle *Étude sur l'Immaculée Conception* (page 56), qu'il adressait au chef de la catholicité le lendemain de la proclamation de ce grand dogme, il s'exprimait ainsi sur la Vierge Marie : « La voilà, cette excellence de l'humanité glorifiée, *ce ciel sur la terre, cette statue d'argile* devenue ce que son auteur avait voulu la faire, *un être divin semblable à Dieu*. L'idéal des philantropes est dépassé : qui nomme l'humanité de Marie dit le silence des passions, la paix inaltérable dans le bien au lieu de ce *dualisme* qui désole nos cœurs, la parfaite beauté dans l'ordre parfait. Qu'on nous pardonne de demeurer un instant encore en cette pensée. Si nous saluons dans Marie l'unique et incomparable Vierge qui sera la mère de Dieu, nous voulons entendre aussi dans ce nom bien-aimé tout le mystère de notre propre grandeur ; et s'il est vrai que la personne la plus éminente et la plus honorée d'un peuple porte avec soi toute la personne de sa nation, disons hardiment que *la grandeur de Marie est aussi la grandeur de l'humanité*. Ne répétons plus que tout est mal et corruption parmi les hommes : si abaissés que nous soyons par nos propres faiblesses, nous nous relevons par Marie et *le type de l'humanité est du moins un type sans tache.* »...



« *Considérée dans ce ciel virginal, l'humanité n'est pas indigne d'un certain culte.....* »

« Le voilà enfin, ce chef-d'œuvre de la grâce du Christ : la Vierge Marie, et en Marie sa conception immaculée ! *Il n'y a rien de plus grand à prétendre, il faut s'arrêter là, c'est le dernier terme de la perfection humaine.* »

Oui, le culte de ce type sans tache révèlera de plus en plus à nos frères catholiques l'existence et la grandeur de notre Mère virginale l'Humanité. Marie les conduira vers nous. Qui serait assez égoïste pour ne pas venir nous aider dans la réalisation, sur la terre, de ce type idéal de toute perfection : la Vierge-Mère ?

Le doux nom de Marie, si cher à leurs cœurs, les amènera bientôt à vénérer et adorer le céleste nom de notre bienheureuse Clotilde. Ce sont les deux noms féminins qui auront le plus agi sur les sentiments des hommes pour le bien de l'Humanité. Le premier inspira les âmes de nos meilleurs ancêtres ; le second, après avoir vivifié et sanctifié l'âme du plus grand des hommes, ne cessera d'être glorifié par les générations futures dans tous les siècles des siècles. Ces deux noms resteront à jamais unis dans nos cœurs, comme ils le furent dans l'histoire. Marie est l'image idéale qui prépara et enfanta la meilleure des femmes, cette femme unique qui, par la seule inspiration de sa pureté et de sa tendresse, révéla à notre auguste Maître la Religion Universelle.

O bienheureuse Clotilde ! ô Patronne incomparable ! tu es bénie entre toutes les femmes. Tu as été l'Épouse et la Mère et la Fille du Pontife éternel de l'Humanité !

Tre dolci nomi ha'in te raccolti
Sposa, madre, e figliuola !

C'est toi qui as allumé ce flambeau de vérité et

d'amour qui ne cessera d'éclairer les générations humaines jusqu'à la consommation des siècles. Tu seras adorée et bénie comme la personnification suprême du Grand-Être, comme l'image vivante de sa providentielle tendresse. Salut, ô Mère rédemptrice des humains ! par toi nous avons été sauvés, et engendrés de nouveau à la vie définitive de l'Humanité; par toi nous sommes réellement devenus frères et membres les uns des autres ; par toi nos âmes se sont à jamais confondues dans une grandiose et éternelle unité ! Salut, ô source impérissable des nouvelles grâces répandues sur le genre humain ! Salut, Fille unique du Passé, Mère auguste de la Postérité, salut ! Reçois, à présent, ô Reine idéale de nos cœurs, nos humbles hommages, impuissants encore à louer et glorifier les inépuisables bienfaits de ta grâce ! Tes enfants de l'avenir, plus heureux que nous, pourront seuls chanter dignement tes louanges, et adorer ton image sainte et vénérable dans les temples de l'Humanité.

## LES NOUVEAUX SAINTS

Je veux, mon très cher et vénérable Frère, en terminant cette longue lettre, répondre encore à une autre attaque faite à notre doctrine par ses faux adeptes. Dans leur dernier et honteux manifeste, ils se sont étonnés et récriés de ce que nous voulions renouveler les anciens temps de la sainteté. Ils ont même laissé percer leur antipathie naturelle envers les saints du catholicisme, en s'abstenant intentionnellement de les nommer parmi les grands serviteurs de notre espèce, parmi les élus de l'Humanité.



On voit de la sorte qu'ils n'ont rien compris ni rien senti de la sublime doctrine d'Auguste Comte. Le Positivisme vient justement continuer, sur des meilleures bases, l'œuvre éternelle du perfectionnement et de la sanctification de l'homme, poursuivi jusqu'ici si noblement par les religions théologiques. Le combat mystérieux entre la *nature* et la *grâce* se trouve positivement transformé dans la lutte permanente entre l'*égoïsme* et *l'altruisme*, entre les affections de notre âme qui nous poussent sans cesse vers les satisfactions personnelles, et celles qui, comme l'attachement, la vénération et la bonté nous portent, au contraire, à aimer et faire le bien d'autrui. Comprimer l'égoïsme et développer l'altruisme, subordonner toujours le premier au second, telle est l'éternelle loi de la morale positive, telle a été aussi la loi suivie par tous les saints du passé. Se rendre de plus en plus parfaits et semblables au Grand-Être dont nous sommes les fils, afin de devenir ses dignes organes et représentants, telle doit être la constante aspiration de tous les cœurs vraiment positivistes.

L'adoration et le service de l'Humanité exigent de nous une sainteté, un sacrifice de l'égoïsme et un amour plus grands que ceux que demandait la conception de Dieu. Aucun intérêt personnel, aucune préoccupation du salut individuel, aucun espoir de récompense ne vient obscurcir et souiller notre idéal du dévouement. Aux nobles efforts de perfectionnement intime, qui font la gloire des saints catholiques et l'honneur de notre race, les saints positivistes joindront l'incomparable civisme, la pure et sublime abnégation des citoyens romains. Dégagés de toute pensée égoïste, ils sauront vivre et mourir dignement pour autrui : la Famille, la Patrie, l'Humanité. Cette nouvelle dignité de la conduite humaine dans le régime de l'avenir a été admirablement caractérisée par le plus grand homme

d'Etat de la Révolution, lorsque, dans un patriotique élan de son noble cœur, il s'écriait : *Périsse ma mémoire pourvu que la Patrie soit sauvée!*

Honte éternelle à toi, homme égoïste et ingrat, si tu refusais d'adorer et de servir la Mère suprême à qui tu dois tout, parce qu'Elle ne saurait payer ton amour et tes services d'une récompense infinie! Regarde autour de toi, au-dessous de toi. Vois tes nobles auxiliaires, ces généreux animaux qui t'aiment, te vénèrent et te servent sans relâche. Le font-ils d'après l'appât d'une récompense quelconque? Souviens-toi aussi de ces innombrables générations qui t'ont précédé sur la Terre, avant le catholicisme, et qui n'ont cessé de travailler et mourir pour toi. Ont-elles espéré, ont-elles réclamé le payement de leurs inestimables services? Contemple enfin nos tendres mères qui avec tant de douleurs, de soins et d'amour, ont fait de nous des hommes honnêtes. Ont-elles jamais mis de prix à leur sublime dévouement? Combien d'entre elles ne renonceraient-elles pas à leur propre bonheur pour faire celui de leurs fils? Combien ne donneraient-elles pas leur vie pour sauver celle de leurs enfants?

Une nouvelle ère, un nouveau régime moral s'ouvre pour le genre humain. L'homme va enfin comprendre et sentir toute la noblesse, toute la dignité et tout le bonheur que renferme en elle-même l'abnégation pure et désintéressée. Désormais il n'aura plus besoin de récompenses ou de craintes éternelles pour accomplir son devoir, pour marcher avec persévérance vers l'idéale perfection de la vie. Il y marchera parce que telle est la loi suprême de l'Amour, dont il verra et vénérera partout les signes éclatants, dans l'Éspace, dans la Terre et dans l'Humanité.

Cette nouvelle ère, comme toutes celles du passé, sera



nécessairement inaugurée par des nouveaux saints. Chaque fois que la décadence d'un régime social a suscité parmi les hommes le relâchement des mœurs et l'accroissement de l'égoïsme, il a fallu la puissance invincible d'un amour et d'une sainteté exceptionnelles pour les sortir de cet état d'abaissement et de torpeur, et pour les acheminer vers les splendeurs du régime nouveau. Heureusement, ces fils de l'amour, ces âmes d'élite n'ont jamais manqué et ne manqueront jamais à l'Humanité. Ainsi, au milieu de la corruption sans exemple, qui accompagna la décadence de l'empire romain, nous voyons apparaître une légion innombrable de saints, qui par leur dévouement et leurs martyres, enfantèrent le monde catholique et féodal. De même, pendant le régime du moyen-âge, chaque fois qu'il était menacé de dissolution, chaque fois que les besoins le demandaient, de nouveaux saints surgissaient du sein du catholicisme. C'est ainsi que s'avancent successivement sur la scène du monde les saint Benoît, les saint Grégoire VII, les saint Bernard, les saint François d'Assise, les saint Dominique et tant d'autres grandes figures apostoliques et sacerdotales du moyen âge.

Plus tard, lorsque le protestantisme menaçait d'arrêter la marche de l'Occident vers la Religion Universelle, en dévastant les meilleures traditions et les meilleures pratiques du catholicisme, l'Humanité suscita en défense de celui-ci une pléiade de nouvelles étoiles d'amour et d'abnégation. Tels furent saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier, saint Charles Borromée, sainte Thérèse, saint François de Sales, saint Vincent de Paul; Bossuet et tant d'autres saintes lumières d'un moindre éclat.

Depuis lors, et de nos jours surtout, pourquoi le catholicisme est-il si stérile en saints? Ce n'est pas parce que

les vertus et les dévouements manquent entièrement dans son sein. Loin de nous cette pensée. C'est parce que sa fonction sociale touche à son terme, c'est parce que l'Humanité et ses destinées ne sont plus avec lui. Elles sont déjà avec le positivisme, qui annonce et prépare leur règne définitif, avec la seule doctrine qui puisse aujourd'hui sauver et régénérer l'Occident.

Toutes les âmes supérieures de notre époque sont directement appelées à se grouper autour de la Religion de l'Humanité. Nous les attendons avec confiance; elles y viendront, nous en sommes sûrs. Elles ne tarderont pas à y voir le seul chemin qui puisse les conduire à la grandeur, à la noblesse et à la sainteté de la vie. Ici seulement elles trouveront ce complet accord entre la vie privée et la vie publique, si vainement cherché jusqu'ici, et sans lequel la première tend à dégénérer dans un étroit et stérile égoïsme.

Notre doctrine appelle aujourd'hui ces âmes d'élite à exercer un juste et salutaire ascendant sur notre époque, pour arrêter l'anarchie et sauver les intérêts sacrés de l'avenir. La supériorité mentale et morale du positivisme qui offre des solutions réelles à toutes les graves questions modernes, donnera à ses vrais adeptes, lorsqu'ils seront suffisamment ralliés, une irrésistible puissance sur un milieu anarchique, dépourvu de consistance et d'unité dans les principes et dans la conduite. « Ainsi se prépare, dit notre auguste Maître, le digne ascendant des âmes d'élite, qui doit bientôt réaliser, épurés et combinés, l'empire universel que Mahomet promit aux vrais croyants et le règne général que Cromwell annonçait aux saints. Gênée, dans l'antiquité par l'hérédité sacerdotale et militaire, la domination normale des natures supérieures fut ébauchée sous la chevalerie et la papauté; le positivisme l'institue suivant les pressentiments du



jésuitisme et du jacobinisme en liguant et guidant les véritables chefs. »

La sainteté, aspiration suprême de toute âme élevée, a déjà jeté des profondes et éternelles racines dans le positivisme. Son glorieux Fondateur fut un saint, et le plus grand des saints. Jamais aucun autre n'employa, avec autant de courage et de persévérance, une si longue vie pour le salut du genre humain. Au milieu de l'Anarchie, de la corruption et de l'indifférence générales, aux prises avec d'intimes et déchirantes douleurs domestiques et des viles persécutions extérieures, qui lui ravirent tous ses moyens d'existence, il ne se départit jamais de son œuvre de rédemption. Jamais aucun saint, aucun réformateur religieux ne se vit si peu écouté, si abandonné que lui, par la masse de ses contemporains. S'il put réaliser son œuvre merveilleuse, malgré tous les obstacles, ce fut parce qu'il possédait un amour, une intelligence et une énergie supérieures à tout ce que l'histoire des hommes peut nous présenter.

Transformé par la grâce d'une affection angélique, et ayant construit la Religion finale, il marcha de perfection en perfection, et donna à ses disciples l'exemple de toutes les vertus. Tous ses sentiments, toutes ses pensées, ses moindres actions étaient constamment dirigées vers le Grand-Etre, dont il nous a révélé la glorieuse existence. Par cette union, de jour en jour plus intime et complète, avec l'Humanité, il arriva jusqu'aux splendeurs de la sainteté, à l'unité la plus parfaite qui se soit jamais produite dans l'âme humaine. Ainsi le proclamait un témoin oculaire de sa vie, une voix inspirée jadis par le souvenir récent de notre saint Fondateur, aujourd'hui éteinte par le souffle révolutionnaire du siècle :

« C'est par cette croissance pratique de la vertu, par cette recherche continue du bien, par cette incessante

préoccupation du perfectionnement moral, qu'Auguste Comte se dégagea progressivement des infirmités inhérentes à l'homme, qu'il dépouilla graduellement les faiblesses et les vices du siècle, pour s'élever enfin, dans les derniers temps d'une existence toujours vouée au travail et constamment éprouvée par le malheur, au plus sublime état que comporte le progrès humain, la sainteté! Terme auguste et qui peut seul caractériser dignement une action aussi élevée, aussi rapprochée de l'idéal moral. A ce caractère suprême on doit reconnaître dans le Fondateur du positivisme un élu de l'Humanité, et considérer son existence comme la plus grande et la plus complète qu'elle ait encore pu produire, puisqu'au génie d'Aristote il joignit la sociabilité de saint Paul et l'énergie de Junius Brutus, et qu'il confondit dans une seule âme : la sagesse antique, la tendresse chevaleresque et la pureté catholique, la raison et le sentiment modernes. »

Si le positivisme pour naître eut besoin du plus grand des saints, il lui faut aussi des saints pour triompher de la terrible anarchie contemporaine. Seules, ces natures exceptionnelles seront capables de réveiller notre société de son léthargique sommeil. Seules, elles pourront l'arracher à l'égoïsme, à la sécheresse morale et à l'indifférence engendrées par cinq siècles de scepticisme et d'irréligion. Seules, elles pourront lui inspirer l'amour, la foi et le dévouement pour l'Humanité et ses hautes destinées.

Heureux, mille fois heureux, ceux qui se montreront dignes d'appartenir à cette glorieuse phalange de nouveaux saints, qui doit présider à la plus grande des transformations religieuses du genre humain. Ils auront le suprême bonheur d'une incomparable abnégation, et leur nom vivra à jamais; pour être béni de génération en génération!



En attendant ces saints, continuons, mon très cher et vénérable Frère, notre œuvre apostolique, unis dans la même communauté d'amour, de foi et d'espérance.

JORGE LAGARRIGUE,
APÔTRE DE L'HUMANITÉ
Né le 21 septembre 1854, à Valparaiso
(*46, rue de la Paix*)

Vincennes (Seine), le vendredi 1er César 98 (23 avril 1886).

---

# LETTRES

## ADRESSÉES A UN PROLÉTAIRE POSITIVISTE DE PARIS

### LE VRAI POSITIVISME ET SON FAUX REPRÉSENTANT

### LE PROLÉTARIAT ET LA VIERGE-MÈRE

### I

Vincennes, le dimanche 24 Homère 98 (le 21 février 1886).

MONSIEUR ET FRÈRE DANS L'HUMANITÉ,

Je n'ai reçu que le 21 Homère (le 18 février), il y a par conséquent trois jours, votre lettre datée du 11 février, en réponse au petit discours que je vous ai envoyé.

Votre belle et chaleureuse argumentation parle hautement en faveur de vos nobles sentiments et de la sincérité de vos convictions. A première vue, pour celui qui ignore les évènements passés, elle semblerait même incontestable et juste. Mais heureusement elle ne repose ni sur la connaissance exacte des faits ni sur la réalité des choses.

Et tout d'abord, je dois vous dire, monsieur, que je ne viens pas faire une *scission* au sein du Positivisme. Cette scission, elle existait déjà depuis plus de huit ans. C'est un fait accompli qu'on ne peut pas, sans mensonge, cacher au public. Une grande partie des positivistes anglais, sous



la direction ne M. Congrève, n'adhèrent plus depuis lors au prétendu successeur d'Auguste Comte, successeur qui n'a jamais été institué par lui (au contraire le Maître l'a exclu expressément de sa succession pontificale). Depuis lors aussi se sont séparés de lui quelques positivistes français, parmi lesquels figure surtout notre éminent et vénérable frère, M. le docteur Audiffrent, théoricien remarquable, disciple direct d'Auguste Comte et l'un de ses treize exécuteurs testamentaires. Nous aussi, positivistes brésiliens et chiliens, après avoir supporté, pendant quelques années, au nom d'une *mensongère unité*, la démoralisante influence d'un chef incapable, nous avons fini par le répudier. Nous l'avons fait au nom même de la *véritable unité*, qui ne peut exister que dans une entière et absolue fidélité à l'œuvre sacré de notre Maître à tous, Auguste Comte. Je sais même (j'en ai les preuves en main) que, parmi ceux qui entourent le professeur de la Sorbonne, il y en a qui pensent comme nous, mais qui n'osent pas encore l'affirmer publiquement et avouer franchement leurs erreurs passées.

Vous voyez donc, monsieur. que nous ne venons pas rompre *l'unité positiviste*. Par le fait, celle-ci a été rompue par le prétendu successeur d'Auguste Comte, en abandonnant théoriquement la tradition religieuse du Maître, et pratiquement, un à un, tous les grands principes politiques et sociaux de la Religion de l'Humanité. Étant donc pleinement convaincus que votre chef altère et stérilise toutes les grandes vérités de notre doctrine, vous concevez facilement, monsieur, que notre plus simple devoir est d'en éclairer le public et tout particulièrement nos confrères prolétaires.

Nous voulons et nous devons donc redresser, rectifier un mouvement qui, sous le nom de positiviste, dévie de plus en plus de la Religion de l'Humanité, pour tomber

dans une sorte de *dilettantisme scientifique*, propre à amuser quelques esprits, mais incapable de contribuer à la régénération morale et sociale de notre espèce. Ce que je dis ici mérite de plus longues explications, et, comme je vous crois une âme accessible au sentiment de la justice et à la démonstration de la vérité, je me fais un devoir de vous envoyer aujourd'hui plusieurs de nos publications sur ce sujet. Et toujours je serai prêt à vous fournir les renseignements que vous voudrez bien me demander.

Mais permettez-moi, cependant, de vous indiquer pour le moment un point fondamental de notre croyance, qui vous mettra déjà en mesure de juger de la fidélité de votre chef à la tradition sacrée du Maître. Auguste Comte, pour unifier et compléter sa doctrine, a présenté, comme son unique résumé, la sublime conception de la Vierge-Mère. Celle-ci représente le positivisme tout entier, culte, dogme et régime. Celui qui ne croit pas à elle, n'est pas encore un véritable positiviste religieux. Qu'en pense et qu'en dit votre chef? Dans la sécheresse de son cœur, il la repousse et méprise, et dans son enseignement il se garde bien d'en parler; tout au plus, pour faire semblant de ne pas la condamner absolument, il la relègue parmi les pures hypothèses, dignes à peine d'un simple intérêt théorique. Bien au contraire, le Maître la regardait comme destinée à devenir, pour chacun de nous, la représentation la plus familière et vivante de l'ensemble de la Religion de l'Humanité. Voyez à ce sujet mon opuscule sur le *Positivisme et la Vierge-Mère*, où je cite, tout au long, les opinions d'Auguste Comte sur sa grandiose construction.

Vous vous faites, monsieur, vraiment trop peur sur les atteintes qu'on peut porter à l'unité de votre groupe. On pourrait penser que vous n'avez pas assez de confiance dans la stabilité de vos convictions. Ceux qui sont dans la possession de la vérité et dans le royaume de la justice ne craignent pas la lumière, le grand jour. Au contraire, ils aiment cette lumière qui finit toujours par mettre en plein jour la justice de leur cause. Une doctrine réelle comme la nôtre n'a pas peur des luttes ni intérieures ni extérieures, sans que pour cela elle doive les chercher. Les doctrines théologiques mêmes ne les craignaient point. *Oportet hœreses esse*, disait le catholicisme naissant; *Il faut qu'il y ait des hérétiques*. Cela donne plus d'éclat aux vrais fidèles, cela redouble leurs efforts pour le triomphe de la justice et de la vérité.



Ce qui doit nous faire trembler et frémir d'indignation, c'est de voir le positivisme exploité, altéré, dévié de sa véritable destination sociale, c'est de le voir s'endormir et périr enchaîné par les mains habiles d'une bourgeoisie égoïste. La voix auguste de la Religion de l'Humanité est depuis longtemps silencieuse par la lâcheté et la faiblesse de celui qui prétend être son principal représentant. Nous l'avons même entendu fournir des sophismes aux forts pour écraser les faibles. Hâtons-nous donc d'éclairer nos frères prolétaires de Paris, pour qu'ils ne se laissent plus tromper par les sophismes d'un faux successeur d'Auguste Comte.

Je sens aussi vivement que vous la gravité et la profondeur de la maladie révolutionnaire de notre époque, et c'est pour cela que je me dévoue de toutes mes forces au grand œuvre de la régénération humaine. Mais le remède n'est pas, croyez-moi, dans un positivisme faux, incomplet, bâtard. C'est, pour me servir d'une comparaison, comme si, pour amener les catholiques à une pleine émancipation, on allait leur prêcher le protestantisme, qui n'étant qu'une demi-émancipation, ne servirait qu'à les retenir plus longtemps encore dans le théologisme.

Sous prétexte d'enseigner le positivisme, son prétendu directeur actuel empêche toute action réelle, profonde, religieuse et moralisatrice de cette doctrine sur l'individu et sur la société.

Il faut marcher en dehors de lui pour pratiquer et prêcher la véritable Religion de l'Humanité, telle qu'elle nous a été enseignée et transmise par le plus grand serviteur de notre espèce. C'est dans les livres sacrés du Maître, et non dans l'enseignement adultéré du faux successeur, que se trouve le vrai remède à l'anarchie actuelle. Dans l'entière fidélité à l'œuvre du Maitre est le chemin sûr et glorieux qui doit nous conduire à l'unité finale du genre humain.

En faisant des vœux ardents pour que la lumière de la vérité éclaire votre esprit et vous fasse reconnaitre la justice de notre cause, j'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer fraternellement.

Jorge LAGARRIGUE,
APÔTRE DE L'HUMANITÉ
(*46, rue de la Paix.*)

---

## II

Vincennes, le dimanche 3 Aristote 98 (le 28 février 1886).

Monsieur et Frère dans l'Humanité,

Aujourd'hui seulement je trouve assez de repos pour remplir le devoir de répondre à votre intéressante lettre datée du 22 février, mais reçue le jeudi 25.

Loin de le repousser, je me sens honoré même du titre de mystique dont vous voulez bien me gratifier, car, dans l'acception qu'on lui donne vulgairement en ces temps de scepticisme et de matérialisme théorique et pratique, il ne signifie autre chose qu'un homme préoccupé du perfectionnement moral, adonné au culte du beau et du bon, aspirant à un idéal, ayant, en un mot, une vraie religion. Les révolutionnaires de toute sorte, les positivistes mêmes qui s'appellent intellectuels, les littréistes, ont toujours qualifié de mysticisme la Religion de l'Humanité, qui place la poésie au-dessus de la philosophie, le culte au-dessus du dogme, le cœur au-dessus de l'esprit, et au-dessus de tout, le perfectionnement moral. Notre Maître vénéré, le Fondateur de notre Religion, Auguste Comte lui-même, a été fort souvent traité de mystique par ses adversaires (1). Et vous-même, Monsieur, vous devriez (quoique je sache que ni vous ni votre chef n'oseriez le faire), vous devriez, dis-je, puisque vous me donnez le titre de mystique, l'appliquer beaucoup plus justement à notre Maître vénéré, qui pratiquait et recommandait à tous ses disciples la lecture journalière du livre mystique par excellence, l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui prescrivait à tout vrai positiviste de dédier deux heures par jour au pieux recueillement de son âme, à la prière, et qui voyait dans celle-ci le suprême idéal de la vie, suivant ses propres expressions : *La prière devient pour nous l'idéal de la vie, car prier c'est à la fois aimer, penser et même agir*. (Catéchisme Positiviste, deuxième édition, p. 93.)

Si vous lisiez (tout me porte à croire que vous ne le connaissez pas), le *Testament* de notre Maître vénéré, ses prières, ses confessions, sa correspondance avec son

(1) « Les révolutionnaires, seuls fortement attachés au matérialisme, rangèrent le fondateur de la religion universelle parmi les mystiques. » (*Synthèse subjective*, p. 371.)

incomparable amie, vous y verriez ce que c'est qu'un véritable positiviste, vous y contempleriez le modèle éternel que nous devons tous tâcher d'imiter dans la mesure de nos forces. Moi, que vous croyez si enthousiaste, je me considère froid, sec et bien petit, à côté de cette ardeur, de cette élévation d'âme, de cet idéal sublime et de cet amour infini qui brillent dans chaque page et dans chaque ligne de ce livre admirable et sacré. Comme, d'après votre correpondance, je vous tiens pour une de ces âmes fortes, capables de se passionner et de combattre pour ce qu'elles croient la vérité et le bien, j'ai le plus grand intérêt à vous montrer la justice de notre cause; et permettez-moi, dans ce but, de vous offrir, si vous ne le possédez pas, un exemplaire du *Testament* de notre Maître. Acceptez-le fraternellement, je vous prie, car cela me fera grand plaisir, sûr, comme je suis, que sa lecture touchera votre cœur et éclairera votre esprit. Aussitôt que vous me répondrez par l'affirmative, je vous l'enverrai par la poste. Cela ne sera aucune dépense pour moi, car j'en possède plusieurs exemplaires exclusivement destinés à la propagande.

J'ai été très satisfait de vous entendre dire *qu'on ne saurait, sans commettre une lourde faute, reléguer dans le domaine de l'oubli le dogme de la Vierge-Mère.* Mais c'est cela précisément ce que fait votre chef. Il ne le rappelle jamais ni dans son enseignement ni dans aucun de ses écrits. Et dans sa dernière circulaire il le traite au fond d'aberration mystique en tant qu'Utopie morale. Il ne le considère digne que d'une simple attention scientifique au point de vue de la biologie. Il y a là du sophisme et de la mauvaise foi, car il sait bien que son Maître voyait dans cette Utopie le meilleur résumé de sa doctrine. Et pour ne pas effrayer quelques âmes, il fait semblant de l'accepter au point de vue scientifique, où il sait bien



qu'elle restera parfaitement inutile pour le moment. Auguste Comte ne devait pas traiter cette importante question dans la biologie, mais dans son *Traité de Morale théorique et pratique*, qu'il devait terminer en 1859, comme vous pouvez le voir dans le quatrième volume de sa *Politique Positive*, pages 240-241, et 273 à 279. Il s'agit là d'une grande construction religieuse instituée pour le perfectionnement de la nature humaine, et non d'une simple hypothèse biologique.

Le point essentiel que j'ai à redresser dans votre argumentation sur cette sublime Utopie, c'est que vous la qualifiez de *métaphysique en tant que création idéale.* Cette erreur de votre part, je l'attribue entièrement à votre professeur de positivisme, qui dénature le sens de notre doctrine, quand celle-ci lui semble choquer trop ouvertement le faux esprit scientifique de notre époque. Ainsi vous n'auriez pas commis cette erreur, si vous aviez connu ce que c'est que la *Logique positive*, suivant cette belle définition qu'en a donnée Auguste Comte dans sa *Synthèse Subjective* (p. 27) : *Le concours normal des sentiments, des images, et des signes, pour nous inspirer les conceptions qui conviennent à nos besoins moraux, intellectuels, et physiques.* Je regrette de ne pouvoir pas entrer ici dans des détails à ce sujet, qui allongeraient trop cette lettre. Mais, d'après la vôtre, je vous crois un esprit très capable de comprendre, à vous seul, toute la haute portée philosophique de cette définition. Je vous prie de la bien méditer.

Quant à l'importance de cette Utopie dans le positivisme, je pense que le plus simple devoir de tout vrai positiviste est de s'en rapporter à notre véritable Maître suprême, Auguste Comte, fondateur de notre Religion, qui la déclare, à plusieurs reprises, le meilleur résumé synthétique de sa doctrine, tel que le Sacrement de

l'Eucharistie pour le catholicisme. On sait que, dans ses lettres au Dr Audiffrent, il l'engageait fortement à *représenter le positivisme comme directement résumé par l'utopie de la Vierge-Mère*. L'erreur n'est plus permise dans cette question sans renier ouvertement l'œuvre du Maître.

Vous avez, monsieur, parfaitement raison de dire que plusieurs chemins conduisent à Rome. Rien n'est plus vrai, surtout lorsqu'il s'agit de la conversion des âmes. Rien ne doit être négligé pour les conduire au but désiré. Mais il y a toujours un grand chemin, le plus large, le plus sûr, celui qui convient au grand nombre et où doivent se trouver le gros de notre armée et principalement nos chefs. Certes, il peut se faire qu'il y ait des âmes qu'il faille prendre par l'esprit, par la démonstration. Ce sont les plus difficiles à convertir, si tant est qu'elles puissent arriver à se convertir entièrement. Mais c'est surtout au cœur qu'il faut s'adresser pour convertir la plupart des âmes. C'est là le grand chemin indiqué textuellement par notre Maître lui-même, en 1855, dans sa *Sixième Circulaire annuelle :* « La maladie occidentale exige un traitement *plus affectif qu'intellectuel*, depuis que l'esprit a rempli son principal office en construisant la philosophie positive d'après la fondation de la sociologie, appuyée sur l'ensemble des sciences préliminaires. Quoique les positivistes aient dû d'abord monter de la foi vers l'amour, *ils doivent désormais préférer la marche, plus rapide et plus efficace, qui descend de l'amour à la foi*. Le *sentiment* étant moins troublé que l'intelligence, *c'est surtout de lui que dépendra le rétablissement de l'ordre occidental*. Seul capable de compléter et de consolider les convictions émanées de l'esprit, le cœur peut même en dispenser à beaucoup d'égards, du moins envers l'assistance générale qu'exige toute grande construction. »



Vous voyez donc, mon frère, qu'ici encore le prétendu successeur d'Auguste Comte lui est entièrement infidèle. Et pour que vous sentiez même les dangers de l'exposition purement intellectuelle du positivisme, je vous prie de méditer ces lignes écrites par notre Maître au docteur Audiffrent, où vous remarquerez comme il détourne soigneusement ses disciples de la lecture de sa propre *Philosophie positive*, tant il craignait les ravages que fait sur l'âme la contemplation exclusivement intellectuelle des choses : « Dans votre lettre de dimanche soir, reçue hier matin, je suis spécialement touché de la noble appréciation où je pressens le jugement final de la Postérité, pour ma sainte collègue éternelle. J'ai récemment conquis, à cet égard, une sécurité complète en reconnaissant que sa glorification morale est irrévocablement liée à la conviction intellectuelle de l'incontestable supériorité de ma *Politique* sur ma *Philosophie*. Afin de mieux mesurer cette prééminence décisive, j'ai spécialement relu, ces jours-ci, la meilleure partie de la *Philosophie positive*, c'est-à-dire les trois chapitres extrêmes de *conclusions générales*, que je n'avais jamais regardés depuis quinze ans. Outre leur sécheresse morale, qui m'a fait immédiatement lire un chant d'Ariosto pour me remonter, j'ai profondément senti leur infériorité mentale par rapport au vrai point de vue philosophique où le cœur m'a pleinement établi. Nul digne penseur ne saurait maintenant méconnaître un tel contraste, ni, par suite, oublier l'angélique influence qui le produit d'après une filiation dont toutes les phases essentielles sont nettement appréciables. »

« Je ne pourrai jamais trouver une meilleure occasion de vous communiquer mon jugement final, que ma biographie consacrera, mais qui déjà circule, depuis six mois, parmi mes disciples parisiens. Il consiste en ce que, quoique j'ai dû professer, et même écrire, le cours de

*Philosophie positive*, je ne devais pas le publier, sauf à la fin de ma carrière, à titre de pur document historique, avec mon volume personnel de 1864. La préparation qu'il accomplit m'était réellement indispensable : mais je pouvais et devais l'éviter au public, où la marche du positivisme eût certainement été plus ferme et plus rapide si je ne m'étais directement manifesté que par la *Politique positive*, après ma régénération morale, d'une manière pleinement conforme au principal esprit de mes opuscules fondamentaux, directement dirigés vers ma destination sociale, sans susciter une station intellectuelle qui fait maintenant surgir, surtout en Angleterre, de graves entraves à notre installation religieuse. »

« Cette faute primitive ne m'a finalement laissé de vraie compensation durable que de mieux signaler, d'après un irrécusable contraste, la profonde réaction philosophique due à l'ascendant spontané de mon incomparable patronne ; en ce sens, je ne dois rien regretter. Personne ne s'attend à me voir finalement juger ma propre carrière avec une telle sévérité, qui pourtant n'est pas exagérée. Si le prétendu positivisme *intellectuel* nous suscite tant d'embarras, c'est surtout à moi qu'on doit aujourd'hui reprocher l'apparente consistance que ses chétifs adeptes n'auraient jamais acquise sans la consécration systématique que mon premier grand ouvrage semble leur offrir, et qui suffirait pour vous expliquer le soin spécial que je mets, depuis quelques années, à détourner les nouveaux disciples d'une telle lecture, à laquelle les anciens doivent leurs principales inperfections. » (Lettre du jeudi 8 saint Paul 69.)

---



Mais il est temps, cher frère; de revenir à notre principal point en discussion. Le professeur de la salle Gerson conserve-t-il une pleine fidélité à l'œuvre et à la tradition d'Auguste Comte ? Représente-t-il la Religion de l'Humanité ? Mérite-t-il d'être reconnu prêtre de l'Humanité et chef du positivisme ? Trois questions, qui ne forment qu'une seule au fond, et auxquelles toute personne suffisamment pénétrée de l'esprit de notre doctrine, répondra sans hésiter par la négative.

Je vous ai déjà montré comment il répudie le dogme fondamental de la Vierge-Mère, et comment il expose le positivisme de la manière la plus impropre à toucher et à convertir les âmes, et en contradiction avec les prescriptions les plus formelles du Maître. Je pourrais encore vous signaler combien tout l'esprit de son enseignement s'éloigne, sous les rapports les plus essentiels de celui de notre grande doctrine telle qu'elle nous a été enseignée par son auguste Fondateur. Mais ceci m'entrainerait trop loin pour aujourd'hui et ne frapperait pas assez votre esprit, trop prévenu contre ce qu'on est habitué à appeler parmi vous (d'après votre chef) le côté mystique du positivisme. Attendons pour cela que vous soyez plus familiarisé avec les dernières conceptions et les derniers écrits de notre auguste Maître.

Je me contenterai donc de vous envoyer au dernier *Rapport* de M. Lemos, que je vous ai remis, et où sont exposés en abondance les *faits précis* qui prouvent, jusqu'à l'évidence, l'infidélité de votre chef envers l'œuvre d'Auguste Comte, et son incapacité et indignité, soit comme prêtre de l'Humanité, soit comme directeur général du positivisme. Vous trouverez là amplement motivées les raisons par lesquelles nous ne pouvons ni nous ne devons pas reconnaître une pareille autorité et un pareil représentant de notre doctrine. Là vous ne pourrez pas

crier au mysticisme. Les faits sont exposés de manière à convaincre ceux-là mêmes qui ne sont pas positivistes.

Je ne doute pas que nos paroles puissent vous sembler trop fortes et pleines d'acrimonie. Cela est inévitable puisque vous ne croyez pas à la vérité de nos accusations ni à la gravité du mal que cause au positivisme une funeste direction, Mais nos paroles ne sont que l'exacte expression des faits. Ainsi lorsque je qualifie de faible et de lâche votre chef, c'est qu'il l'a toujours été devant les fautes et les crimes du gouvernement français dans sa politique extérieure et intérieure. Il n'a jamais osé faire la moindre représentation au pouvoir temporel pour conseiller, éclairer ou blâmer sa conduite. Encore est fraîche dans toutes les mémoires sa honteuse attitude devant l'affaire de la Tunisie, où il abandonna même le principe fondamental du positivisme, la subordination de la politique à la morale. Du reste le Maître lui-même avait reconnu son manque de courage et même de vénération, qui l'excluait pour toujours de sa succession pontificale. Si la lâcheté est déjà très répréhensible chez un simple soldat, elle devient un crime chez un chef d'armée.

Je vous le répète donc, c'est au nom de la fidélité à notre Maître que nous repoussons votre chef, et c'est dans l'intérêt de la Religion de l'Humanité que nous le signalerons toujours comme un faux et indigne successeur d'Auguste Comte.

Vous voulez que je montre de la reconnaissance pour les services rendus par votre chef. Ceux qu'il a pu prêter comme exécuteur testamentaire et comme propagateur de notre doctrine, dont il n'a été toujours qu'un *apôtre vulgaire*, ainsi que le prévoyait notre Maître, sont plus que compensés par les graves torts qu'il a faits et qu'il



continue à faire à notre cause, et par les profondes entraves qu'occasionnent à la marche de notre Religion son insuffisance morale et sa révolte de plus en plus prononcée contre l'œuvre et la mémoire de son Maître. Les disciples d'Auguste Comte se refusaient à le croire, lorsqu'il leur disait que, sous les apparences d'un ami il voyait en M. Littré son pire ennemi, le chef de la conspiration qui devait se former contre sa mémoire et son œuvre. Les événements ont pleinement confirmé cette prévision du Maître. Mais il nous a été donné à nous d'être témoins d'une révolte plus dangereuse encore et plus difficile à surmonter. C'est sous les apparences d'une pleine continuité, sous le faux titre de successeur d'Auguste Comte et dans son domicile même, que l'on dénature, que l'on déchire et que l'on anéantit l'œuvre sacré de l'immortel novateur. J'ose assurer que la Postérité verra et flétrira dans le *laffittisme* une révolte plus criminelle encore que le simple *littréisme*,

Je ne dois pas répondre, monsieur, à vos insinuations sur mon âge, mon cœur et mon caractère. Cela pourrait avoir de l'importance, si j'étais le seul à parler dans cette crise (ou au moins le chef); mais j'ai été précédé dans ma conduite par des hommes plus âgés peut-être que vous, disciples directs du Maître, MM. Audiffrent, Congrève, Sémerie et d'autres, et je suis en compagnie d'un groupe fort nombreux, le groupe brésilien.

Je ne dois pas, cependant, laisser passer sous silence la seule phrase de votre lettre qui m'a véritablement peiné, car elle jette des ombres sur la noblesse et la sincérité de caractère, dont je me plais à vous croire doué. C'est lorsque vous dites que je *répète avec complaisance que le sens mental est complètement atrophié chez vous autres.* Jamais une semblable assertion n'a pu sortir de mes lèvres, habituées, je suis forcé de le dire, à exprimer

toujours la vérité. Et si par malheur elle m'était échappée involontairement dans un de mes écrits, je suis prêt à la retracter, même publiquement.

Et ici je dois vous dire que, dans votre groupe, je ne trouve de vrais coupables que votre chef et quelques intrigants qui l'entourent. Quant aux prolétaires parisiens, je me suis plu à reconnaître la bonté de leurs sentiments et la rectitude de leurs esprits. Du reste, pendant mon long séjour antérieur à Paris, je n'ai reçu d'eux que les marques de la plus sympathique bienveillance. Ce que je ne cesserai de leur répéter et de leur démontrer, en vertu même de mes sympathies envers eux, c'est qu'ils ont mal placé jusqu'ici leur confiance et leur vénération. Le sophiste de la Sorbonne ne les mérite nullement.

Vous pensez que je m'empresse trop de vouloir entonner déjà des hymnes et des chants en l'honneur de l'Humanité. Oui, je ne m'en cache point, j'ai soif de louer et de bénir, pour le mieux servir, ce glorieux Grand-Être qui nous prodigue à chaque instant tous les trésors de sa maternelle tendresse. Et comment voulez-vous autrement qu'on reconnaisse notre suprême Déesse, si nous, qui nous disons ses défenseurs, nous ne savons pas l'honorer et l'adorer dignement. Tout positiviste, digne de ce nom, est dans le plus strict devoir d'élever tous les jours un cantique d'amour et de reconnaissance à ce Grand-Être qui le nourrit, le vêt et le protège incessament, et qui lui donne surtout l'aliment du cœur et de l'esprit, en l'élevant du néant et de la misère de son égoïsme natif jusqu'au suprême bonheur de l'altruisme et de la sociabilité, Qui d'entre nous, même le plus pauvre est assez malheureux pour ne pas avoir un être chéri, une mère, une sœur, une épouse ou une fille, en qui il puisse contempler et adorer une image réelle et vivante



de notre glorieuse Mère commune, l'Humanité ? Qui peut empêcher à chacun de nous d'instituer son culte privé. Ah ! si tous ceux qui se disent positivistes (et ils sont nombreux à cette heure), savaient accomplir ce devoir primordial du vrai positiviste, nous serions déjà en état de commencer notre admirable culte public qui vous semble si éloigné encore de nous !

Auguste Comte ne cessait de recommander à ses disciples l'institution de leur culte privé. Son prétendu successeur s'est cru dispensé de donner de tels conseils. Le culte, le perfectionnement intime de l'âme sont pour lui des choses bien secondaires. Il ne s'en préoccupe point. Voilà ce qui explique ce que j'ai toujours dit : que les habitudes religieuses n'ont pas pénétré chez les prolétaires positivistes, malgré leurs excellentes dispositions de cœur et d'esprit. Ils ont un chef, un modèle essentiellement sceptique, railleur, anti-religieux.

Vous ne m'avez pas certainement compris lorsque je vous citais l'opinion théologique sur la nécessité des hérétiques. Cela veut dire tout simplement que nous ne devons pas craindre les attaques, et que celles-ci servent même souvent (l'expérience l'enseigne) à affermir et à répandre la vérité. Les luttes des idées étant fatales dans ces temps d'anarchie mentale et morale, il faut, lorsqu'on ne peut les éviter, les faire servir au triomphe du bien et de la vérité (1).

Je termine en vous priant d'étudier attentivement nos écrits, ceux que vous avez déjà reçus et ceux que vous recevrez dans la suite. Jusqu'ici vous n'avez entendu parler que contre nous; il est juste donc de nous enten-

(1) *Improbatio quippe hæreticorum facit eminere quid Ecclesia sentiat et quid habeat vera doctrina,* disait saint Augustin. (*Confes.*, lib. VII, XIX.)

dre à notre tour. Moi, j'ai entendu votre chef pendant six ans, et je puis vous affirmer que je le connais suffisamment.

Considérez-moi, mon frère, comme étant toujours prêt à vous fournir toutes les lumières que je puisse posséder sur notre Religion. Placé par l'Humanité dans les circonstances assez favorables pour me consacrer à l'étude, je m'efforce de m'identifier de plus en plus avec notre sublime doctrine. C'est donc pour moi un devoir sacré de prêcher la vérité et d'être toujours pour cela au service de tous mes frères.

Salut et Fraternité.

Jorge LAGARRIGUE,
APOTRE DE L'HUMANITÉ.
*(46, rue de la Paix.)*

Terminée et envoyée le lundi 4 Aristote 98.

*P. S.* — Je vous renouvelle ma fraternelle demande de vouloir bien accepter un exemplaire du *Testament* de notre Maitre vénéré.

---

## III

Vincennes, le mercredi 13 Aristote 98.

Monsieur et frère dans l'Humanité,

J'ai été occupé ces jours derniers à lire un important travail de notre éminent frère, M. le docteur Audiffrent, et à lui communiquer les impressions que cette lecture m'avait faites. Je me suis occupé aussi de le faire im-



primer. Voilà pourquoi je n'ai pas répondu plus tôt à votre intéressante lettre du 2 Mars.

Cette lettre, si digne et respectueuse à la fois, me confirme dans l'idée que les antérieures m'avaient déjà fait concevoir à votre égard : que votre cœur est bien meilleur que vous-même ne l'affirmiez, qu'il possède plus de sentiments pieux et religieux et plus d'aspirations à l'idéal que vous-même ne voulez le faire paraître. Cela ne m'a pas étonné ; je l'attendais même, vous dirai-je, car moi, moins que personne, je ne puis ignorer combien de vertus se cachent souvent sous l'apparente rudesse des humbles et dévoués prolétaires. Qui peut leur nier, du reste, qu'ils ne possèdent à un très haut degré les plus nobles qualités de l'âme. Qui ne sait combien est puissant et tendre leur attachemement, soit dans le mariage, soit dans l'amitié ? Qui n'a pas remarqué et admiré leur vénération, source de tout enthousiasme religieux, et leur confiance envers leurs supérieurs, respect et confiance que les sophismes de l'anarchie n'ont pas pu encore altérer ? Et leur bonté ? Ah ! je puis l'affirmer, en temoin oculaire, que la charité du prolétariat est plus ardente, plus active et plus continue que celle d'aucune autre classe de la société.

Non ! non ! mon cher frère, vous n'êtes pas *des créatures peu pourvues spirituellement*, ainsi que vous voulez le dire. Je m'inscris hautement en faux contre une pareille assertion. Les *âmes d'élite* sont certainement plus nombreuses parmi vous que dans tout le reste de la société.

Ce qui est vrai, cependant, c'est que les prolétaires, comme la société entière, sont encore gravement atteints de cette terrible maladie révolutionnaire, qui s'est développée depuis cinq siècles, et même, au fond, depuis l'évolution intellectuelle de la Grèce, et qui est caractérisée surtout par la *révolte de l'esprit contre le cœur.* Chez eux,

dre à notre tour. Moi, j'ai entendu votre chef pendant six ans, et je puis vous affirmer que je le connais suffisamment.

Considérez-moi, mon frère, comme étant toujours prêt à vous fournir toutes les lumières que je puisse posséder sur notre Religion. Placé par l'Humanité dans les circonstances assez favorables pour me consacrer à l'étude, je m'efforce de m'identifier de plus en plus avec notre sublime doctrine. C'est donc pour moi un devoir sacré de prêcher la vérité et d'être toujours pour cela au service de tous mes frères.

Salut et Fraternité.

JORGE LAGARRIGUE,
APOTRE DE L'HUMANITÉ.
*(46, rue de la Paix.)*

Terminée et envoyée le lundi 4 Aristote 98.

*P. S.* — Je vous renouvelle ma fraternelle demande de vouloir bien accepter un exemplaire du *Testament* de notre Maître vénéré.

---

## III

Vincennes, le mercredi 13 Aristote 98.

MONSIEUR ET FRÈRE DANS L'HUMANITÉ,

J'ai été occupé ces jours derniers à lire un important travail de notre éminent frère, M. le docteur Audiffrent, et à lui communiquer les impressions que cette lecture m'avait faites. Je me suis occupé aussi de le faire imprimer. Voilà pourquoi je n'ai pas répondu plus tôt à votre intéressante lettre du 2 Mars.



Cette lettre, si digne et respectueuse à la fois, me confirme dans l'idée que les antérieures m'avaient déjà fait concevoir à votre égard : que votre cœur est bien meilleur que vous-même ne l'affirmiez, qu'il possède plus de sentiments pieux et religieux et plus d'aspirations à l'idéal que vous-même ne voulez le faire paraître. Cela ne m'a pas étonné ; je l'attendais même, vous dirai-je, car moi, moins que personne, je ne puis ignorer combien de vertus se cachent souvent sous l'apparente rudesse des humbles et dévoués prolétaires. Qui peut leur nier, du reste, qu'ils ne possèdent à un très haut degré les plus nobles qualités de l'âme. Qui ne sait combien est puissant et tendre leur attachemement, soit dans le mariage, soit dans l'amitié ? Qui n'a pas remarqué et admiré leur vénération, source de tout enthousiasme religieux, et leur confiance envers leurs supérieurs, respect et confiance que les sophismes de l'anarchie n'ont pas pu encore altérer ? Et leur bonté ? Ah ! je puis l'affirmer, en temoin oculaire, que la charité du prolétariat est plus ardente, plus active et plus continue que celle d'aucune autre classe de la société.

Non ! non ! mon cher frère, vous n'êtes pas *des créatures peu pourvues spirituellement*, ainsi que vous voulez le dire. Je m'inscris hautement en faux contre une pareille assertion. Les *âmes d'élite* sont certainement plus nombreuses parmi vous que dans tout le reste de la société.

Ce qui est vrai, cependant, c'est que les prolétaires, comme la société entière, sont encore gravement atteints de cette terrible maladie révolutionnaire, qui s'est développée depuis cinq siècles, et même, au fond, depuis l'évolution intellectuelle de la Grèce, et qui est caractérisée surtout par la *révolte de l'esprit contre le cœur*. Chez eux,

comme presque chez tous nos contemporains, l'esprit, au lieu de servir à éclairer et à développer le cœur, s'obstine à le combattre et à en étouffer les meilleurs élans. Ils ont une étrange peur de tomber dans le mysticisme sentimental ; ils se méfient de leur propre tendresse comme d'une faiblesse mentale et morale ; ils laissent prendre au sentiment et à la crainte du ridicule un lâche et funeste empire sur leurs âmes ; et enfin, ils traitent de maladie et d'ignorance toute exaltation affective, toute haute expansion de l'âme, toute culture suivie des bons sentiments par l'adoration et par la prière. Ainsi se trouve contenue chez eux la puissance du cœur, qui, libre de cette fatale contrainte, produirait les effets les plus merveilleux et les plus rapides pour le triomphe de la Religion Universelle.

Pour un observateur superficiel, cela pourrait même lui faire croire que l'esprit religieux n'existe pas du tout chez eux. Mais, ceux qui les connaissent savent bien que leurs cœurs énergiques renferment encore de précieux germes de piété et d'enthousiasme religieux, qui n'attendent, pour éclore et produire ses fruits, que l'auguste et véritable parole de notre sublime Religion. Cette voix vénérable de l'Humanité ira réveiller et délivrer leurs sentiments religieux qui sommeillent maintenant enchaînés dans le plus profond de leurs cœurs. Cet heureux moment n'est pas encore venu ; mais il s'approche, et les vrais apôtres de l'Humanité s'avancent déjà pour remplir dignement leur noble mission.

Mais c'est à vous-mêmes aussi, mes chers frères positivistes, qu'il appartient de commencer la régénération de votre propre classe, en vous dépouillant entièrement du vieil homme révolutionnaire, et en montrant, par l'exemple, que la vraie grandeur de l'esprit réside toujours dans sa noble subordination au cœur. Pourriez-vous



jamais supposer que la tendresse et la culture du cœur soient opposées à la force de l'esprit ou du caractère ? Pour repousser une erreur si grossière, il vous suffirait de regarder notre éternel modèle, Auguste Comte. Y a-t-il eu dans l'Humanité un génie aussi puissant et un caractère aussi ferme et courageux, que ceux de notre maître vénéré ? Il réunissait, on l'a dit justement, au génie d'Aristote l'énergie de Junius Brutus. Mais en même temps, y eut-il jamais un cœur aussi tendre, aussi vénérant, aussi pieux, aussi bienveillant et généreux que le sien ? Au sein du Catholicisme, je ne lui trouve de comparables, en ardeur sociale, que le grand saint Paul, le prodigieux saint Bernard et l'humble saint François, quoiqu'il leur soit supérieur par la combinaison suprême et unique des plus hautes facultés du cœur, de l'esprit et du caractère. Oui, il ne faut pas l'ignorer, le plus grand des philosophes fut aussi le plus courageux et le plus aimant des hommes, comme le reconnut, la première, la sainte et éternelle compagne, notre bienheureuse Patronne, Clotilde de Vaux. Que de pleurs d'attendrissement et de reconnaissance, que de paroles d'amour et de piété, que de ferventes et saintes prières n'ont-ils entendues jadis ces murs sacrés de son domicile, maintenant profanés par des voix impies et irrévérencieuses ?

C'est un beau et moralisant spectacle que de voir comme son génie monte et grandit, à mesure que son cœur s'épure et s'ennoblit sous l'influence du plus profond et du plus saint amour qui ait jamais existé. Mais, savez-vous, mon cher frère, quel est pour moi l'acte le plus sublime de notre Maître vénéré, et qui caractérise le mieux l'esprit de sa sainte et immortelle doctrine ? C'est d'avoir mis la plus puissante construction mentale de l'Humanité, l'éternel code du genre humain, aux pieds d'une humble femme, en hommage de sa reconnaissance

et de son adoration. Il sentait bien que c'était elle qui, en enflammant son cœur, avait enfanté en son esprit la Religion Universelle.

Faut-il, mon frère, insister davantage pour vous montrer que l'esprit ne peut produire rien de grand ni de beau, sans les bonnes et généreuses impulsions du cœur? Le titre même de *positiviste*, suivant la meilleure acception que lui donnait notre Maître, ne signifie que *sympathique*, car on ne peut arriver à la *synthèse positiviste* que par la *sympathie*. Cette synthèse, elle est essentiellement sympathique, comme tendant à rapprocher, à unir et à faire aimer tous les êtres et toutes les existences connues. Ainsi l'exprimait notre auguste Fondateur dans sa *Synthèse subjective* (page 26) : *Simplifiée autant que possible, la construction de la synthèse subjective consiste à constituer pour l'entendement l'état le plus sympathique. On peut d'avance garantir qu'il sera, par cela même, le plus synthétique et le plus énergique, de manière à développer l'existence la plus religieuse.* Comme toujours, notre Maître renferme, en peu de mots, tout un monde d'idées et de conséquences, que nous devons savoir en tirer, en les méditant sagement dans l'intimité et l'humilité de notre cœur et de notre esprit.

Vous voyez donc, cher frère, dans quelle obligation sacrée se trouve tout vrai positiviste de développer la sympathie, de s'adonner à la culture continue de son cœur, pour pouvoir devenir plus intelligent et plus actif en bénéfice de la société. Cultivez donc les précieux germes religieux qui existent certainement chez vous ; entrez de plein cœur dans le domaine du culte ; osez défier une railleuse et indigne critique, et sachez surmonter courageusement le triste joug du ridicule. Une fois éprouvée et goûtée l'efficacité de la prière, votre âme, forte et sereine, s'étonnera alors qu'elle ait pu être si longtemps



arrêtée sur le seuil du sanctuaire par de si vains et méprisables préjugés.

Je ne vous demande pas, comprenez-le bien, mon cher frère, d'arriver d'un seul bond aux suprêmes hauteurs de la vie religieuse. Cela serait contraire à l'expérience et aux leçons que nous ont laissées tous les grands maîtres du perfectionnement moral. Jamais ne pourrait vous donner un semblable avis, un lecteur assidu du livre de l'*Imitation*, qui nous conseille sans cesse, si nous voulons progresser, de marcher avec beaucoup de prudence dans le difficile chemin de la perfection. J'arrive justement ces jours-ci au chapitre septième du Livre III, où je trouve ces vers caractéristiques à ce sujet :

Souvent cette ferveur par ses douces amorces
Fatale aux esprits imprudents
Fait succomber les plus ardents
A force d'entreprendre au-dessus de leurs forces ;
Ces dévots trop présomptueux
Dans leurs élans impétueux
Ne daignent réfléchir sur ce qu'ils peuvent faire,
Et changent leur zéle en poison,
Quand ils écoutent plus son ardeur téméraire
Que les avis de la raison.

Ainsi ces indiscrets perdent bientôt mes grâces
Pour oser plus qu'il ne me plaît ;
Et leur vol rencontre un arrêt
Qui les rejette au rang des âmes les plus basses ;
Pour fruit de leur témérité,
Ils retrouvent l'indignité
Des imperfections qui leur sont naturelles,
Afin que n'espérant rien d'eux,
Et ne prétendant plus voler que sous mes ailes,
Il me laissent régler leurs feux.

L'essentiel, mon cher frère, c'est d'être fermement résolu à marcher dans la voie du progrès spirituel, et d'être

bien convaincu que tout n'est que vanité, excepté notre perfectionnement intime, soit par l'adoration, soit par le service direct du Grand-Être, sous la providence duquel nous vivons.

Je vous le répète, mon cher frère, des deux grands composants de l'âme, le cœur et l'esprit, c'est ce dernier qui est le plus profondément malade dans notre triste époque. Le cœur certainement en reçoit les graves atteintes par une inévitable contagion. Mais, c'est essentiellement aux sentiments, aux préjugés salutaires du cœur, aux bonnes habitudes acquises avant le développement de l'esprit, que l'on doit le reste de stabilité morale et sociale dont nous jouissons encore. C'est donc au cœur, à son altruisme, à ses nobles sentiments, qu'il faut faire un généreux appel pour guérir les travers et l'insubordination de l'esprit. Si vous vous obstinez à nourrir exclusivement celui-ci, même avec le meilleur aliment, vous n'arriverez qu'à empirer sa maladie, qui le pousse à l'infaillibilité personnelle, en excitant l'orgueil et la vanité, et en comprimant la vénération. Il faut éclairer l'esprit en enflammant le cœur, afin que le premier fasse sa digne et nécessaire soumission au second.

*Les grandes pensées viennent du cœur*, a dit admirablement le tendre Vauvenargues. Mais le cœur n'est pas moins indispensable pour comprendre, et surtout pour accepter et pratiquer les grandes maximes morales et sociales, que l'esprit découvre sous sa vivifiante impulsion. Souvenez-vous de cette sentence capitale du Maître : *Pour faire des volontés il faut des sentiments.* Vous ne ferez jamais un vrai positiviste de celui dont le cœur est incapable de ressentir les nobles et douces émotions de la nature humaine.

Certes il est fatalement nécessaire de passer à travers l'esprit pour arriver jusqu'au cœur. Mais qu'on le fasse



sans s'y arrêter, sous peine de rester en chemin. Il faut que le cœur sache parler, pour ainsi dire, directement au cœur, en se servant et en s'aidant seulement de l'esprit qui ne doit être jamais que son fidèle ministre.

Ce n'est pas avec des froides et sèches démonstrations que l'on peut transformer et régénérer le monde. On ne l'a jamais fait et on ne le fera jamais qu'avec l'aide du Saint-Esprit, comme on le disait jadis, c'est-à-dire, avec la flamme vivante du cœur, éclairant, réchauffant et donnant une vigoureuse impulsion à toutes les forces mentales et actives de l'âme humaine. Toutes les grandes transformations religieuses de l'Humanité sont là pour l'attester. Elles n'ont été réalisées que par la puissance irrésistible de l'amour et de l'abnégation.

Voilà ce que n'a jamais compris l'homme qui malheureusement s'est trouvé placé, jusqu'ici, à la tête du positivisme. Voilà ce que devront toujours comprendre les dignes apôtres de l'Humanité, tous ceux qui sont capables de l'aider dans sa dernière et glorieuse transformation. Ce n'est pas une *foi démontrée* mais une *foi démontrable* que nous sommes appelés à prêcher. Méditez bien, je vous prie, ce changement que notre Maître vénéré (non sans une profonde intention), a fini par opérer dans le qualificatif qui convenait à sa doctrine, et vous y trouverez une pleine confirmation de tout ce que je viens de vous dire.

Permettez-moi, cher frère, de revenir encore sur le culte de la Vierge-Mère, puisque vous y faites allusion dans votre dernière lettre. Vous me dites : « Que repondriez-vous à l'artisan qui vous dirait : Nous ne vivons pas de fables, et lorsque nos enfants ont faim, il importe peu que Marie ait conçu sans péché ; qu'elle soit mère et vierge ou vierge et mère, cela ne me regarde pas pour le

moment ! Ce qu'il nous faut, c'est vivre. Après nous verrons. »

Justement, mon cher frère, vous avez choisi une question où il est plus que facile de rendre évidentes la nécessité et l'importance du culte de la Vierge-Mère. C'est la question la plus capitale des temps modernes que vous avez soulevée dans vos courtes paroles, à savoir : *la rédemption du prolétariat, sa juste incorporation à sa société moderne, où il n'est que campé*, comme l'a si bien dit notre auguste Maître. Prêtez-moi donc, je vous prie, cher frère, quelques instants d'attention pour vous montrer l'intime liaison de ce grave problème, qui s'impose de plus en plus, avec le dogme et le culte sacrés de la Vierge-Mère.

D'abord, quant à vous, mon frère positiviste, je pourrais vous faire observer qu'il ne peut pas y avoir de vraie solution partielle pour aucun problème humain, sans la grande et intégrale solution, qui les embrasse toutes, la solution religieuse. *Toute systématisation partielle suppose la synthèse générale*, a dit Auguste Comte. Rien de plus vrai. Tout se tient, tout s'enchaîne, tout se lie intimement dans l'organisme social. Changez les opinions, changez les croyances religieuses d'une époque, et vous verrez changer tous les devoirs, tous les rapports, et toute la structure et fonctionnement de la société. Cela étant, je serais donc autorisé à vous dire que ce dogme de la Vierge-Mère qui résume et représente la synthèse générale positiviste, contient et vivifie par cela seul toutes ses solutions partielles, et par conséquent, sa solution prolétaire. Placé comme la pierre de voûte du Positivisme, vous ne pouvez l'arracher sans en détruire l'édifice tout entier.

Mais je préfère reprendre la question par sa base, puisqu'il faut vous mettre en état de répondre à ceux des prolétaires qui ne sont pas positivistes. D'abord, demandez-leur ceci : Sur quoi reposent-ils la nécessité et le devoir d'incorporer le prolétariat à la société moderne ? Ou bien, en quoi consiste-t-elle cette incorporation, si justement réclamée ?



Beaucoup d'entre eux ne sauront quelle réponse vous donner. Mais il y en aura qui vous diront : « C'est notre *droit ;* nous avons *droit* à toutes les richesses de la société. » Voilà le faux argument, fils de la métaphysique, que vous entendez le plus souvent sortir des lèvres de nos braves mais bien égarés prolétaires anarchistes.

A vous alors, cher frère, de combattre vigoureusement cette fausse notion de *droit* que la Religion de l'Humanité doit à jamais effacer de la conscience humaine. A cette conception erronée et ingrate, elle substitue la notion réelle et sublime de *devoir.* Pour leur montrer la justice de cette heureuse et capitale substitution, frappez-les surtout dans la partie saine de leurs âmes, dans leurs cœurs, dans leurs nobles et généreux sentiments. Reprochez-leur avec énergie la profonde ingratitude envers l'Humanité que renferme leur funeste notion de *droit.* Rappelez-leur que nous naissons chargés de toute sorte d'obligations envers cette Mère providentielle, à laquelle nous devons tout, même notre pouvoir de parler. Qu'est-ce que nous avons produit, qu'est-ce que nous avons fait personnellement, en comparaison de l'immense héritage matériel, intellectuel et moral que nous avons reçu du Passé ? Comment alors prétendre à un *droit* quelconque sur ce que nous n'avons nullement produit ? D'où nous viendrait-il ce prétendu droit ? Demandez-leur quel droit aux richesses de l'Humanité pourraient-ils invoquer les malheureux habitants de la Terre de Feu ? Ils ne le font pas certainement, mais par contre je les ai vu accepter avec reconnaissance les dons que l'Humanité leur faisait par des mains charitables.

Faites-leur, mon cher frère, entrer dans le cœur et dans l'esprit cette vérité fondamentale : que les richesses n'appartiennent à aucnn individu, ni même à l'ensemble des vivants, au Présent, car c'est un dépôt et un don gratuit que nous avons reçu de nos ancêtres, de la vénérable Priorité, et que nous devons transmettre amélioré à nos successeurs, à la Postérité, qui sera notre juge suprême. Nous ne devons y prendre que la part indispensable pour pouvoir accomplir dignement les diverses fonctions nécessaires à l'existence et au développement de l'Humanité. C'est à ce seul et éternel Grand-Être que tout appartient sur la Terre.

Insistez donc auprès de nos frères égarés, qui peuvent peut-être devenir les meilleurs serviteurs de l'Humanité, pour leur faire voir que dans la société humaine il n'y a pas de place pour un *droit* quelconque. Là il ne peut y y avoir que des *devoirs* de chacun envers tous, et de tous envers chacun. Les grands et les petits, les forts et les faibles, les riches et les pauvres, tous sont soumis à la même loi : *Nul n'a d'autre droit que celui de faire toujours son devoir*, comme l'a dit saintement le législateur suprême de notre race. Tous les devoirs naissent des différentes fonctions que nous sommes tous appelés à remplir pour le service de l'Humanité, dont nous sommes les fils et dont nous devons être toujours les fidèles serviteurs. Nos prétendus *droits* ne sont autre chose que les conditions indispensables à l'accomplissement de ces fonctions et des *devoirs* qui en dérivent; conditions que d'autres fonctionnaires sociaux se trouvent dans l'impérieux *devoir* d'assurer. La fausse et anti-sociale notion de *droit* se fond et disparaît donc pour toujours dans l'idée réelle et religieuse de deux *devoirs* réciproques : devoir du fonctionnaire, et devoir de ceux qui sont obligés de l'aider dans sa fonction.



C'est donc au nom de l'Humanité, au nom des devoirs sacrés qu'impose à tous les hommes son existence et son développement, que doivent être faites toutes nos réclamations sociales. Faites de la sorte, celles du prolétariat, si criminellement delaissé aujourd'hui, perdraient tout caractère anarchique, et acquerraient une irrésistible puissance. Il faut que l'opinion publique sache faire accomplir aux riches les devoirs que leur impose la possession d'une richesse, dont la source et la destination sociale sont irrévocablement établies par la Religion de l'Humanité.

Mais, armés déjà de cette réelle et imposante notion du devoir, revenons à la question qu'il s'agit de résoudre. Quelle est la base du grand problème de l'incorporation du prolétariat à la société moderne ? Elle est tout entière comprise dans cette maxime fondamentale de la morale humaine : *L'homme doit nourrir la femme*. Les entrepreneurs, les riches, qui ne sont que les administrateurs et les gardiens des capitaux humains, se trouvent dans la rigoureuse *obligation* d'assurer l'existence du prolétaire, de manière qu'il puisse accomplir ce *devoir* capital de l'homme, sans lequel la famille, base de la société, ne saurait exister. Oui, il faut que le prolétaire reçoive un salaire suffisant (Auguste Comte en a fixé la moyenne), pour que sa Mère, son Epouse, sa Sœur et sa Fille ne soient jamais obligées d'aller chercher en dehors du foyer domestique les moyens de la subsistance, comme il arrive aujourd'hui dans la plupart des cas, à la honte éternelle de notre société et du patriciat en particulier. Oui, c'est une monstruosité, un crime social de la plus haute gravité, que celui de laisser les mères, les épouses et les filles de la classe la plus nombreuse de la société abandonnées à la terrible alternative de la misére ou de la corruption ! Tant que les riches n'auront pas reconnu

leurs devoirs envers les pauvres, et commencé à améliorer leur triste sort, ils resteront responsables des futures catastrophes qui menacent déjà notre société.

Mais, d'où provient-il ce devoir de l'homme de nourrir la femme, en la libérant de tout travail extérieur? Ah! mon cher frère, c'est ici que nous sommes obligés de rentrer de plain pied dans le domaine du sentiment, et de nous rapprocher, malgré vous, du sublime idéal de la Vierge-Mère. Ce devoir dérive directement de la fonction capitale de la Femme dans la famille et dans la société. Elle ne consiste nullement, comme on l'avait établi jusqu'ici, dans son office secondaire et passager de la reproduction de l'espèce. Pour cela il n'y aurait pas besoin d'instituer la famille, ni sa base fondamentale, le lien conjugal. Non, son rôle essentiel, qui dure pendant toute sa vie et même après sa mort, se concentre dans son sublime office d'éducatrice et de guide moral de l'homme. D'abord comme mère, puis comme épouse ou sœur, et finalement comme fille, c'est la Femme qui forme le cœur et même l'esprit de chacun de nous. Elle ne cesse pas de nous consoler, et de nous améliorer pendant tout le cours de notre existence. *La Femme est la sainte médiatrice entre l'homme et l'Humanité*, suivant l'auguste parole du Maître. Oui, c'est par ses suaves mains que nous recevons les bienfaits de la Grâce, le précieux trésor de moralité et de tendresse que le Grand-Être a créé et accumulé pour nous dans la suite des siècles.

Deux influences nécessaires et continues exerce la Femme comme providence morale de l'homme. D'abord une influence toute *virginale* de purification, qui sert à refréner, à affaiblir la puissance de nos mauvais penchants, de nos instincts égoïstes. Elle comprime sans cesse, chez chacun de nous, les brutales passions de l'animalité, par la seule présence de la virginale pureté.



Et ensuite, par une influence toute *maternelle*, créatrice pour ainsi dire, elle consolide et développe chez nous la tendresse et l'amour, toutes les affections nobles et désintéressées, tous les instincts altruistes. Elle est la source première et inépuisable de tout le bien que nous pouvons réaliser sur la terre.

Ainsi, nous le voyons, mon frère ; la Femme, prise seulement dans l'un quelconque de ces types, est déjà, moralement parlant, une véritable Vierge-Mère. Elle nous *engendre virginalement* à la vie morale de l'Humanité. Et combien plus frappante encore devient cette précieuse vérité, si nous réunissons et combinons dans une seule image, comme ils le sont dans la réalité de la vie, les trois principaux types féminins, la Mère, l'Épouse et la Fille. L'image de la Vierge-Mère peut seule nous rendre une exacte représentation de cette incomparable trinité féminine ; seule, cette radieuse image nous montre dans toute sa plénitude, la sainte et glorieuse fonction de la Femme, comme providence morale de l'homme.

Que l'on se persuade, donc, que l'homme, sans la Femme, n'est pas un organe complet de la société. Celle-ci n'est nullement constituée par un ensemble d'individus, mais par un ensemble de familles, c'est-à-dire, par des hommes entourés, soutenus et inspirés par ses vrais anges gardiens, la Mère, l'Épouse et la Fille. Qui de nous n'a pas compris et admiré à cet égard la divine sagesse qui dicta à notre Maître la sublime inscription de sa modeste tombe : AUGUSTE COMTE ET SES TROIS ANGES ?

On s'étonne aujourd'hui que les crimes et les désordres augmentent et se multiplient dans notre société. Mais cela s'explique tout naturellement par la profonde désorganisation qu'éprouve de nos jours la famille, et par son absence même chez une grande partie de la masse des travailleurs. Ce qui doit vraiment nous étonner, c'est que

ces désordres ne soient pas plus considérables. A-t-on jamais refléchi sur ce qui doit se passer dans les cœurs de ceux qui n'ont pas de foyer domestique, ni le sein d'une mère, d'une épouse ou d'une fille, où trouver un appui, une consolation et un refuge contre les malheurs et les tentations de la vie?

Vous voyez donc, mon cher frère, comment la solution du problème social se lie intimement à la conception du véritable rôle de la Femme. Les possesseurs de la richesse n'accompliront leurs devoirs envers les pauvres, que lorsqu'ils auront compris que, sans assurer à la femme prolétaire sa dignité et ses fonctions de déesse du foyer domestique, ils ne peuvent exiger des prolétaires ni vénération pour eux ni aucune moralité dans l'accomplissement de leurs offices. Voilà l'importance qu'il y a aujourd'hui et qu'il y aura toujours à faire pénétrer dans le cœur et l'esprit des hommes le respect et le culte de la Femme, la notion et le sentiment de sa sublime mission dans l'Humanité. Rien ne peut tant contribuer à ce noble but que la proclamation et le triomphe du culte de la Vierge-Mère, qui n'est autre que celui de la Femme et de l'Humanité, dans leurs plus glorieux attributs de pureté et de tendresse, de virginité et de maternité, finalement combinés.

Permettez-moi, mon cher frère, de vous reproduire ici les réflexions que je faisais à ce sujet, il y a peu de temps, à un éloquent prêtre de Dieu : « Ce qui m'a surtout touché dans votre sermon, lui écrivais-je le 18 Moïse de cette année, c'est votre admirable idéalisation du rôle de la femme dans l'éducation et le perfectionnement de l'homme. Oui c'est elle notre vraie providence morale, chargée par l'Humanité de nous détourner du mal et de nous conduire à l'idéal, au bien, à la vertu. La mère, l'épouse ou la sœur, et la fille, voilà les trois anges



gardiens qui embellissent et améliorent sans cesse l'existence humaine, voilà, selon les paroles de notre Maître, les saintes médiatrices entre l'homme et l'Humanité. Oui, comme vous l'avez si éloquemment exprimé, nous sommes deux fois les fils de nos mères. Après nous avoir donné du meilleur de leur sang, l'existence physique et notre premier aliment, elles nous font naître encore une fois à la vie supérieure du cœur et de l'esprit. C'est alors qu'avec la suprême puissance de l'amour et de la tendresse, elles gravent profondément dans nos cœurs ces maximes et ces habitudes morales, qui seront plus tard notre meilleure sauvegarde contre tous les écueils de la vie. Premières révélatrices, pour chacun de nous, de l'existence et de l'amour de l'Humanité, nos mères constitueront toujours les plus parfaites personnifications de cette Mère immense et éternelle, sous la providence de laquelle nous vivons. »

« Vous avez même noblement rappelé, dans votre discours sacré, le sublime idéal de la Vierge-Mère, si chère à nos pieux et chevaleresques ancêtres, et qui, grâce au Positivisme, deviendra bientôt le centre immuable de l'adoration universelle. »

« Je suis d'autant plus heureux de vous avoir entendu parler avec tant d'enthousiasme et de vérité sur le rôle de la femme, que, pour nous, c'est sur cette question capitale que repose essentiellement la grande question religieuse qui doit s'opérer de nos jours au sein de l'Humanité. Quel est en effet, le signe caractéristique de l'anarchie, de l'impiété et de l'irréligion, qui arrivent aujourd'hui à leur comble? C'est l'éloignement et le mépris de la femme, en tant qu'être moral, c'est le débordement de ces passions brutales qui tentent à dégrader, à tuer même, moralement et physiquement, la meilleure moitié de notre espèce. Voilà pourquoi, au contraire, le signe de

notre rédemption finale doit surtout consister dans un accroissement d'amour et de respect envers le sexe aimant, dans le culte définitif de la Femme, comme la plus honorable personification de l'Humanité. Elevons la Femme sur l'autel de nos cœurs et sur l'autel de nos Eglises, et nous ne tarderons pas à vaincre la terrible anarchie qui afflige les sociétés. Plaçons au plus haut de nos temples la sainte image de la Vierge-Mère, rallions-nous courageusement sous sa bannière sacrée, et les cris impudiques du mal seront bientôt réduits à l'impuissance. Dès l'aurore de notre civilisation, les livres sacrés de la théocratie juive l'avaient annoncé : la Femme finira par écraser la hideuse tête du serpent, image biblique de l'orgueil et de l'impureté. *Ipsa conteret caput tuum.* »

« Le Catholicisme a senti instinctivement ce grand besoin de notre époque, et c'est pour cela que, dans ces derniers temps, il a donné tant de développement au culte de la Vierge Marie. Mais le célibat de son sacerdoce, ses anciennes traditions sur ce que tout mal vient de la femme, et la nature anti-terrestre de sa doctrine, l'empêchent de rendre plus efficace, pour l'individu et pour la société, ce suave culte. Il n'appartient qu'au Positivisme de compléter et de mettre en pleine lumière la sublime ébauche cultuelle du glorieux interprète du moyen âge, l'incomparable saint Bernard. Pour la Religion finale, la Vierge-Mère devient naturellement le centre de son culte, de son dogme et de son régime, car elle n'est au fond, que la plus haute idéalisation de l'Humanité, le but permanent vers lequel elle se rapproche de plus en plus dans son incessante évolution. »

Maintenant, mon cher frère, en revenant aux paroles que vous avez mises dans la bouche d'un prolétaire, pressé par la faim et la misère, vous pourriez donc lui répondre : Ce n'est ni la force ni la violence, ni la révolution qui vous donnerait le pain que vous demandez justement. Ce ne peut être que la Vierge-Mère, que la Religion, qui vient proclamer et établir définitivement son culte divin et universel. Même aujourd'hui, à cet égard, l'influence bienfaisante de ce culte est incontestable. Combien de familles prolétaires ne sont-elles pas nourries et vêtues par la douce main de la Vierge-Mère, sous l'évidente inspiration de son culte catholique, si insuffisant qu'il soit? La charité des catholiques, la loi qui la vivifie, ne se maintiennent presque plus de nos jours que par le suave et virginal culte de la Déesse des croisés. Et cela justement parce que la Vierge Marie ne représente réellement que l'Humanité dans ses plus célestes attributs de pureté virginale et de tendresse maternelle. Qui ne voit pas qu'en Marie le catholicisme n'a fait que diviniser finalement l'Humanité, comme il avait déjà humanisé dans le Christ l'inaccessible et incompréhensible Divinité ?



Sachons donc, mon frère, respecter et même honorer la Vierge immaculée des catholiques. Parmi les restes d'une grandeur passée, c'est la seule lumière de poésie et de tendresse qui brille encore sur un siècle égoïste et sans foi. Remercions le catholicisme d'avoir su conserver ces racines précieuses d'amour et de piété, qui deviendront plus tard des arbres florissants et vigoureux sous le souffle fécondant de la Religion de l'Humanité.

Excusez-moi, mon cher frère, de la longueur de cette lettre, en vertu de l'importance du sujet. Excusez-moi aussi du manque d'ordre que vous y trouverez à cause de la rapidité que j'ai mise à l'écrire.

Écrivez-moi, je vous prie, toutes les fois que vous le voudrez et que le temps vous le permettra. Venez me voir même, si vous le désirez. Nous, les apôtres de l'Humanité, nous n'avons qu'à gagner, comme le disait

notre vénéré Maître, dans le noble contact personnel avec les dignes prolétaires. Nous avons beaucoup à apprendre d'eux. Leurs mœurs simples et modestes, leur insouciance envers la richesse et le commandement, et leur vive et agissante sociabilité sont des modèles que nous devons sans cesse imiter. En outre, nous ne devons jamais oublier que c'est surtout le sort du prolétariat que l'Humanité nous a confié dans notre noble et difficile mission.

Auguste Comte nous servira d'exemple éternel à cet égard. Avec quelle bienveillante sympathie accueillit-il toujours les prolétaires qui l'approchèrent! Il pensait sans cesse à leur sort, et à la fin de ses modestes repas qu'il avait réduits à leur minimum possible, il prenait, à la place du dessert, un simple morceau de pain, en se rappelant combien en manquent encore dans notre société, non encore régénérée !

Je vous prie, mon cher frère, de vouloir bien compter toujours sur ma bonne volonté et sur mon devoir sacré de vous servir.

Salut et Fraternité.

JORGE LAGARRIGUE,
APÔTRE DE L'HUMANITÉ
*(46, rue de la Paix)*

Terminée et envoyée le jeudi 14 Aristote 98.

---

# APPENDICE

# AVERTISSEMENT

Je reproduis à continuation divers écrits qui se rattachent à mes efforts pour redresser la dangereuse déviation qui s'est produite au sein du positivisme, après la mort de notre auguste Maître. J'ai voulu y joindre les paroles d'hommage adressées par moi aux glorieuses mémoires d'Auguste Comte et de son éternelle compagne, lorsque j'étais encore lié au groupe révolutionnaire de Paris. Malgré une démoralisante direction qui tendait à étouffer chez moi tout élan religieux, on peut y constater combien j'étais déjà disposé, de cœur et d'esprit, à suivre les traces vraiment religieuses de notre saint Fondateur.

Jorge LAGARRIGUE.
APOTRE DE L'HUMANITÉ
(*46, rue de la Paix*).

Vincennes (Seine), le jeudi 28 Cesar 98 (20 mai 1886).

I

RELIGION DE L'HUMANITÉ

ORDRE ET PROGRÈS — VIVRE POUR AUTRUI

VIVRE AU GRAND JOUR

# CIRCULAIRE
## ADRESSÉE AUX POSITIVISTES

Vivre au grand jour.
Nous devons la vérité à tout le monde,
mais plus particulièrement à nos amis.

Mes chers Confrères,

Je suis dans l'obligation de vous faire part de l'attitude prise par moi, dans ma propagande au Chili, par rapport à la direction de M. Pierre Laffitte. J'ai renoncé à le reconnaître comme mon chef spirituel ; je ne me suis pas présenté ici comme son délégué, et je dois lui remettre l'acte par lequel il m'autorisait à conférer certains sacrements, en ma qualité d'aspirant au Sacerdoce de l'Humanité, et dont je n'ai fait jusqu'ici aucun usage dans mon pays. Je dois avouer franchement ma faute : lorsque j'acceptai la consécration d'aspirant au Sacerdoce de l'Humanité, je ne voyais déjà plus en M. Laffitte un véritable prêtre

de l'Humanité. Si quelque chose doit servir à m'excuser; c'est que je croyais donner ainsi, avant de quitter la grande ville, un gage solennel de mon dévouement à la Religion de l'Humanité.

Arrivé dans mon pays et en face des responsabilités de chef du mouvement positiviste, j'ai dû réfléchir profondément sur le caractère que j'allais imprimer à ce mouvement. Les conseils de notre Maître à tous ne pouvaient pas me laisser longtemps dans l'incertitude. — Rejetez, me disaient-ils, — vos restes des préjugés intellectuels ou scientifiques. Vous êtes le propagateur d'une religion et non pas d'une philosophie. L'amour doit marcher avant la foi, le culte avant le dogme. La morale doit tout dominer. « La maladie occidentale exige un traitement plus affectif qu'intellectuel, depuis que l'esprit a rempli son principal office en construisant la philosophie positive, d'après la fondation de la sociologie, appuyée sur l'ensemble des sciences préliminaires. Quoique les positivistes aient dû d'abord monter de la foi vers l'amour, ils doivent désormais préférer la marche, plus rapide et plus efficace, qui descend de l'amour à la foi. Le sentiment étant moins troublé que l'intelligence, c'est surtout de lui que dépendra le rétablissement de l'ordre occidental. »

— Soyez inflexible dans vos principes ; présentez toujours avec franchise tout l'ensemble de votre doctrine. Par une prudence hypocrite, qui ne ferait qu'affaiblir votre action, ne vous embarrassez pas de ces adhésions incomplètes, de ces faux positivistes, qui seraient le pire obstacle de votre développement ultérieur. Notre religion ne doit rallier d'abord que les âmes d'élite, avides de tout ce qui ennoblit et élève la nature humaine.

— Exigez avant tout de vos dirigés la moralité, la plus grande conformité possible avec les principes moraux de votre religion. Comment auriez-vous le droit de parler de régénération morale à vos contemporains, si vous ne leur présentez dans vos propres mœurs le tableau de cette régénération ? « L'ascendant nécessaire des positivistes ne peut reposer que sur une vraie supériorité de cœur, d'esprit et de caractère, supposant une préparation difficile, et prescrivant une conduite personnelle, domestique et civique, toujours conforme au type normal qu'ils proclament. » Ne vous préoccupez pas trop du nombre de vos soldats, mais surtout de leurs qualités. Mettez tous vos soins dans cette transformation intérieure et continue des positivistes, qui doit faire de chacun d'eux un véritable apôtre par la parole et par l'exemple. Vous n'édifiez pas pour le présent, mais pour l'avenir, et il faut que les fondements de l'édifice soient inébranlables.



Ces admirables conseils du Maître prenaient plus de force et de vie dans mon esprit, à mesure que j'étudiais la situation sociale de mon pays. Je me suis convaincu de plus en plus que le milieu le plus propre pour notre doctrine n'est pas chez les révolutionnaires, chez les négativistes de toute sorte qui agitent aujourd'hui l'opinion, mais plutôt chez les âmes qui conservent encore les habitudes catholiques, et surtout chez les femmes, comme l'avait si bien prévu notre Maître. Et alors j'ai vu qu'il fallait présenter à ce milieu ce que c'est en réalité notre doctrine : c'est-à-dire, une religion caractérisée par la suprématie du culte sur le dogme, par l'incomparable perfection de sa morale, et par sa sublime idéalisation de la Femme, dans l'Utopie de la Vierge-Mère, qui résume, en effet tout l'ensemble du positivisme.

Etant bien fixé sur le sens dans lequel je devais marcher, et ayant été précédé dans cette voie par mon frère, Juan-Enrique Lagarrigue, dans sa courageuse propagande du positivisme dans notre pays (1), je me suis demandé si je pouvais, avec loyauté, continuer à reconnaître publiquement M. Laffitte comme mon chef universel, lorsque depuis longtemps je n'avais plus de vénération pour lui. Non, je ne le pouvais pas, car toute sa conduite est un désaveu anticipé de tout ce que je suis décidé à exécuter, et d'ailleurs, c'eût été une bien coupable hypocrisie de ma part, d'offrir à la vénération des nouveaux adhérents un chef que je ne considérais pas digne du Sacerdoce de l'Humanité.

Personne ne peut se méprendre à cet égard. Jamais M. Laffitte n'a été le chef d'une vraie religion. Il s'est présenté toujours à nous et au public comme un simple professeur, un savant, un conférencier, très instructif si l'on veut, mais dépourvu de toute onction morale. J'ose assurer qu'il n'y a pas *un seul positiviste*, l'ayant fréquenté quelque temps, et assez instruit dans la doctrine, qui puisse, dans l'intimité de son âme, reconnaître en M. Laffitte un véritable prêtre, et moins encore le second Grand-Prêtre de l'Humanité, comme il a eu la malheureuse et coupable idée de se nommer lui-même. Il est

(1) La Religion de la Humanidad, por Juan Enrique Lagarrigue 1 vol in-8. Imprenta Cervantes, Santiago, 96-1884.

resté l'homme du dix-huitième siècle, quand il fallait devenir le digne successeur des Grands Pontifes du moyen âge. Doué d'une nature anti-sacerdotale, son contact personnel, loin de nous édifier et de nous retremper, ne faisait qu'arrêter et éteindre nos meilleures impulsions religieuses. Il s'est attardé dans le domaine exclusif de l'intelligence, lorsque son Maitre et sa doctrine l'appelaient à résider surtout dans le domaine du cœur, du culte et de la religion. Vivant, contre toutes les habitudes sacerdotales, avec le présent plus qu'avec l'avenir, il s'est attaché à adapter le positivisme au milieu sceptique, le plus impropre pour notre doctrine. Il fallait, au contraire, s'élever sans cesse vers les sublimes hauteurs religieuses ouvertes à nos yeux par notre incomparable Maître, et attirer ensuite vers elles les âmes vraiment supérieures de notre époque. Le principal office actuel du sacerdoce positif, son privilège exclusif, ainsi que le disait Auguste Comte, c'est de rallier autour de lui les âmes d'élite dignes de prévaloir.

Incapable de donner un conseil moral à ses adhérents, il était encore moins capable d'élever sa voix contre les abus des puissants, contre les crimes des nations et surtout contre ceux de son propre pays. Les graves attentats de la France en Afrique et dans l'Asie sont plus coupables que ceux des autres nations, car elle doit être le guide et l'initiatrice de l'Occident. Tous les regards sont encore tournés vers elle, et son exemple est suivi de près. Si la France est donc bien coupable dans sa récente politique extérieure, le directeur du positivisme l'a été bien plus encore, en ne la conseillant pas avec énergie, en ne lui signalant pas l'abîme profond d'immoralité, où elle se jetait. Au moins fallait-il montrer au monde, par une digne et énergique protestation, qu'il existe encore en France de véritables amis de l'Humanité, et qu'il y a là une religion, un dernier refuge, une dernière espérance pour les âmes honnêtes et sensées (1).

Dans ses incohérentes et froides circulaires, M. Laffitte se montre ce qu'il est : un simple professeur préoccupé exclusivement de l'enseignement scientifique. Il épuise dans cet enseignement l'activité des jeunes positivistes, au lieu de les pousser énergiquement à se préparer intel-

(1) Il est juste de dire que M. le docteur Robinet, par ses publications a un peu diminué la gravité de la déviation de M. Laffitte au sujet de la politique extérieure de la France.



lectuellement et surtout moralement pour le sacerdoce, ou du moins pour un digne apostolat. Son exemple et ses paroles ont conduit la plupart des positivistes à regarder, comme leur but suprême, le savoir, et à considérer comme accessoire le perfectionnement moral et religieux. Il ne voit pas que, pour régénérer le monde, il faut, avant tout, des saints, et non pas seulement des savants. Préférant le nombre des adhérents à leurs qualités, il a affaibli le noyau parisien, en y permettant un accès trop facile à des éléments tout à fait hétérogènes.

L'appréciation que je fais ici de la direction de M. Laffitte ne m'appartient pas exclusivement ; elle est dans la conscience de *tous les positivistes* assez au courant de l'histoire intime du positivisme dans ces dernières années. Ce fut elle qui provoqua la crise de 89-90 (1877-1878), amenant la séparation de MM. Congrève et Audiffrent. Tous les positivistes reconnaissaient alors l'insuffisance et les défauts de la direction de M. Laffitte, tels que je les ai montrés. Si, malgré tout, la plupart des positivistes français continuèrent à accepter sa direction, ce fut seulement parce qu'ils ne voulaient pas de celle de M. Congrève, et parce que M. Laffitte promettait d'améliorer la sienne. Nous avons vu ce que valait cette promesse. Tous ses défauts se sont de plus en plus accentués, avec cette aggravation à jamais funeste, que la faveur qu'il a sollicitée et obtenue du gouvernement, l'a lié étroitement à un certain parti politique, qui a fini par l'enchaîner et le subjuguer entièrement, tant est grande la faiblesse de son caractère. Ainsi est disparue, du centre positiviste de Paris, jusqu'à l'ombre de tout pouvoir spirituel.

Cette même insuffisance vient de provoquer une autre crise dans le sein du positivisme, qui a amené la séparation du groupe positiviste du Brésil.

A mon tour, ne voyant plus en M. Laffitte un prêtre de l'Humanité, et regardant sa direction comme funeste au positivisme et contraire aux enseignements du Maître, je déclare ne plus reconnaître son autorité spirituelle, et retirer dès à présent mon appui moral et matériel à sa direction.

Mais, si, un jour, en écoutant la voix de l'Humanité, il quittait la direction suprême du positivisme et celle du centre parisien, nous serions les premiers à contribuer pour son subside, que nous lui devons moralement.

Avant de terminer, je dois m'adresser spécialement à mes confrères parisiens. Ma séparation de la direction

de M. Laffitte n'implique pas une rupture complète avec le centre parisien, avec lequel je voudrais toujours maintenir des relations fraternelles, ni, moins encore, une méconnaissance de la suprématie de Paris sur le reste de l'Occident. Je reconnais, comme je l'ai toujours répété, que le triomphe du positivisme est plus nécessaire et décisif là que partout ailleurs, et que la conquête de Paris signifie la conquête de la planète tout entière. C'est là aussi que devra résider pour longtemps le Grand-Prêtre de l'Humanité. Aussitôt qu'il y aura surgi, nous nous rallierons à lui. Rien ne nous fait plus défaut, et rien ne nous serait plus satisfaisant, que de pouvoir obéir pleinement à un véritable et digne chef, car, comme l'a dit le poète, *on va d'un pas plus ferme à suivre qu'à conduire.*

Personne n'a reconnu et senti mieux que moi le besoin d'unité dans le positivisme, et cela m'a trop retenu sous une énervante direction. Mais je suis maintenant profondément convaincu qu'il vaut mieux une digne indépendance qu'une unité fictive et nominale qui nous affaiblit et nous démoralise. Du reste le Maître lui-même, dans des paroles trop peu méditées avant par nous a dit expressément que le *positivisme se développerait mieux d'après les libres efforts de ses dignes disciples que sous un chef insuffisant* (1).

Regardant Paris comme le siège central de notre foi, et attachant, à son triomphe dans cette ville une importance capitale, je me permettrai de dire, avec la franchise de l'ami et du coreligionnaire, que les positivistes parisiens ne sont pas, en général, à la hauteur de leur grande mission. Guidés par un chef insuffisant, ils marchent en dehors des voies religieuses, les seules qui puissent les conduire à la conquête de la ville sacrée. Je ne saurais trop leur demander, dans l'intérêt de notre sainte cause, de revenir aux conseils religieux d'Auguste Comte (2), d'instituer leur culte intime, de s'initier de plus en plus dans la Religion de l'Humanité, et d'acquérir surtout, par de continuels efforts, les habitudes et les mœurs qu'elle institue. Le jour où ils seront devenus assez synthétiques

(1) Système de Politique Positiviste, t. IV, p. 542.

(2) Une mesure que je considère très utile, c'est d'éditer à part dans une brochure, les circulaires d'Auguste Comte. Les positivistes ne pourraient trop les lire et les relire. — *Nota.* Ce vœu a été heureusement réalisé depuis par les Eglises brésilienne et chilienne, qui viennent d'offrir à l'Eglise universelle une édition française de ces admirables circulaires.



et assez religieux, ils se dégageront aisément du funeste ascendant d'un chef qui stérilise toutes les excellentes dispositions qui, je me plais à le reconnaître, existent au foyer parisien, surtout parmi les prolétaires.

Marchant dans cette voie, je suis sûr qu'il ne tardera pas à surgir un chef digne de commander l'Eglise universelle.

Que ce grand jour s'approche le plus possible de nous, voilà ce que je souhaite de tout mon cœur.

Salut et Fraternité.

Dr. Jorge LAGARRIGUE,

(*Rue Chimoroyo 1/2*)

Né à Valparaiso le 21 Septembre 1834

Santiago du Chili, le mercredi 23 Homère 96 (20 février 1884).

---

## II

## RELIGION DE L'HUMANITÉ

ORDRE ET PROGRÈS — VIVRE POUR AUTRUI

VIVRE AU GRAND JOUR

# LETTRE

## A M. LE DOCTEUR J.-H. BRIDGES

MON CHER ET HONORÉ CONFRÈRE,

Je crois devoir répondre publiquement à votre lettre privée du 25 Archimède 96. Voici pourquoi. D'une part, il ne s'agit entre nous d'aucun intérêt privé, mais d'une grave question publique qui intéresse directement tous les positivistes soucieux de l'avenir de notre Religion. D'autre part, en vous répondant, je m'adresse aussi à tout le groupe positiviste anglais, dont vous faites partie, et qui, à ce qu'il semble, est décidé à soutenir de toutes ses forces, l'insuffisante et funeste direction de M. Laffite. Dans le grand débat qui s'est ouvert cette année au sein du positivisme, nous représentons le Midi, plus esthétique, plus synthétique et plus religieux que le Nord, dépourvu des belles traditions et habitudes catholiques, et dont vous êtes les représentants les plus avancés. Loin de regretter cette crise, je la crois salutaire, car je la regarde comme le seul moyen de préparer la régénération du principal noyau du positivisme. Soyons calmes dans nos débats, en écartant tout esprit d'irritation, mais employons toujours toute la franchise et toute la fermeté qu'exigent de nous les plus précieux intérêts de l'Humanité.

Vous me dites que vous ne trouvez pas suffisants les motifs allégués par moi dans ma circulaire pour me sépa-



rer de la direction de M. Laffite. Pour le prouver vous passez à énumérer les services que nous lui devons, surtout pour avoir maintenu le premier groupement après la mort du Maître. Nous ne méconnaissons pas ces services, et la preuve c'est que nous sommes disposés à contribuer pour son subside, une fois qu'il aura quitté la direction suprême du positivisme et celle du foyer parisien. De même nous reconnaissons avec vous ses talents, quoique nous n'ayons pas de sa force intellectuelle une opinion aussi exagérée que la vôtre. Il est certain que l'avenir ne le regardera pas même comme le successeur d'Auguste Comte, car finalement il n'aura laissé aucune construction philosophique que la Postérité ne soit obligée de refaire entièrement. Mais ce n'est pas de tout cela dont il s'agissait dans ma circulaire, et je n'avais pas à porter un jugement sur l'ensemble de la vie de M. Laffite. Il s'agissait de le juger dans son office de Directeur suprême du positivisme, et surtout dans celui de second Grand-Prêtre de l'Humanité, puisqu'il a osé prendre ce titre.

En portant ce jugement, je m'arroge certainement une fonction, qui, dans l'état normal, n'appartiendra régulièrement ni à mon âge ni à ma situation. Mais nous sommes dans une époque exceptionnelle de l'évolution du positivisme, car il n'existe pas encore une véritable organisation de notre Eglise, et il faut que les jeunes positivistes parlent là où les plus âgés manquent ou sont obligés de garder le silence. D'ailleurs, même à l'état normal, comme le dit Auguste Comte, « en cas de négligence du sacerdoce, la réparation peut toujours être librement provoquée par un croyant quelconque. La plénitude et la précision qui caractérisent la foi positive permettent à chacun d'exercer spontanément, sous sa propre responsabilité, ce sacerdoce irrégulier, qui devient efficace quand l'opinion le sanctionne. Enfin, si la corruption devenait générale parmi nos prêtres, un nouveau clergé ne tarderait point à surgir d'après les vœux publics, en remplissant mieux les conditions imposées par une doctrine inaltérable, toujours supérieure à ses organes quelconques (1). » Dans le cas actuel, je n'ai même pas à respecter la consécration donnée par un pouvoir supérieur, car elle n'existe pas, et, bien au contraire, nous connaissons l'écrasante opinion, à deux fois émise par le Fondateur de notre Religion, sur M. Laffite. Je n'ai donc

(1) *Catéchisme positiviste*, deuxième édition, p. 269.

qu'à montrer, d'après ses actes, qu'il ne mérite absolument pas d'être reconnu comme Directeur suprême du positivisme et moins encore comme second Grand-Prêtre de l'Humanité.

J'ai été placé plus longtemps que vous à côté de M. Laffite, et je puis affirmer que plus je le connaissais, plus j'étais convaincu de sa profonde insuffisance envers les hautes fonctions qu'il prétend exercer. Qui a pu jamais reconnaître en lui une nature sacerdotale ? Ses habitudes de vie, sa conversation, ne portent pas ce caractère de dignité et d'élévation morale, qui doit toujours appartenir aux directeurs spirituels de l'Humanité. Il n'a jamais compris qu'être prêtre, c'est servir de modèle et de guide à tous les croyants. Ainsi rien ne nous révélait en lui cette aspiration continue à la perfection morale, à la vertu suprême, à la sainteté, que nous ne cessons d'admirer dans notre Maître, — aspiration qui, certes, doit être celle de tout positiviste, mais qui est plus indispensable encore à leurs chefs. Cela explique facilement pourquoi il n'a exercé aucune action morale sur les positivistes pour perfectionner leur conduite privée ou publique. Son impuissance à donner des conseils moraux était si reconnue, que personne ne songeait plus à lui en demander.

Sa propagande a toujours manqué de l'esprit profondément religieux qui caractérise notre doctrine. On y voit très souvent percer l'esprit sceptique et railleur du dix-huitième siècle. Au lieu de guérir la maladie intellectuelle de notre époque, ses paroles tendent à la perpétuer en surexcitant la vanité et la sécheresse propres à la culture exclusive de l'intelligence. Il peut convaincre quelquefois, mais il n'arrivera jamais à persuader, car il n'a pas dans sa nature, dépourvue d'enthousiasme, la force qui remue les cœurs. Dans ses leçons publiques, l'ensemble de notre doctrine religieuse n'est pas présenté dans son intégrité, ni avec cette fermeté de langage qui convient à ceux qui sont en possession de la vérité et qui ont charge d'âmes. Il aime plutôt disserter sur un point de notre doctrine, de sorte que l'auditoire, ne voyant en lui qu'un simple professeur, est bien loin de croire que le positivisme soit une véritable religion. Si cette manière de procéder ne saurait être permise à un simple apôtre de l'Humanité, comment pourrions-nous reconnaître, en celui qui l'emploie, le second Grand-Prêtre de l'Humanité.

Tout le monde connaît maintenant son insuffisance



comme Directeur général du positivisme, car il néglige tout à fait la base de cette fonction, la correspondance avec les autres groupes positivistes. On a fini par renoncer à lui écrire, puisque l'on sait que les lettres doivent rester sans réponse. Chargé de la direction d'une doctrine qui doit nous placer naturellement au point de vue universel et humanitaire, il reste cependant placé au point de vue du plus étroit patriotisme. Je l'ai bien souvent entendu mépriser, insulter même, les autres nations, parce que leur politique était opposée à celle de la France. S'il est prêt pour tonner contre les crimes des populations étrangères, il garde toujours un coupable silence devant les crimes de son propre pays. Rappelez-vous Auguste Comte qui, jeune encore, se réjouissait du triomphe des Espagnols contre Bonaparte, et qui, dans son *Catéchisme*, « forme des vœux solennels, *au nom des vrais positivistes*, pour que les Arabes expulsent énergiquement les Français de l'Algérie, si ceux-ci ne savent pas la leur restituer dignement » ; et dites-moi s'il est digne de lui succéder, dans le pontificat universel, celui qui n'a pas cessé d'applaudir la criminelle politique extérieure de la France pendant ces dernières années. D'après ces faits, je soutiens que celui qui continuerait à reconnaitre en M. Laffite un véritable prêtre de l'Humanité, ignore profondément les principes les plus élémentaires de la religion finale.

Vous semblez croire que c'est l'impatience de ne pas pouvoir marcher assez vite, qui nous fait agir. Au contraire, nous reprochons précisément au chef parisien de ne savoir pas attendre et de vouloir se créer à tout prix des adeptes, en altérant gravement notre doctrine pour l'adapter au milieu sceptique et révolutionnaire, dont il est entouré. Ses succès apparents et sa popularité dans ce milieu peuvent tromper quelques personnes irréfléchies. Nous y voyons, au contraire, le principal danger pour les véritables progrès de notre doctrine. C'est ainsi que le groupe parisien s'inonde de faux positivistes qui ne feront que retarder l'avénement de la vraie religion. En prêchant ouvertement notre doctrine religieuse, en la présentant dans toute sa grandeur morale et sa sublime pureté, nous sommes sûrs de faire le chemin plus lentement à première vue ; mais, en réalité, nos progrès seront finalement plus rapides, car nous attirerons vers nous les âmes d'élite, les natures vraiment religieuses, et nous pourrons ainsi commencer la formation de l'Église universelle,

Vous craignez qu'il y ait du danger à poursuivre trop

tôt l'identification du Culte de la Vierge avec celui de l'Humanité. Cependant c'est là la voie tracée par le Maître lui-même pour effectuer la transition du catholicisme au positivisme. Il a montré précisément dans ce Culte de la Vierge, si populaire chez nous, le signe caractéristique de l'aptitude supérieure des populations méridionales pour l'acceptation et le développement de la Religion de l'Humanité. C'est là aussi le fondement d'une de nos principales fonctions : celle de réagir sur les populations du Nord pour les engager dans les voies de la religion finale. Et je vois ainsi dans la crise actuelle le commencement de cette salutaire réaction, si bien prévue par le Maître.

A l'heure actuelle, en effet, la plupart des positivistes français et anglais ne comprènnent ni n'appliquent le positivisme dans le sens profondément synthétique et religieux, qu'Auguste Comte lui a donné dans les dernières années de sa vie. En eux l'esprit parle toujours plus que le cœur. La culture morale, le culte intime, la lecture des mystiques et des grands poètes, ne forment pas leur principale préoccupation; ils en sont même détournés par les railleries et les critiques continuelles du chef parisien sur le mysticisme. Ayant comme type de vie ce chef exclusivement préoccupé du côté intellectuel de choses, jamais ils n'arriveront à faire passer dans leurs habitudes les grands préceptes de notre religion. Un fait qui nous révèle sa nature peu religieuse, c'est son silence trop marqué sur le culte de la Femme, qui caractérise si éminemment notre doctrine ; aussi il a très peu rappelé, dans les commémorations annuelles d'Auguste Comte, le suave souvenir de son principal ange gardien, Clotilde de Vaux, Ce côté-là du positivisme, qui le résume tout entier, d'après la sublime Utopie de la Vierge-Mère, est pour lui lettre close. Voilà la source essentielle de la profonde déviation qu'il imprime de plus en plus à sa direction.

Les antécédents protestants empêchent les positivistes anglais de sentir assez le côté cultuel, esthétique et féminin du positivisme, et par cela même d'apprécier l'insuffisance religieuse du chef parisien. Nos antécédents catholiques, au contraire, nous placent spontanément au sommet du positivisme, dans le domaine de la morale et du culte. L'idéalisation et l'adoration de la Femme n'ont pas cessé parmi nous malgré l'affaiblissement du catholicisme ; et elles perpétuent dans nos cœurs les sentiments religieux. Voilà pourquoi nous sommes profondément choqués de



l'attitude anti-religieuse du prétendu second Grand-Prêtre de l'Humanité. C'est donc à nous de signaler aux positivistes du Nord leurs déviations, et de leur faire sentir, par nos actes et nos représentations, qu'ils ne pourront fonder l'Église Universelle qu'en rentrant dans des voies pleinement religieuses. Nous venons continuer, mais avec une meilleure doctrine, le combat initié par saint Ignace, sainte Thérèse et les grandes âmes catholiques du seizième siècle, contre les influences protestantes. Cette lutte commence à se dessiner dans ce fait décisif : les positivistes surgis dans le milieu protestant ou dans le milieu négativiste et révolutionnaire de Paris, appuient M. Laffitte ; ceux qui viennent du milieu catholique sont spontanément contre lui.

Vous voyez, donc, que, loin de détruire, comme vous le supposez, nous tâchons de modifier dans un sens favorable le noyau parisien, qui a manqué jusqu'ici à sa haute mission occidentale. Tant qu'il n'aura pris le caractère pleinement religieux, tant que le vrai Grand-Prêtre n'aura surgi à Paris, nous conserverons une juste et salutaire indépendance, car, comme le Maître l'a dit, le positivisme, se développera mieux par les libres efforts de ses dignes disciples que sous un chef insuffisant. La Postérité nous saura gré de cette décision qui vient rompre une unité fictive et dissolvante, et qui facilitera certainement la formation de la grande et future unité religieuse.

Salut et Fraternité.

Dr Jorge LAGARRIGUE,
(9, *Moneda*, 9)
Né à Valparaiso le 21 Septembre 1854.

Santiago du Chili, le lundi 28 Charlemagne 96 (14 juillet 1884).

Nota. — En reproduisant cette lettre, je dois réparer un oubli que j'y ai commis. C'était de n'avoir pas rappelé qu'il y a aussi en Angleterre un groupe positiviste, dont le principal chef est notre éminent confrère, M. Richard Congrève, et qui suit de près les vrais traditions religieuses de notre Maitre. Nous avons reçu quelques manifestations des membres de ce groupe qui nous montrent combien leurs aspirations se rapprochent des nôtres. Donnant comme nous une importance capitale au culte, ils tendent aussi à voir déjà, dans l'Utopie de la Vierge-Mère, le meilleur résumé du positivisme. Et ceci est d'autant plus méritoire chez eux, qu'ils ont à lutter, à cet égard, avec les antécédents défavorables du milieu anglais. Nous avons beaucoup d'espoir que l'élément féminin de l'Angleterre, lassé de la sécheresse d'un culte, où la Femme ne figure pour rien, ne tardera pas à donner son puissant et irrésistible appui au seul culte qui sache l'honorer dignement.

III

## SACREMENT DE LA PRÉSENTATION

(PREMIER DISCOURS)

### AVERTISSEMENT

Ce discours que je reproduis aujourd'hui, a été prononcé par moi, à Rio-Janeiro, le 27 Guttemberg 95 (8 septembre 1883), en conférant le Sacrement de la Présentation aux fils premiers-nés de MM. Miguel Lemos et Raymundo Teixeira Mendes. Je venais de quitter la métropole humaine pour retourner dans ma chère patrie. Nous n'avions pas encore conscience de toute la gravité de la déviation du prétendu directeur du Positivisme, quoique nous sentions déjà parfaitement son insuffisance (1).

AU NOM DE L'HUMANITÉ!

L'amour pour principe
Et l'ordre pour base ;
Le progrès pour but.

MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS CONFRÈRES,

Avant tout, je dois vous exprimer la joie profonde que j'éprouve en me trouvant au milieu du groupe positiviste brésilien auquel j'étais lié depuis si longtemps par la plus vive sympathie et par l'étroite amitié qui m'unit à son digne chef. C'est le noble privilége de notre religion d'établir solidement parmi les hommes un lien supérieur à celui de la patrie, le lien suprême de l'Humanité, qui détruit les rivalités nationales, pour ne laisser place qu'à une noble émulation pour le service de notre espèce.

(1) Ce discours a été publié à Rio-Janeiro, en portugais, par les soins de l'Église brésilienne.



La cérémonie d'aujourd'hui, si modeste en apparence, a une grande signification pour le développement de notre doctrine, en montrant combien sont déjà préparées les populations occidentales, par leur évolution spontanée, à embrasser la nouvelle foi. Vingt-six ans se sont à peine écoulés depuis la mort prématurée de notre auguste Fondateur; et déjà, malgré toutes les entraves qui ont ralenti le développement du noyau parisien et empêché son action systématique en dehors de la France, un habitant du Chili, converti à la religion universelle dans la métropole humaine et aspirant au sacerdoce de l'Humanité, vient conférer, dans la capitale du Brésil, le sacrement de la Présentation aux enfants de deux familles brésiliennes complètement ralliées au Positivisme. Plus que le nombre des discours et des publications, cette acceptation des sacrements indique les progrès qu'a déjà faits notre croyance parmi vous et ceux qu'elle fera dans l'avenir. Elle montre que vous commencez à acquérir les nouvelles mœurs qu'exige la régénération humaine; et vous constituez ainsi la famille positiviste, qui est la base la plus sûre et la plus efficace pour la propagande de notre doctrine.

Jusqu'ici, on peut dire que c'est nous qui avons marché à la recherche de la foi nouvelle, car celle-ci ne rayonne pas encore en dehors de son centre principal; au contraire, l'influence de Paris, non encore converti à la religion universelle, nous est plutôt adverse que favorable. Mais le jour où elle aura conquis la grande cité, l'action positiviste deviendra très facile et très rapide parmi nos populations, qui sont les mieux disposées de cœur et d'esprit pour la vie de l'avenir, mais auxquelles n'appartiennent ni l'initiative, ni la direction principale, du grand mouvement régénérateur. Voilà pourquoi, outre le bien que nous pouvons faire avec notre doctrine dans nos pays respectifs, nos efforts doivent tendre sans cesse à appuyer matériellement et moralement le centre essentiel de la régénération humaine, qui réside et résidera longtemps encore à Paris. C'est dans cette ville sainte que se livre la bataille qui décidera des destinées de l'Humanité. C'est là peut-être que règne la plus grande anarchie mentale, morale et matérielle: mais c'est là aussi que les forces nouvelles qui doivent établir l'état normal sont le plus développées. Le nouveau régime social ne peut commencer d'abord que là. D'ailleurs, Paris, comme le disait si bien Auguste Comte, n'est pas une simple ville, Paris c'est la France, c'est l'Occident, c'est la Terre. Quelles que soient donc les défaillances passagères du noyau parisien, nous

devons regarder Paris comme le centre de notre foi, en y rattachant toujours nos efforts et nos espérances (1).

Les antécédents de notre milieu méridional nous facilitent considérablement l'entrée dans une vie tout à fait religieuse. Ils nous permettent de prendre individuellement une attitude plus normale qu'à Paris, tant travaillé par les doctrines révolutionnaires. Tout en comprenant les difficultés nécessaires du développement du Positivisme dans cette capitale, nous pouvons influer heureusement sur lui par le spectacle de nos progrès religieux. Voilà notre fonction, voilà la réaction salutaire que nos populations naturellement plus enthousiastes sont destinées à exercer sur les populations du Nord.

Revenant maintenant à la cérémonie qui nous réunit aujourd'hui, je serai bref quant aux instructions qui se rapportent au sacrement de la *Présentation*, car je m'adresse à des personnes appartenant au pouvoir théorique, qui connaissent sans doute mieux que moi les devoirs que la religion de l'Humanité impose dans l'éducation des enfants. Je dois cependant indiquer les principaux caractères de la Présentation positiviste.

Ce sacrement est très propre à signaler la distinction capitale entre le théologisme et le Positivisme. Le baptême catholique ne regarde que l'enfant, il a un but individuel, c'est une opération mystérieuse qui délivre l'enfant du péché originel, c'est le premier pas dans le chemin du salut personnel, qui est le seul but que le catholicisme assigne à la vie humaine. La vie pour autrui, la destination sociale de l'homme, n'y figurent pour rien. On voit là l'image fidèle d'une synthèse essentiellement égoïste.

Au contraire, tout nous montre dans la Présentation positiviste le caractère altruiste de notre grande doctrine. Le sacerdoce y rappelle aux parents que le nouvel être n'est pas une simple individualité appartenant à la famille, mais surtout un membre de la société pour laquelle il doit vivre et se dévouer. Tous les soins des parents envers l'enfant ont pour but, non d'assurer son salut personnel, mais de le rendre de plus en plus apte au service de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité. Ce sacrement ne vise qu'à lier plus étroitement la vie privée à la vie publique ; et le sacerdoce n'est là que l'organe systématique de la réaction salutaire de la société sur la famille, pour ôter à celle-ci ce qu'elle a de trop égoïste.

(1) NOTA. — Ensuite nous avons pu mieux apprécier toute l'étendue et toute la gravité de ces défaillances, que nous croyions à tort passagères. Elles importent une véritable désertion de l'œuvre sacrée du Maitre, et exigent la formation d'un nouveau noyau positiviste à Paris. C'est sur ce but capital que se concentreront désormais tous nos efforts et toutes nos espérances.



Vous savez tous que le Positivisme, plaçant la culture du cœur au-dessus de la culture de l'esprit, confie à la mère l'éducation de l'enfant jusqu'au moment de l'Initiation. Elle est l'organe spécial de la tendresse du Grand-Etre, qui veille sans cesse sur chacun de nous ; et l'enfant qui a le bonheur de grandir sous les doux regards et les ineffables caresses d'une mère, concevra pour toujours une foi inébranlable dans l'amour de l'Humanité. L'image chérie de sa mère le sauvera de tous les naufrages auxquels exposent les luttes inévitables de la vie.

La mère développera surtout chez l'enfant l'instinct de la vénération, base essentielle de toutes les autres vertus. L'attachement et la bonté devront aussi recevoir une excitation continuelle, dans toutes ces petites actions de l'enfant, que les mères savent si bien comprendre et diriger. C'est aussi dans cet âge tendre que l'on peut le mieux comprimer les mauvais penchants, et c'est à cela que doit tendre la culture du caractère et de l'intelligence. C'est dans la lutte de l'altruisme contre l'égoïsme que la mère avec la délicate tendresse qui n'appartient qu'à elle, saura former le caractère de l'enfant, de manière à lui donner la puissance la plus précieuse, l'empire sur sa propre nature.

Quant à la culture intellectuelle, notre Maître a très bien dit qu'elle devait être essentiellement esthétique. Sous ce rapport, tous les efforts de la mère tendront surtout à rendre l'enfant capable de construire convenablement son culte intime. Un digne chant à la mère, accompagné de son portrait fait par l'enfant, doit couronner et résumer cette phase de l'éducation.

Le Positivisme consolide ici et agrandit deux autres institutions qui honorent le catholicisme : celle du parrain et de la marraine, et celle des prénoms.

Avec la chute du catholicisme la première a perdu toute efficacité morale et sociale. Le Positivisme la fait revivre et lui donne toute l'importance qu'elle mérite. Non seulement elle sert à assurer l'éducation de l'enfant, mais aussi à lier étroitement les familles du parrain et de la marraine, et ceux-ci avec la famille de l'enfant. Tout tend dans cette institution à fortifier le sentiment social, à étendre les relations civiques et à vivifier l'amour universel qui unit les éléments de l'Humanité.

Nous avons encore plus. Les témoins mêmes qui voudront bien signer l'acte de la Présentation s'engagent moralement à aider à l'éducation de l'enfant en cas d'absence des parents naturels, et du parrain et de la marraine, qui sont les parents artificiels,

L'autre institution, non moins importante est celle des prénoms. La relativité et l'universalité de notre religion lui permettent de choisir comme modèles et patrons de l'enfant parmi les noms de ceux qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, ont honoré notre espèce par leur cœur, par leur intelligence et par leur activité. On lie encore ainsi plus étroitement la vie individuelle à la vie collective.

Je me sens profondément honoré d'avoir été délégué par notre chef suprême pour conférer le sacrement de la Présentation aux enfants des deux principales familles positivistes du Brésil : l'un appartenant à ce digne chef qui a donné tant de preuves d'un sincère dévouement à notre grande cause ; l'autre à la première famille de l'Amérique qui a donné le noble et courageux exemple du mariage positiviste. Je crois que dans notre histoire c'est le premier ménage consacré par le Positivisme qui présente un enfant à la consécration du sacerdoce de l'Humanité. C'est la première famille complètement organisée d'après nos rites sacrés.

Nous pouvons donc saluer, dans les deux chers petits êtres qui me sont ici présentés, deux futurs serviteurs de notre religion. Tous mes souhaits pour le bien de l'Humanité, c'est qu'ils conservent et développent leur santé physique et morale pour devenir les dignes serviteurs de notre sainte cause.

---

# IV
# SACREMENT DE LA PRÉSENTATION
## (DEUXIÈME DISCOURS)

---

## AVERTISSEMENT

Ce second discours fut prononcé par moi, à Rio-Janeiro, le 11 descartes 97 (18 octobre 1885), en conférant le sacrement de la Présentation à la fille de M. João Montenegro Cordeiro et de Mme Heloisa Guimarãis Cordeiro. Les parrains étaient M. et Mme Miguel Lemos. Les noms de la présentée : Clotilde Heloisa.

La cérémonie a eu lieu à 7 heures et demie du soir dans le siège habituel des réunions positivistes, rua do Ouvidor, n° 7. Un nombreux concours des deux sexes remplissait la salle, convenablement décorée pour les circonstances. Le tableau de Raphaël, représentant la Vierge, le portrait de Clotilde de Vaux, le buste du Maitre et les images de quelques grands types de l'Humanité, étaient entourés de couronnes et de guirlandes de fleurs.

En terminant, on a distribué une très belle composition poétique, faite par le père même de la petite présentée.

Cette touchante fête, où j'ai pu apprécier l'enthousiasme et l'ardeur religieuse de mes confrères brésiliens laissera des traces ineffaçables dans mes plus chers souvenirs (1).

---

AU NOM DE L'HUMANITÉ !

L'amour pour principe
Et l'ordre pour base ;
Le progrès pour but.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est la deuxième fois que j'ai l'inexprimable bonheur de me trouver au milieu du groupe positiviste de Rio-de-

(1) Ce discours fut publié en France pour la première fois le 14 Bichat 97 (16 décembre 1885).

Janeiro, auquel je me sens uni par tant de liens de sympathie et d'amitié. Le plaisir de notre première entrevue, il y a deux ans, était profondément troublé par l'amertume et les inquiétudes qui précèdent et accompagnent nécessairement toute crise, si indispensable et salutaire qu'elle soit. Vous étiez à la veille de votre irrévocable décision qui devait vous séparer à jamais du prétendu successeur d'Auguste Comte. Malgré tout ce qu'il pouvait y avoir de grave et de douloureux dans cette mesure décisive, vous n'avez pas hésité à la prendre, aussitôt qu'il vous fût montré que la direction du chef parisien conduisait à la dégradation et à la mort de notre naissante Église. C'est à cette époque aussi que j'eus l'honneur de conférer le sacrement de la Présentation aux enfants des deux fondateurs de l'Église positiviste du Brésil.

Aujourd'hui rien ne vient troubler la profonde satisfaction que j'éprouve à revoir mes anciens amis et confrères de Rio. Au contraire, à cet intime plaisir vient s'ajouter encore celui de constater, de mes propres yeux, que cette crise, que je craignais tant, loin de vous affaiblir, n'a fait qu'épurer et agrandir votre action publique et privée. Libres de la désastreuse influence morale et mentale du sophiste de la Sorbonne, vous êtes rentrés dans les voies normales du positivisme et vous avez repris dignement les véritables traditions du Maître. Il m'est doux de contempler vos progrès dans la nouvelle vie religieuse, et surtout de venir aujourd'hui conférer ce sacrement, non pas déjà aux enfants des premiers apôtres du Brésil, mais à la fille de l'un de vos nouveaux et dévoués confrères.

Permettez-moi de vous exprimer ici, avec toute la franchise de l'ami et du coreligionnaire, une pensée que mon heureux séjour parmi vous a fait surgir dans mon esprit. Pour moi, le groupe positiviste brésilien présente aujourd'hui un spectacle unique dans le monde : celui d'un ensemble de familles, coordonnées sous un chef commun, et acceptant pleinement les conceptions, les sentiments, les règles et les habitudes que la Religion de l'Humanité institue. C'est ici seulement qu'il existe un véritable organisme positiviste, dont l'avenir soit entièrement assuré. C'est ici seulement que l'on voit cette préoccupation constante, et si essentielle dans tout mouvement religieux, de faire passer dans les habitudes et dans les mœurs les règles fondamentales de notre morale, et de donner aux moindres détails de notre vie personnelle, domestique et sociale, le caractère éminemment sympathique et esthétique de notre Religion.



Je suis placé, mieux que personne peut-être, pour apprécier dans toute sa valeur, l'importance du mouvement religieux du Brésil. D'une part, ayant vécu plusieurs années dans notre métropole religieuse, je puis dire que là, à cause de la fatale direction d'un chef incapable, et malgré les excellentes dispositions du milieu prolétaire, il n'existe pas encore réellement de famille positiviste, et ceci, après trente ans de la fondation de notre Religion. D'autre part, je connais par expérience les grandes difficultés avec lesquelles le positivisme doit lutter dans ses premiers pas, et combien il coûte pour former un véritable groupe religieux, et d'organiser surtout une véritable famille positiviste. Je ne puis donc que vous féliciter d'avoir pu arriver à ce double résultat dans un si petit nombre d'années.

Votre heureux développement acquiert plus d'importance encore en présence de la grave crise, de la profonde déviation dont souffre aujourd'hui le positivisme dans son centre normal, dans le lieu même de sa naissance. C'est la plus dangereuse qui se soit produite jusqu'ici au sein de notre Religion. Ce n'est pas une simple révolte, un schisme, c'est une usurpation, et, même plus, une véritable profanation. Sous les fausses apparences d'une pleine continuité, dans la maison sacrée même qui abrita notre vénéré Fondateur, son prétendu successeur paralyse le mouvement religieux positiviste, et détruit, à sa source, l'œuvre de la régénération humaine. Malheureusement il n'y a pas encore dans la ville sacrée des éléments capables de neutraliser et de réparer cette désastreuse influence.

Au milieu de cette lamentable et douloureuse situation, le principal point d'appui de la Religion de l'Humanité réside aujourd'hui dans les positivistes brésiliens. C'est le groupe qui garde la plus complète fidélité à l'héritage du Maître, celui qui a fait le plus pour montrer à tous les positivistes l'incompétence, les fautes et les sophismes du chef parisien, celui, enfin, qui peut prêter le plus efficacement son aide morale et matérielle pour la formation d'un nouveau groupe à Paris, qui doit commencer l'œuvre de la réparation, en reprenant les grandes traditions d'Auguste Comte, tout à fait abandonnées pendant de si longues années.

Je sais que les éloges mérités que je viens de faire de votre Eglise, loin d'être pour vous une simple satisfaction,

ne serviront qu'à vous stimuler davantage, à redoubler vos efforts dans la belle carrière que vous avez suivie jusqu'ici. Je n'ai voulu que fortifier en vous le sentiment de la haute mission qui vous revient dans les destinées religieuses de l'Humanité, mission déjà prévue par notre vénéré Maître, mais qui devient de plus en plus nécessaire et urgente au milieu de la crise que nous traversons.

Continuez donc, avec plus de force encore, votre œuvre capitale de transformation religieuse, et surtout restez toujours unis et fortement ralliés autour de votre digne chef. La vertu la plus essentielle que nous, les positivistes, nous devons développer, celle qui doit le plus nous distinguer du milieu révolutionnaire qui nous entoure, c'est l'esprit de subordination et de confiance envers nos vrais supérieurs. Comme notre auguste Maître l'a tant répété, reconstruire la vénération constitue l'œuvre primordiale du positivisme. Après notre complète subordination à l'Humanité et à son principal interprète, Auguste Comte, nous devons notre respect et notre noble obéissance à ceux qui, par leurs qualités de cœur, d'esprit et de caractère, et par leur entière fidélité au Maître, se trouvent justement placés à la tête de notre mouvement religieux. Vous avez eu le bonheur de rencontrer un digne chef qui a donné déjà de longues preuves de dévouement social, de fidélité au Maître et d'une haute compétence dans la direction de votre action publique et de votre développement religieux.

Et permettez-moi encore de payer ici un devoir de gratitude, en reconnaissant combien je dois moi-même à la sagesse et à la rectitude de caractère de votre chef. Placé plus longtemps que lui à côté du chef parisien, en écoutant continuellement ses sophismes, mon esprit s'est ressenti quelque temps de ce contact, et ce fut l'influence de mon noble ami, qui contribua le plus à me faire ouvrir entièrement les yeux, et à me décider à rompre avec le prétendu successeur d'Auguste Comte. Je ne saurais trop le remercier d'un service si capital.

Puissiez-vous conserver toujours votre admirable organisation, puissiez-vous rester toujours unis sous un chef commun, tels sont les vœux ardents que je forme pour la prospérité et la grandeur de l'Église brésilienne.

---

Quelques mots maintenant sur la cérémonie religieuse qui nous réunit en ce moment. C'est pour la sixième fois



que l'on confère le sacrement de la Présentation, dans la capitale du Brésil, pendant une courte période de deux ans. Plus que tout, ce simple fait nous montre l'état florissant de votre développement.

La pénétration croissante du positivisme doit se manifester surtout par ces actes décisifs, au moyen desquels les individus et les familles systématisent leur propre existence suivant les nouvelles règles et les nouveaux devoirs que notre Religion prescrit.

Je regrette que les circonstances ne me permettent pas d'exposer ici l'ensemble des devoirs qu'entraîne pour les parents et les parrains l'acceptation de ce sacrement. Mais ils vous ont été déja enseignés ici même et ils vous sont suffisamment connus. Je dois vous rappeler seulement que par cette cérémonie, dans laquelle les parents présentent leur fille au Sacerdoce, celle-ci n'appartient plus exclusivement à la Famille et à la Patrie, elle rentre aussi dans l'Eglise universelle, elle devient la fille de l'Humanité. Elle doit être élevée pour servir la Famille et la Patrie, mais en subordonnant toujours ce double service au service fondamental de l'Humanité. La conception et le sentiment du Grand-Etre peuvent seuls systématiser et moraliser l'existence domestique et l'existence civique.

Je dois maintenant invoquer les noms sacrés des deux nobles patronnes, choisies pour être les guides et les modèles de l'enfant qui va m'être présentée. Héloïse et Clotilde, voilà ces deux noms qui nous rappellent les plus hauts et les plus parfaits représentants du sexe affectif.

Héloïse, la plus aimante des femmes, a porté jusqu'à son degré le plus éminent la principale qualité féminine, la tendresse. Elle servira d'éternel modèle à l'existence normale de la femme, qui doit se concentrer toute entière dans l'amélioration de l'homme par son amour et son dévouement continus. Consoler, ennoblir idéaliser et charmer la vie de l'homme, formeront toujours la principale gloire, le vrai mérite et le seul bonheur de la femme.

Mais nous devons aujourd'hui invoquer surtout celle que nous rappelle le premier nom de l'enfant, la mémoire sacrée de Clotilde de Vaux. Non seulement elle nous présente l'ensemble le plus parfait des meilleures qualités féminines, mais c'est aussi celle qui aura exercé l'action la plus profonde et la plus durable sur les destinées du genre humain. C'est à elle que nous devons la Religion de l'Humanité.

Dans la belle âme de Clotilde, sous ses traits charmants,

le Maître put enfin contempler et adorer l'Humanité, et faire de ce Grand-Etre le centre immuable de nos affections, de nos pensées et de nos actes. Comme principale récompense de ses services, il espérait que le nom de son éternelle compagne ne serait jamais séparé du sien dans les plus lointains souvenirs de l'Humanité reconnaissante. Il espérait aussi que la suave et noble image de Clotilde deviendrait bientôt pour tous ses vrais disciples la meilleure image du Grand-Etre dans leur culte public.

Notre Maître vénéré prévoyait même que les plus fidèles et enthousiastes adorateurs de Clotilde devaient surgir de la race espagnole, caractérisée toujours par son respect et son culte envers la femme. Sa prévision se réalise de plus en plus. Tous les positivistes de l'Amérique espagnole regardent l'image de Clotilde comme la meilleure personnification publique de l'Humanité. Le premier nom donné à l'enfant qui m'est présenté nous montre la vénération et le culte dont est l'objet parmi les positivistes brésiliens l'éternelle compagne d'Auguste Comte.

L'adoration de la femme, idéalisée dans la sublime utopie de la Vierge-Mère, et représentée sous les beaux et nobles traits de Clotilde de Vaux, est le caractère distinctif de la Religion finale. Au milieu des schismes et des hérésies du présent, ce suave culte constituera de plus en plus le symbole sacré autour duquel viendront se reconnaître et se grouper les vrais fidèles de la Religion universelle. Nous devons tous nous efforcer d'embrasser par le cœur et l'esprit la conception de la Vierge-Mère, et d'introduire dans nos pratiques religieuses ce couronnement synthétique qui résume si admirablement le positivisme tout entier.

En terminant, je tourne mes pensées vers le précieux avenir de l'enfant qui me va être présentée. Je souhaite de tout mon cœur que sous le saint patronnage de Clotilde et d'Héloïse, et guidée par ses anges gardiens, elle marche toujours dans la voie de la perfection, et devienne successivement une noble fille, une tendre épouse et une digne mère. Puisse-t-elle aussi par sa foi et son amour contribuer puissamment à l'installation et au triomphe de la Religion de l'Humanité !

---

V

## PAROLES PRONONCÉES SUR LA TOMBE DE CLOTILDE DE VAUX

LE JOUR DES MORTS DE L'ANNÉE 91 (31 DÉCEMBRE 1879)

---

*On se lasse de penser et même d'agir, jamais on ne se lasse d'aimer.*
*Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?*

Ange tutélaire ! véritable rédemptrice des humains ! noble victime ! ton existence s'est passée au milieu des souffrances morales, souffrances d'autant plus vives qu'elles étaient imméritées, comme tu le disais à ton éternel ami dans tes derniers instants : « Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité... » Et tes douleurs grandissent à nos yeux quand nous voyons en toi réunies les plus hautes qualités du cœur et de l'esprit, et tout ce que l'Humanité a produit de plus pur, de plus tendre, de plus noble et de plus élevé. Tu possédais surtout, à un haut degré, ce don de pénétration, propre à ton sexe, qui permet de lire dans les plis les plus profonds du cœur humain. Toi seule sus comprendre la belle âme du Maître, et découvrir dans le plus grand des philosophes le plus aimant des hommes. Alors tu consacras la dernière année de ta noble vie à adoucir et à charmer l'incomparable existence de ton ami, à le consoler des persécutions de l'anarchie moderne. Tu lui donnas ton amour, et un rayon de bonheur pénétra dans le domicile sacré du Fondateur. Union sainte et pure ! idéal de poésie et de perfection ! ton nom, ô Clotilde, ira avec celui de Comte éternellement uni aux noms déjà vénérés de Laure et de Pétrarque, de Dante et de Béatrice.

Les générations futures célébreront à jamais ta sainte influence sur la pensée du Maître et par là sur la régénération finale de l'Humanité. L'anarchie moderne semblait

devoir se perpétuer indéfiniment, le grand problème humain, ou le triomphe de l'altruisme sur l'égoïsme, était encore à résoudre, l'esprit restait soulevé contre le cœur. Comte avait beau résumer dans son esprit le capital intellectuel du Grand-Etre, il ne pouvait mettre un terme à la révolution, tant qu'il n'aurait pas atteint le principal moteur de notre existence, l'affection. Grâce à toi, divine Clotilde, il entra dans le sanctuaire du sentiment, qui lui révéla la source sacrée de la moralité et du bonheur humain. Le nouveau régime lui apparut alors dans toute sa splendeur : l'amour inspirant toujours l'intelligence et l'activité pour le plus grand bien de notre espèce. O miracle de cœur ! La science, déjà transformée en philosophie, devint une auguste religion. Le philosophe se trouva revêtu de toute la majesté du pontife, et dans une seule âme furent réunis l'intelligence de l'incomparable Aristote et le cœur du grand saint Paul.

Les portes de l'adoration, fermées depuis longtemps à nos cœurs attristés, furent ouvertes de nouveau par tes suaves mains, et le genou de l'homme fléchit devant la femme, ce pur représentant de l'Humanité. A toi nous devrons toujours les délices du culte intime, qui est pour nous un vrai ciel de bonheur et de perfection.

Dans la contemplation de tes divines qualités, le Maitre put entrevoir ce dont était capable l'Humanité dans le chemin de son perfectionnement moral, et construire ainsi son sublime idéal de l'avenir humain. Tu fus la douce inspiratrice de ses plus admirables et de ses plus grandioses constructions.

Après tant de services, ta suave et belle image devient pour nous la meilleure représentation du Grand-Etre, sous la providence duquel nous vivons. Déjà ils se réalisent les nobles désirs de ton immortel amant, lorsqu'il demandait que ton nom fût uni au sien dans les plus lointains souvenirs de l'Humanité reconnaissante. Bientôt nous emporterons ta sainte image pour l'offrir à la vénération de toutes les nations de l'Amérique espagnole.

Nous gardons le juste espoir que ton digne exemple amènera au Positivisme le sexe aimant, sans lequel aucune grande transformation sociale n'est possible.

Adieu, noble patronne ! reçois les hommages de notre sincère gratitude ! Puisse le souvenir de tes injustes malheurs et de tes nobles vertus nous soutenir dans notre chemin pour continuer l'œuvre de la régénération humaine, que tu commenças en illuminant le cœur du Fondateur de notre religion !

## VI

## PAROLES PRONONCÉES SUR LA TOMBE

# D'AUGUSTE COMTE

### LE VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE SA GLORIEUSE TRANSFORMATION

(*24 Gutenberg 94. — 5 septembre 1882*)

Mesdames, Messieurs,
Cher et vénéré Maitre,

Il ne nous est pas donné de voir le jour glorieux où cette vallée sacrée ne sera pas assez vaste pour contenir tous les représentants de la planète, venus ici pour rendre hommage à la noblesse de ton cœur, à la grandeur de ton génie et aux inépuisables bienfaits de ton œuvre de régénération. Mais déjà ta tombe a seule l'incomparable privilège de réunir autour d'elle des individualités pleinement émancipées de toute croyance théologique, surgies des divers points de l'Occident, et professant une seule et même foi. C'est là le signe caractéristique de la pleine universalité à laquelle est irrévocablement destinée la sainte et sublime doctrine que tu as fondée.

Aujourd'hui, dans la vingt-cinquième année de ton éternelle incorporation au Grand-Etre, je me sens profondément honoré d'être appelé à exprimer ici, au nom de mes frères de l'Amérique du Sud, le témoignage de notre amour et de notre reconnaissance pour les services incomparables que tu nous as rendus. Nous appartenons par hérédité à ces populations méridionales qu'une science et une force matérielle non encore régénérées ont couvertes de leur plus insultant mépris, en les plaçant au plus bas de l'échelle du progrès occidental. C'est toi qui nous as relevés à nos propres yeux et à ceux de l'Occident, en nous proclamant les plus proches, après la France, du régime final de l'Humanité, et les plus aptes à embrasser dans toute sa plénitude la foi nouvelle. Toi seul, dans la profondeur de ton génie et dans la tendresse

de ton cœur, as su lire dans l'âme de nos populations, et découvrir tout ce qu'elle renferme de chaleur, de vie, d'enthousiasme, de sentiments nobles et élevés. Tu as bien senti que ce serait parmi nous que ta sainte formule de la prépondérance du cœur sur l'esprit rencontrerait le moins d'opposition.

Combien suis-je heureux de pouvoir annoncer ici que ta prophétie commence à obtenir une éclatante réalisation par les rapides progrès que fait ta doctrine parmi les populations de l'Amérique du Sud. Ton nom y est presque partout prononcé avec amour et respect, et la voix auguste de la Religion démontrable se fait déjà entendre sur les côtes mêmes du Pacifique, au sein de ma chère patrie. Mais où elle obtient ses meilleurs triomphes, c'est dans la plus grande ville de ce vaste continent, dans la capitale du Brésil. Si ta vie avait pu se prolonger autant que celle de Fontenelle, comme tu l'espérais, pour le service de l'Humanité, combien t'aurait été doux de contempler et d'encourager, de ta voix enthousiaste et solennelle, l'admirable essor que ta doctrine y prend sous la sage et courageuse direction d'un de tes plus nobles enfants. Et, en vérité, tu es vivant, par l'esprit et par le cœur, dans l'âme de cette vaillante phalange brésilienne, qui propage si activement ta doctrine, défend sans cesse les intérêts moraux de l'Humanité, et donne de plus en plus l'exemple de la nouvelle vie religieuse. Il y a là une véritable Eglise positiviste, où l'esprit de discipline et de vénération s'unit à une foi ardente et à une infatigable activité. Tu y présides à l'installation du nouveau culte; et cette année, pour la première fois en Amérique, le mariage y a reçu l'auguste consécration de la Religion de l'Humanité.

C'est ainsi que nos populations, qui, quoique moins atteintes par l'anarchie morale, se laissaient cependant influencer de plus en plus par les idées subversives de tout ordre social et moral, sont heureusement sauvées par ton immortelle doctrine, qui vient sauvegarder l'ordre en le conciliant avec le progrès.

Jamais notre reconnaissance et notre amour ne pourront égaler l'immensité du service que tu nous rends en nous délivrant du doute, de l'ennui, de l'irrésolution, et en évitant à nos populations de passer par cet état négatif et métaphysique qui aurait fini par anéantir les précieuses qualités morales et sociales qu'elles ont reçues du passé. Le meilleur tribut de gratitude que nous puissions t'offrir, c'est de consacrer tous nos efforts à accroître dans l'espace



la gloire de ton nom, et à augmenter, par une application incessante, l'efficacité de ton œuvre de rédemption.

Mais au milieu de nos progrès et de nos labeurs, nous n'oublierons jamais que le centre général de notre foi est à Paris, dans cette cité sainte où s'élève ton domicile sacré et où ont surgi toutes tes grandes constructions. Quoiqu'on en ait dit, cette grande ville reste encore la véritable métropole humaine, et son influence, bonne ou mauvaise, se fait sentir partout. Ainsi, la principale opposition à la propagande de notre religion dans les autres pays, provenant des idées révolutionnaires émanées d'ici, Paris une fois conquis, la planète entière sera à nous!

Profondément pénétrés de cette incontestable vérité, nous regardons comme le premier de nos devoirs de nous rallier au centre parisien et de lui prêter le concours de toutes nos forces possibles (1). Nos pensées et nos espérances, de loin ou de près, sont sans cesse attachées au mouvement parisien; nous attendons toujours que la capitale de l'Occident sente enfin toute la grandeur de la doctrine, et prenne dignement la haute influence religieuse qui lui est naturellement assignée par son incomparable passé.

Nous voyons, il est vrai, combien sont nombreux les obstacles que cinq siècles de profonde anarchie opposent ici au triomphe de la Religion démontrable; mais nous ne devons pas nous dissimuler, comme tu le répétais si souvent, que le principal obstacle n'est pas dans le milieu qui nous entoure, mais en nous-mêmes, qui nous disons tes disciples. La difficulté capitale consiste dans ce travail de perfectionnement et de transformation personnelle qui doit faire de chacun de nous un véritable apôtre, non pas seulement en paroles, mais aussi, et surtout, en actions, en exemples décisifs. Comment voudrions-nous régénérer le monde si nous ne pouvons pas lui présenter d'abord le tableau de notre propre régénération? Il faut nous bien pénétrer de ceci que c'est en nous-mêmes que nous devons commencer à réaliser ce régime glorieux de l'avenir que nous annonçons sans cesse à nos contemporains. C'est en nous dégageant de nos anciennes habitudes révolutionnaires, en conformant progressivement

(1) Nos sentiments sur l'importance du triomphe du positivisme à Paris n'ont fait que s'accroître depuis. Mais c'est à former un nouveau centre positiviste à Paris que tendent aujourd'hui nos efforts, ne pouvant plus nous rallier à un groupe qui ne représente déjà que le dernier état du révolutionarisme, du matérialisme et de l'irréligion.

nos actes à nos opinions, en nous imprégnant profondément de notre propre foi, c'est, en un mot, en devenant de plus en plus positivistes, que nous obtiendrons une force à laquelle rien ne pourra résister, dans un milieu dépourvu de toute réelle conviction et de toute unité d'action et de vues.

Afin de poursuivre courageusement cette œuvre de régénération personnelle sans laquelle le triomphe de ta doctrine ne pourrait jamais être obtenu, nous avons en toi, ô le plus grand et le plus noble des maîtres! le meilleur des conseillers et le meilleur des modèles. Dans tes ouvrages immortels, nous apprenons à mieux aimer et à mieux connaître le Grand-Etre, afin de devenir ses plus sages et ses plus fidèles serviteurs. Les admirables exemples de ta vie privée et de ta vie publique sont une source inépuisable pour l'éducation de notre cœur et de notre caractère. Qui d'entre nous ne sent pas son âme se retremper, se relever, en contemplant ton courage héroïque, ton opiniâtre persévérance, qui ne recula jamais même devant la plus dure misère, souvent présente à tes yeux? Qui ne se sent pas attendri et amélioré devant l'amour et la charité infinis qui inspirèrent chacun de tes actes, chacune de tes pensées ou de tes paroles? Si on a pu dire que la nature n'eut pas de secrets pour ton vaste génie, on peut affirmer qu'elle n'eut pas d'objet digne d'être aimé que ton cœur n'ait embrassé dans l'immensité de sa tendresse. Mais ce que nous devons surtout imiter de toi, ce à quoi tout Positiviste peut et doit aspirer dès aujourd'hui, c'est à instituer, comme toi, son culte privé. Le passé ne nous présente rien de plus beau que ces sublimes élans de ta tendresse envers la mémoire de ton éternelle amie, rien de plus salutaire que l'évocation quotidienne que tu faisais de son image chérie. C'est de ce culte intime que sont nées les plus belles inspirations sur l'amélioration sociale et morale de l'homme, c'est là que tu as puisé des forces toujours nouvelles pour continuer sans relâche ta glorieuse et difficile mission, c'est là que ta grande âme s'est, de jour en jour, épurée davantage, jusqu'à atteindre, dans tes dernières années, les limites les plus reculées de la vertu et de la sainteté.

Puisse chacun de nous, pour le service de l'Humanité, suivre ton exemple, et être digne de répéter, comme toi, à son principal ange gardien les deux vers du poète :

> Quella che'mparadisa la mia mente
> Ogni basso pensier dal cor m'avulse.

---

RELIGION DE L'HUMANITÉ

---

ORDRE ET PROGRÈS

VIVRE POUR AUTRUI — VIVRE AU GRAND JOUR

---

# LA DICTATURE RÉPUBLICAINE

## D'APRÈS AUGUSTE COMTE

PAR

JORGE LAGARRIGUE

APÔTRE DE L'HUMANITÉ

> L'Amour pour principe,
> Et l'Ordre pour base;
> Le Progrès pour but.

# A M. LE GÉNÉRAL BOULANGER

---

La Vérité a besoin de la France.
DE MAISTRE.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

La France a une mission unique dans le monde. Elle est chargée de résoudre,pour l'ensemble de notre espèce, le grand problème social, commun à tous les peuples, de l'incorporation du prolétariat à la société moderne. C'est à elle qu'appartient l'honneur d'instituer et d'organiser, avant toutes les autres nations, le régime pacifique et industriel propre à la vie finale de l'Humanité. C'est elle la première qui doit adopter, pour la répandre ensuite jusqu'aux extrémités de la Terre, la sublime doctrine qui fera une seule famille de tout le genre humain.

La France est la maîtresse des nations, par ses mœurs, par ses croyances, par sa langue. Ce qu'elle croira, ce qu'elle accomplira de grand dans l'ordre moral ou social, finira toujours par dominer dans le monde. La religion qu'elle embrassera est nécessairement destinée à devenir la religion universelle. Le bonheur et la grandeur de la

France renferment le bonheur et la grandeur de l'Humanité tout entière.

Tous les peuples, quoique beaucoup d'entre eux ne sachent ni ne puissent le reconnaître encore, sont donc intéressés à ce que la France soit mise en aptitude de remplir la glorieuse fonction qui lui est si visiblement assignée par son incomparable passé. Et comme il faut pour cela, avant tout, que son ordre intérieur acquière une stabilité inébranlable, voilà pourquoi les esprits soucieux de l'avenir, à quelque pays qu'ils appartiennent, montrent un intérêt si profond à son mouvement politique. Voilà pourquoi, tout en étant étranger, je me crois dans le devoir d'intervenir moralement dans le grand débat actuel d'où dépendent les destinées de la France. Comme vous, monsieur le Général, et en répétant vos propres paroles JE SUIS DE CEUX QUI VEULENT UNE FRANCE GRANDE, FORTE, VÉNÉRÉE, MARCHANT A LA TÊTE DE L'HUMANITÉ. Ma qualité d'étranger, m'interdisant toute fonction politique, doit même être un gage, pour le public, de la sincérité et de la pureté de mes convictions et de mes conseils.

Quelle que soit l'issue immédiate de la lutte maintenant engagée entre un parlementarisme anarchique et les hommes d'État qui aspirent à fonder un vrai gouvernement républicain, tout annonce que la victoire définitive restera à ces derniers, car ils représentent les besoins essentiels de la situation française. Et à vous, monsieur le Général, reviendra toujours la gloire d'avoir donné une vigoureuse impulsion à ce mouvement capital dans l'histoire de votre pays et dans l'évolution du parti républicain, auquel nous assistons de nos jours : des partisans sincères de la République attaquant enfin de front l'absurde régime parlementaire et cherchant déjà en dehors de lui la forme qui convient le mieux au gouvernement de la France républicaine. La masse même de la nation, dans son bon sens naturel, a compris l'importance de ce mouvement décisif et tend à se rallier autour de vous afin de vous aider à la délivrer d'un régime profondément opposé à la République, et à établir enfin une autorité capable d'assurer l'ordre et le progrès dans votre noble Patrie.



Simple apôtre de la religion de l'Humanité, je viens contribuer, par mon influence spirituelle, à cette heureuse transformation des opinions politiques, et apporter une pierre à cette glorieuse construction de la politique républicaine. C'est le fondateur de la Sociologie et de la Religion finale, Auguste Comte, le premier républicain qui a mis en pleine évidence l'absurdité et l'immoralité du régime parlementaire. C'est lui aussi le premier qui, avec les lumières de la science sociale, a établi, d'une manière incontestable, la meilleure forme de gouvernement appropriée à la situation actuelle de la France. Son disciple fidèle, je viens seulement rappeler ici ses immortels enseignements à ce double sujet.

Ils se résument dans la concentration qu'il faut faire de tout le pouvoir politique entre les mains d'un seul homme d'État, directement responsable devant le pays et dépourvu du droit d'hérédité, et dans l'établissement connexe d'une pleine liberté spirituelle. Tels sont les caractères fondamentaux de la dictature républicaine conseillée par Auguste Comte, et qui n'a aucune solidarité ni avec la dictature monarchique ou impériale, ni avec une tyrannie quelconque.

Ceux qui veulent continuer à exploiter l'état actuel des choses, favorable à leurs intérêts et à leurs ambitions, ou ceux qui restent encore sous le joug de la vieille métaphysique révolutionnaire, s'efforcent de montrer la dictature comme étant la mort de la République. Avec ce mot de dictature, que seul un ridicule préjugé

rend redoutable, ils s'efforcent de vous enlever les sympathies et l'appui que le bon sens de la population française tend à vous accorder de plus en plus. Je regrette de voir parmi eux un homme d'État, qui, comme M. Clémenceau, a eu l'occasion de connaître les véritables doctrines politiques du Positivisme.

Eh bien ! en face de semblables sophismes et intrigues qui peuvent aveugler quelques républicains naïfs et arriérés, il faut soutenir ouvertement ce qu'a démontré, il y a presque un demi-siècle, le plus grand génie de la France et de l'Humanité : que le régime parlementaire, funeste importation d'un système politique propre à la civilisation anglaise, est radicalement incompatible avec l'ordre et le progrès de la sociabilité française, et qu'au contraire la dictature, dont on veut faire peur à la population, est la seule voie de salut de la République, sa vie, sa force et sa grandeur. C'est de quoi il ne restera pas le moindre doute à tout lecteur intelligent et loyal de mon opuscule sur la dictature républicaine.

Les conditions nécessaires à la fondation de cette dictature, à sa stabilité et à sa durée, ont été admirablement indiquées par Auguste Comte. Il ne manque maintenant que l'éminent homme d'État capable de les accomplir, en s'inspirant toujours des lumineux enseignements du Fondateur du Positivisme. La France attend depuis longtemps et réclame de plus en plus ce chef incomparable qui lui permettra de marcher vers son glorieux avenir, en conciliant, comme le grand Frédéric, l'autorité avec la liberté.

Il m'est permis d'espérer, monsieur le Général, d'après ce que vous avez fait jusqu'ici, que vous serez cet homme si nécessaire au salut de la France et de l'Humanité, le Constantin de notre époque. Il m'est doux et consolant de croire que vous resterez toujours à la hauteur de



votre grande et difficile mission. Puisse aussi tout le parti républicain, de mieux en mieux éclairé, ainsi que la France entière, se rallier finalement à vous.

Tels sont les vœux que forme un vrai républicain, un ami de la France et humble serviteur de l'Humanité.

Salut et Fraternité,

JORGE LAGARRIGUE,
APOTRE DE L'HUMANITÉ
(*63, rue Claude-Bernard*).
Né à Valparaiso, le 21 septembre 1854.

Paris, le samedi 14 Saint-Paul 100
(le 2 juin 1888).

---

# LA DICTATURE RÉPUBLICAINE

## SA NÉCESSITÉ ET SES CONDITIONS

---

> « Afin d'instituer la transition destinée à terminer la révolution commencée à la fin du moyen âge, il suffit de concilier irrévocablement la dictature et la liberté, suivant le vœu systématique de Hobbes, spontanément réalisé par Frédéric. »
>
> Auguste COMTE.

Il y a quarante ans que le Fondateur du Positivisme, avec les lumières de la science sociale que son génie venait de créer, établissait d'une manière admirable la nature et la marche qui conviennent au gouvernement de la République française. Ayant scientifiquement déduit l'Avenir, d'après une saine explication du Passé, il se rendit nécessairement apte à conseiller le Présent. Celui-ci, en effet, se trouvant inévitablement placé sous le poids des antécédents historiques, ce n'est qu'en s'appuyant sur eux qu'il peut et qu'il doit engendrer l'Avenir. Le point de départ et le point d'arrivée étant parfaitement connus et éclairés, le chemin intermédiaire à suivre reste, pour ainsi dire, déterminé d'avance. C'est sur cette double base, aussi solide qu'indispensable, qu'Auguste Comte fit reposer sa merveilleuse construction de la politique pro-

pre à la transition actuelle. Tout nous démontre que, si les hommes d'État avaient su s'inspirer alors des conseils du plus grand des philosophes, la France aurait évité les malheurs et les crises douloureuses qu'elle a traversées depuis, et qu'elle jouirait à présent d'un pouvoir politique stable et puissant, capable d'assurer l'ordre et le progrès.

Ces conseils, loin d'avoir perdu leur opportunité avec le temps, sont devenus au contraire, à l'heure actuelle, plus nécessaires et plus facilement applicables que jamais. Car, non seulement la situation reste essentiellement la même, placés que nous sommes encore au seuil de ce glorieux Avenir que nos efforts doivent engendrer, mais, d'une part, le malaise et les dangers sociaux résultés du manque de stabilité gouvernementale se sont accrus considérablement, et, d'une autre part, l'opinion publique, par son évolution spontanée, se trouve mieux préparée à accepter les solutions politiques que la science sociale conseille au nom de l'Humanité. La fondation d'une dictature républicaine, conservatrice et progressive à la fois, telle que l'a décrite notre incomparable Maître, peut seule sauver la France des douloureuses et sanglantes crises qui la menacent encore, et la conduire pacifiquement vers sa réorganisation sociale définitive. D'ailleurs l'opinion publique commence à sentir vivement, après une longue et pénible expérience, ce que le Positivisme a démontré depuis plus d'un demi-siècle : l'incompatibilité radicale du régime parlementaire avec la marche progressive de la sociabilité française. Des manifestations décisives font voir même que la nation aspire de plus en plus, quoique confusément, vers une République dictatoriale, vers un gouvernement fort et stable qui sache concilier les besoins de la paix sociale avec ceux de la liberté, l'ordre avec le progrès. Cette marche spontanée du public vers les solutions systématiques du Positivisme est une éclatante confirmation, visible aux yeux des plus aveugles, de leur sagesse, de leur opportunité, et de la solidité de leurs fondements.



Mais comme nous l'avons dit, ces aspirations empiriques restent encore trop confuses et indéterminées, et exposées, par conséquent, à toutes les erreurs et à toutes les déviations où peuvent les entraîner les sophismes et les préjugés de notre temps. Tout nous indique donc que le moment est déjà venu d'éclairer encore une fois les hommes d'État et l'opinion publique sur les conditions fondamentales du gouvernement en France. Il importe aussi de les débarrasser tous deux des absurdes et funestes préjugés de la métaphysique révolutionnaire qui s'opposent à la formation de toute grande force sociale et, par conséquent, de tout vrai pouvoir politique. Le devoir de répandre les vives lumières de la *Politique Positive* incombe surtout aux vrais disciples d'Auguste Comte, aux véritables apôtres de l'Humanité, à ceux qui, étrangers à tout pouvoir temporel, sont seuls aptes à conseiller les gouvernants et les gouvernés avec une entière impartialité et dans le seul intérêt du bien général (1).

Sans les grands enseignements du Positivisme sur l'évolution sociale, l'homme d'Etat le plus éminent, fût-il même un César ou un Frédéric, ne saurait dignement remplir sa mission au milieu de la situation actuelle, la plus difficile qui se soit présentée jusqu'ici dans la marche des destinées humaines. Et justement l'homme d'État à qui doit appartenir l'incomparable gloire de terminer la grande crise que traverse la France depuis 89 sera celui

(1) C'est un précepte formel, même pour tous les positivistes, de n'accepter aucune fonction politique pendant la première partie de la transition organique qui doit nous conduire à la régénération sociale.

qui, comprenant la haute portée des conseils politiques du Positivisme, voudra bien s'en inspirer dans sa conduite. C'est à lui principalement que s'adressent les considérations que je vais faire, d'après les enseignements d'Auguste Comte, sur les caractères essentiels que doit revêtir le seul gouvernement possible et convenable à la France républicaine. Mais, en même temps, elles serviront à éclairer et guider l'opinion publique, qui constitue le seul piédestal et la seule défense de l'homme d'État républicain.

---

## I

### CARACTÈRE NÉCESSAIREMENT TRANSITOIRE DU GOUVERNEMENT ACTUEL.

Il faut, avant tout, reconnaître qu'il ne peut pas être question, de nos jours, comme le rêve la métaphysique, de donner à la France une Constitution politique définitive et immuable. Toute tentative de ce genre, comme nous l'a appris l'expérience, est fatalement destinée à avorter, se trouvant en entière contradiction avec l'état social de notre temps. Les efforts des hommes d'État doivent se limiter à instituer un gouvernement purement *provisoire*, en harmonie avec l'époque de transition que nous traversons.

Cette condition est extrêmement capitale. Bien comprise, elle renferme tous les autres caractères indispensables au pouvoir politique propre à la situation française. C'est pourquoi je dois appeler sur elle l'attention spéciale des hommes d'État, en leur exposant les motifs sociaux qui l'imposent irrévocablement.

Personne ne peut méconnaître, même sur une théorie historique, l'état de profonde anarchie mentale et morale où se trouve plongée la société actuelle. Nous sommes dans une époque de négation, de doute, de discussion, de recherche. Toutes les anciennes bases intellectuelles et morales, sur lesquelles reposaient les rapports des hom-

mes entre eux, ont été renversées. Plusieurs doctrines se disputent l'empire des intelligences et des cœurs, mais aucune n'a acquis encore assez d'ascendant pour établir une communauté d'opinion capable de prescrire avec efficacité, à tous les membres de la société leurs devoirs réciproques.

La philosophie de l'histoire, fondée par Auguste Comte fait voir que cet état d'anarchie mentale et morale est résulté de la décadence inévitable, d'abord spontanée, puis systématique, du dernier régime organique qui ait présidé aux destinées de l'Humanité : le système catholico-féodal. La féodalité, après avoir accompli, avec les croisades, son dernier grand service historique, tendit à se dissoudre et laissa échapper peu à peu toute direction dans les affaires politiques et sociales. De même, à partir du XIVe siècle, le catholicisme, qui avait tant secondé tous les grands progrès effectués au moyen âge, commença à perdre toute initiative sociale et se trouva bientôt subordonné aux puissances politiques et préoccupé presque exclusivement de défendre sa propre existence. Sa foi et son culte ne conservèrent qu'un semblant de vie, et ne subsistent aujourd'hui que pour indiquer le besoin fondamental d'une religion dans toute société réellement organisée.

Il est vrai que, pendant cette décomposition graduelle et continue de l'ancien régime, les éléments de la sociabilité finale, l'esprit positif et l'activité industrielle, se développaient de plus en plus. Mais ce mouvement de recomposition, qui accompagnait celui de déchéance, était bien en retard comparé à celui-ci, et, surtout, il possédait un caractère de spécialité et d'isolement qui le rendait incapable de vues générales propres à guider l'évolution sociale. Voilà comment il se fait que l'antique organisation se trouva entièrement dissoute bien avant



qu'ait pu surgir cette doctrine générale, sociale et religieuse, destinée à constituer le régime définitif de notre espèce.

De cette absence d'une doctrine organique propre à la sociabilité finale, il résulta que, lorsque la secousse initiale de 89 eut manifesté l'entière déchéance de l'ancien régime et le besoin d'une reconstruction sociale, on se servit nécessairement, dans ce dernier but, des mêmes principes qui avaient servi à la destruction : ceux de la métaphysique révolutionnaire, qui n'étaient que de simples principes de négation de tout gouvernement et de toute organisation sociale. Mis à l'épreuve de l'expérience, de tels principes souffrirent naturellement un immense échec, ce qui amena la rétrogradation vers l'ancien régime, qui suivit de près la grande Révolution. Dès lors la société s'est trouvée partagée, et, tour à tour, dominée par les principes opposés de l'esprit révolutionnaire, impuissant à gouverner et à rien construire, et de l'esprit rétrograde, qui, quoique représentant les besoins de l'ordre, est incapable d'y satisfaire, faute de pouvoir les concilier avec les aspirations au progrès.

Bien que ces deux principes aient perdu dans la lutte beaucoup de leur ancienne puissance, leur antagonisme anarchique dure encore et durera jusqu'au triomphe décisif de la doctrine finale, qui concilie irrévocablement l'ordre et le progrès. Cette foi démontrable, qui seule peut diriger l'activité pacifique, a été créée, il y a plus de trente ans, par le génie incomparable d'Auguste Comte ; mais elle est bien loin d'avoir obtenu l'ascendant nécessaire pour terminer la terrible anarchie mentale et morale qui tend à dissoudre la société française. Nous sommes donc encore malheureusement plongés au milieu de cette immense crise sociale qui, commencée au XIVe siècle, n'a acquis tout son caractère de gra-

vité que depuis le début décisif de la Révolution française.

Ainsi l'histoire nous explique ce que l'observation nous montre : que nous sommes dans un état social dépourvu de toute foi commune, de ces principes fondamentaux unanimement acceptés et aptes, par conséquent, à régler les relations de la famille et de la société. Mais, en même temps, à la lumière de la philosophie de l'histoire, nous y voyons, nous y sentons, de tous côtés, les aspirations et les efforts vers une nouvelle organisation sociale sous la prépondérance d'une nouvelle foi. La société entière est un travail de rénovation, de régénération mentale et morale. A travers les décombres des doctrines qui gouvernèrent et rallièrent nos ancêtres, nous marchons vers la glorieuse doctrine qui doit constituer le régime final du genre humain.

Dans une semblable situation, si changeante et si peu stable, on conçoit aisément qu'il est impossible de construire rien de définitif et d'immuable dans l'ordre politique. Si la réorganisation sociale définitive, qui doit être la résultante de la reconstruction mentale et morale, n'est pas même commencée encore, qui serait assez insensé pour aspirer à établir les institutions politiques qui lui correspondent ? Il est de toute évidence que la rénovation mentale et sociale doit précéder la réorganisation politique. Dans tout état normal, les forces prépondérantes dans l'activité sociale sont destinées à posséder la suprématie politique. Mais si de semblables forces, comme il arrive maintenant, n'étaient pas réglées par une doctrine morale, sanctionnée par l'opinion publique, elles seraient profondément perturbatrices. De là la nécessité fondamentale de ce que la reconstruction temporelle soit précédée de la réorganisation spirituelle.



Il faut donc que les hommes d'État abandonnent à jamais l'idée métaphysique de vouloir bâtir un système politique pour l'éternité, qui serait bientôt détruit par la marche des événements. Le caractère transitoire de la constitution politique s'impose nécessairement. Qu'on la mette seulement en harmonie avec notre état de rénovation mentale et sociale, et elle pourra et devra acquérir une grande stabilité et une grande puissance, tout en conservant son caractère provisoire. En effet, la nature de notre évolution exige doublement une extrême énergie dans le gouvernement politique. D'une part, les troubles de l'ordre public que tend à produire spontanément l'anarchie spirituelle ne peuvent être empêchés que par une puissante autorité temporelle ; et, d'une autre part, la plus profonde tranquillité publique est une condition indispensable pour que la régénération mentale et morale puisse s'effectuer sous le libre ascendant de la foi démontrable.

La situation française ne demande ni ne comporte donc d'autre institution politique que celle d'un gouvernement provisoire qui sache maintenir, avec énergie, l'ordre matériel au milieu du désordre spirituel. Voilà sa mission capitale. Mais à cette grande destination, il doit en ajouter une autre, non moins importante, et qui lui est inséparable : celle d'instituer la pleine liberté spirituelle, de s'abstenir de toute ingérence dans le domaine théorique, en respectant scrupuleusement l'exposition de toutes les idées tant qu'elles n'iront pas jusqu'à perturber l'ordre pratique, et en ôtant tous privilèges à des doctrines quelconques. Libre ainsi de toute entrave anarchique ou rétrograde, la société française entrera alors de plain-pied dans la noble carrière de sa régénération morale et sociale, sous l'ascendant graduel de la seule doctrine digne de la réaliser.

Concilier l'ordre et le progrès, assurer la paix et la liberté, telle est la double destination que le mouvement social impose de nos jours au gouvernement français. C'est seulement en remplissant une telle mission qu'il peut acquérir une existence durable, car il satisfera ainsi les justes sollicitudes du parti conservateur et les dignes aspirations du parti progressiste.

Il s'agit maintenant d'indiquer les caractères fondamentaux qu'il doit revêtir pour qu'il puisse arriver à ce grand but, c'est-à-dire à se mettre en pleine harmonie avec l'évolution de la sociabilité française, permettant et facilitant la marche de celle ci vers sa réorganisation finale.

Voici, suivant le Fondateur du Positivisme, les trois conditions nécessaires au gouvernement actuel de la France.

Il doit être :

1° Républicain et non monarchique ;

2° Dictatorial et non parlementaire ;

3° Temporel et non spirituel, d'après une entière liberté d'exposition et même de discussion.

Nous allons examiner successivement chacune de ces trois conditions, en montrant leur incontestable nécessité pour instituer le seul gouvernement capable de diriger, de nos jours, les précieuses destinées de la nation française.

---

## II

### LE GOUVERNEMENT FRANCAIS DOIT ÊTRE RÉPUBLICAIN ET NON MONARCHIQUE.

Tous les esprits intelligents et sincères comprennent et avouent que la société française ne comporte, aujourd'hui, d'autre gouvernement que celui de la République. Mais, seul, le Positivisme donne à cette vérité une consistance systématique et inébranlable, en expliquant historiquement l'irrévocable avènement de l'état républicain en France. Il n'y a que lui aussi qui ait su signaler les caractères essentiels qui différencient l'état républicain de l'état monarchique.

Il prouve d'abord, d'après les faits, que la France n'a pas cessé de se trouver dans une situation essentiellement républicaine, depuis la déposition du dernier des monarques français, Louis XVI, car, après cette mémorable époque, malgré tous les vains efforts de la réaction, la monarchie n'y a jamais été vraiment rétablie. En effet, aucun des chefs de l'État qui se sont succédés après la grande révolution n'a pu acquérir, malgré leurs illusoires aspirations, les deux caractères propres à la royauté : l'inviolabilité et l'hérédité. Ils n'ont été que de simples dictateurs auxquels la nation a accordé sa confiance pour la direction des affaires publiques, mais en se réservant la faculté de les déposer, lorsqu'ils voudraient mar-

cher contre le progrès social, ainsi qu'elle l'a fait à plusieurs reprises. Et, ce qui n'est pas moins caractéristique, aucun d'entre eux n'a pu transmettre son pouvoir à son véritable héritier. Les entraves et limitations constitutionnelles ou parlementaires, dont les monarchistes mêmes entouraient la prétendue royauté, font voir que celle-ci n'était qu'un fantôme, un rêve, en pleine contradiction avec la situation sociale.

C'est donc un fait historique incontestable que l'état monarchique a cessé d'exister en France depuis le début de la grande crise. Méconnaitre ce fait, lutter contre lui, en voulant rétablir la monarchie, c'est se condamner à l'impuissance, c'est s'exposer à être écrasé sous la marche irrésistible des évènements sociaux. C'est cette tendance monarchique, reconnaissable surtout aux prétentions de maintenir ou de fonder, au sein de leurs familles, l'hérédité de la suprême magistrature, qui a été pour beaucoup dans le discrédit, l'impopularité et la chute définitive de la plupart des dictateurs de ce siècle ; car ces prétentions, comme le bon sens public l'a toujours senti, se lient naturellement à toutes les autres tendances à la rétrogradation. Voulant et ne pouvant pas être des dictateurs monarchiques, ils n'ont pas été ce qu'ils auraient dû être pour leur propre gloire et pour le bien de la Patrie : des dictateurs républicains.

Cette situation républicaine, qui, comme nous venons de le voir, est déjà un fait incontestable, devient, à la lumière de la philosophie de l'histoire, un résultat nécessaire de l'évolution progressive de l'Humanité. Celle-ci débute, dans sa première et vaste organisation, par l'état théocratique, constitué par le régime des castes et par la confusion des deux pouvoirs, spirituel et temporel. L'hérédité de naissance formait alors le moyen de transmission de toutes les fonctions sociales. Ce régime, qui a



jeté les fondements indestructibles de l'ordre humain, ne satisfaisait pas aux conditions du progrès ; il tendait à l'immobilité. C'était une systématisation prématurée des forces humaines avant qu'elles fussent suffisamment développées.

Pour arriver à la sociocratie, terme final de l'évolution humaine, où les conditions respectives de l'ordre et du progrès seront irrévocablement combinées, il a fallu donc dissoudre graduellement l'organisation théocratique. C'est ce que firent, en effet, successivement l'élaboration grecque, l'incorporation romaine, la préparation catholico-féodale et la révolution moderne. Depuis la mémorable tentative du moyen âge, préparée par les antécédents greco-romains, pour instituer une pleine indépendance entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, leur antique confusion théocratique n'a pu jamais vraiment renaitre au sein des sociétés occidentales. De même, à partir de l'essor grec, l'hérédité théocratique tendit de plus en plus à disparaitre de l'ordre social. Le catholicisme même lui porta le plus rude coup en empêchant, par le célibat de son clergé, la reconstitution de la caste sacerdotale. Et la révolution française, en abolissant la monarchie, ne fit que continuer et compléter ce mouvement de dissolution de la théocratie, car il supprima ainsi le dernier vestige du régime des castes. Cette suppression capitale permit enfin de concevoir et de construire le régime définitif de notre espèce, où, comme condition de progrès, l'antique confusion de deux pouvoirs sera remplacée par leur entière indépendance, et où nous aurons, comme condition d'ordre, à la place de l'hérédité théocratique, l'hérédité sociocratique, en vertu de laquelle chaque fonctionnaire choisira son successeur sous le double contrôle de ses supérieurs et de l'opinion publique, ce qui suffit à assurer la plénitude de la continuité sociale.

La disparition de la monarchie n'est donc pas un fait arbitraire. Elle se rattache intimement à un grand phénomène historique, supérieur à toute volonté humaine : la marche nécessaire et continue de l'Humanité de la théocratie vers la sociocratie.

Il y a plus. La situation sociale actuelle, telle que nous l'avons décrite dans notre paragraphe antérieur, repousse d'elle-même le rétablissement de la monarchie, sous quelque forme déguisée ou mitigée qu'on veuille la faire accepter. Nous avons fait voir que nous nous trouvons au milieu d'une profonde anarchie mentale et morale, sans aucune doctrine sociale dominante, dans une véritable époque de transition, où tout tend à changer et à se transformer. Nous avons conclu qu'une pareille situation exigeait un gouvernement provisoire et excluait toute construction définitive dans l'ordre politique. Eh bien ! par ce double motif, elle condamne d'avance un pouvoir politique qui, comme la royauté, s'est toujours rattaché à une organisation sociale fixe et déterminée. Voilà le secret de cette répugnance instinctive et profonde du peuple français pour toute restauration de la monarchie, vieux rouage d'un système social et religieux à jamais éteint. Le public voit en elle un symbole de rétrogradation, et il voit juste, car, pour la reconstituer, on est nécessairement poussé à faire revivre les institutions et les croyances qui lui servaient jadis de principal appui. C'est ce que nous montre, du reste, l'histoire contemporaine. Les deux principaux dictateurs rétrogrades de ce siècle, dont l'un a voulu follement fonder une nouvelle dynastie, et l'autre la continuer, n'ont pas tardé à s'entourer, dans leur tentative, de tous les débris de l'ancien régime.

Exclusion irrévocable de la monarchie, abolition de l'hérédité de naissance dans sa suprême magistrature,



voilà, suivant le Positivisme, la signification essentielle de l'*état républicain* où se trouve la France, depuis le début de la grande crise, comme nous l'avons tant montré.

Mais à ce sens purement négatif de la situation républicaine se joint, aux yeux de la vraie philosophie, une signification positive non moins importante et qui se rapporte à la destination propre au gouvernement républicain.

La République, en effet, veut dire que tout pouvoir est institué, non dans l'intérêt d'une famille ou d'une classe, mais dans l'intérêt commun de la nation. Elle proclame la prépondérance systématique du sentiment social, en consacrant toutes les forces de la société au bien général. Elle établit, au fond, le même principe capital, qui sert de base à tout le Positivisme : celui de *la subordination continue de l'intelligence et de l'activité au sentiment, de la politique à la morale.*

Voilà le seul caractère positif de la République que nous pouvons considérer comme vraiment définitif, car il appartient aussi à la sociabilité finale, à la *sociocratie*, où aucun commandement ne sera fait au nom *de Dieu*, de *mon droit* ou de *mon bon plaisir*, mais au nom du devoir imposé par la nature de chaque fonction sociale, au nom du bien public, au nom suprême de l'Humanité.

La République digne de ce nom doit donc être éminemment sociale. Il faut que son gouvernement, sans prétendre résoudre les questions sociales, ce qui n'est pas de sa compétence, prenne les mesures qui aideront et faciliteront ces importantes solutions. A lui surtout de détruire les privilèges des classes transitoires de la bourgeoisie qui constituent l'obstacle le plus puissant au principal problème de la République : l'incorporation du prolétariat à la société moderne.

L'état républicain, ainsi compris, impose un double devoir à l'homme d'État qui a la noble ambition de diriger les destinées de la France, d'y assurer l'ordre et le progrès. Il est tenu d'abord de renoncer à jamais à toute tentative de restauration d'une dynastie quelconque. Mais, en vrai républicain, il doit, en même temps, être animé de la plus vive et active sympathie pour le sort de la masse sociale, de cet immense prolétariat, qui, depuis un siècle, attend encore le remède à ses intolérables souffrances. Cette noble sympathie, cette suprême bonté, le porteront à se dégager des intérêts égoïstes de la bourgeoisie, de ces classes ontologiques, lettrées ou légistes, destinées à disparaître et à se fondre graduellement, soit parmi les vrais directeurs de l'industrie, soit pour la plupart, dans le sein du prolétariat, d'où elles étaient sorties. Alors il pourra et devra consacrer librement toutes ses forces au bien général.

Ce n'est qu'en remplissant cette double condition de sincère renoncement à la monarchie et de plein dévoûment social, que le Chef de la République peut conquérir la confiance et la sympathie populaires indispensables à l'énergie et à la stabilité de son gouvernement. S'il favorise les intérêts monarchiques ou les intérêts bourgeois, il provoquera fatalement une nouvelle crise publique qui amènera inévitablement sa chute.

Ces considérations suffiront, j'espère, pour prouver la première condition qu'exige du gouvernement la situation actuelle : qu'il soit républicain et non pas monarchique.

Examinons maintenant son second caractère, non moins réclamé par la marche des évènements.

---

## III

### Le gouvernement républicain doit être dictatorial et non parlementaire.

Le caractère républicain, qui s'impose d'une manière impérieuse au gouvernement de la France, est déjà reconnu et accepté par la généralité des hommes d'État et par l'ensemble de l'opinion publique. Il n'en est pas malheureusement de même quant à la forme qui lui convient le mieux, la seule qui le rendra apte à concilier l'ordre et le progrès : la forme dictatoriale. Au contraire, jusqu'ici, les préjugés révolutionnaires et les intérêts de la bourgeoisie ont concouru pour faire lier, dans l'opinion générale, l'idée de République à celle de régime parlementaire, à celle du règne d'une assemblée. C'est dans cette fatale méprise, dans cette erreur aussi grave qu'injustifiable aujourd'hui, qu'il faut chercher la principale cause de l'état de désarroi et de stagnation où nous voyons maintenant la politique républicaine. Et tant que les esprits républicains resteront sous le joug de ce funeste préjugé, ils seront incapables de fonder le gouvernement propre à diriger dignement les destinées de la République, et laisseront celle-ci exposée à toutes les tentatives perturbatrices de l'anarchie ou de la rétrogradation.

Rien n'importe donc plus au salut de la France que de convaincre les hommes d'État et l'opinion publique de

l'ineptie du parlementarisme, de son incompatibilité avec les traditions françaises et avec la marche de ce grand pays vers une pleine régénération mentale, morale et sociale.

C'est un philosophe, constamment républicain, Auguste Comte, qui a démontré, le premier, l'inanité et le danger de l'importation en France du régime parlementaire, qui ne convenait qu'à l'Angleterre. Cela ressort avec toute évidence de son admirable étude comparative de l'évolution sociale de ces deux pays.

En Angleterre, par un ensemble d'évènements particuliers, parmi lesquels il faut signaler avant tout les invasions saxonne et normande, dans les inévitables luttes que la décadence de l'ancien régime devait provoquer entre les pouvoirs qui le constituaient, nous voyons le pouvoir local de l'aristocratie triompher finalement de la royauté. Les éléments nouveaux, les communes, s'allièrent avec la noblesse, et l'aidèrent puissamment à subordonner le pouvoir central. Ainsi fut fondée, dans ce pays, la domination de la caste nobiliaire, constituant une véritable dictature aristocratique. Voilà la source et le solide fondement de ce régime parlementaire qu'on a vu fleurir de l'autre côté de la Manche. L'habileté politique de cette noblesse, qui, en secondant l'isolement et l'égoïsme industriels de l'Angleterre, fit confondre ses intérêts avec ceux de la population, tendit à fortifier considérablement ce régime. Ces profondes racines historiques, cette conformité avec le milieu social, expliquent l'opportunité et la stabilité du parlementarisme anglais.

Et qu'il nous soit permis d'ouvrir ici une parenthèse pour constater déjà que le régime parlementaire n'a rien à voir avec la République, puisque nous le voyons dominer un des pays les plus éloignés de l'état républicain. Et, justement, le seul éclair républicain qui ait brillé



jusqu'ici sur le sol de l'Angleterre eut lieu lors de la dissolution passagère de ce régime, sous l'admirable dictature du grand Cromwell.

En France, tout au contraire, comme dans tout le continent, ce fut le pouvoir central, la royauté, qui finit par annuler et subordonner entièrement le pouvoir local de l'aristocratie. Les éléments populaires et ascendants de la société, les communes, contribuèrent à ce triomphe et se rallièrent toujours autour de la monarchie, qu'ils regardaient justement comme le pouvoir le plus favorable à leur ascension. Ainsi s'organisa cette dictature monarchique qui a présidé dignement à la formation et au progrès de la patrie française, jusqu'à ce qu'elle devint irrévocablement rétrograde dès la seconde moitié du règne de Louis XIV. Qu'il nous suffise de rappeler les noms glorieux de Louis XI, de Henri IV, de Richelieu et de Colbert.

Au lieu de se disperser, comme en Angleterre, parmi les membres du pouvoir local, toutes les forces gouvernementales se concentrèrent de plus en plus en France entre les mains du pouvoir central. Cela fut très heureux pour le progrès social, car en annulant la noblesse, on détruisait le principal élément constitutif du régime féodal. En même temps, cela facilitait la transformation républicaine, car, pour l'effectuer, il n'y avait alors qu'à changer la nature du gouvernement central, en remplaçant la dictature monarchique par la dictature républicaine.

L'évolution sociale, les antécédents historiques, établissent donc, d'une manière indéniable, en France, la prépondérance du pouvoir central sur le pouvoir local. Celui-ci, outre qu'il s'était toujours montré rétrograde, avait fini par perdre toute vie, toute véritable influence dans la population. Vouloir le reconstituer est donc non

seulement aller contre les antécédents historiques qui demandent la concentration de la force politique, mais prétendre donner vie à ce qui est irrévocablement mort.

Ainsi reste condamné d'avance ce système parlementaire que l'on s'est efforcé d'implanter tant de fois en France sans pouvoir jamais l'y acclimater. Il n'y trouve pas le puissant appui d'une noblesse qui, comme en Angleterre, ait tenu depuis des siècles la direction des affaires publiques. Il n'y pourra donc jamais devenir, comme là, un système réel, énergique et stable de gouvernement.

Mais comment a-t-on pu être amené à imiter follement un système politique si contraire aux traditions de la nationalité française? Cela s'explique tout naturellement d'après la théorie historique d'Auguste Comte. Le mouvement de décomposition de l'ancien régime, comme nous l'avons déjà dit, fut plus rapide que celui de recomposition ou d'élaboration des éléments du régime final, positif et industriel; de sorte que, lorsqu'éclata, en 89, le début de la grande crise qui mit en pleine évidence la déchéance de l'antique organisation politique, la doctrine propre à l'Avenir et qui est seule capable de guider la transition qui doit nous y conduire n'était pas encore construite. Le mouvement révolutionnaire se trouva, en conséquence, livré à l'empirisme et à l'influence perturbatrice des doctrines critiques. Dans l'impossibilité de construire un régime politique qui lui appartînt en propre, il accepta la royauté, mais il pensa qu'il fallait la réduire à l'impuissance afin d'éviter ses inconvénients. Dans ce but, on fut naturellement conduit à imiter le système anglais, où le pouvoir central avait été entièrement annulé. On entoura donc le monarque d'une assemblée destinée à lui dicter des lois, à le surveiller et à le paralyser dans son action gouvernementale. Ainsi fut créé cet absurde



système de la monarchie constitutionnelle, où, suivant une expression célèbre, le roi règne, mais ne gouverne pas.

Contraire à l'ensemble des traditions françaises, nous voyons encore que le parlementarisme n'est, de par sa source, qu'un appareil de destruction, qu'une systématisation de la méfiance contre tout gouvernement. Dès lors, nous ne devons pas nous étonner qu'il se soit montré toujours incapable de diriger les affaires politiques, et qu'il n'ait été qu'un obstacle à l'ordre et au progrès de la sociabilité française. Chaque fois que le besoin de l'ordre s'est fait puissamment sentir, chaque fois qu'il a fallu déployer une action énergique dans l'intérêt de la paix intérieure ou de la défense extérieure, chaque fois qu'on a voulu réaliser un important progrès social, chaque fois, en un mot, que l'existence d'un vrai gouvernement s'est rendue nécessaire, on a été obligé de se défaire de l'Assemblée parlementaire et de ranimer le pouvoir central en lui confiant la plénitude de la puissance politique, conformément aux traditions gouvernementales de la France. C'est seulement lorsque ce pouvoir central s'est montré ouvertement réactionnaire, que les sympathies populaires ont réveillé de nouveau le régime parlementaire. Mais les traditions dictatoriales sont si enracinées dans la population, qu'à peine surgit-il un homme d'État donnant des garanties au progrès, qu'il se trouve entouré d'un immense prestige national. Voilà comment il s'est fait que la France ait toujours flotté, depuis la Révolution, entre l'ascendant de l'Assemblée parlementaire et la prépondérance du pouvoir central. Et cette funeste oscillation durera jusqu'à ce qu'on ait transformé et adapté à la situation actuelle le gouvernement traditionnel propre à la France, en fondant ouvertement la dictature républicaine.

Si nous examinons maintenant la nature de ce parlementarisme français, nous le verrons être essentiellement opposé à l'état républicain et constituer l'obstacle le plus puissant au progrès social. L'Assemblée est toujours formée, nécessairement, comme tout le monde le sait, en partie par les débris des classes de l'ancien régime, et, dans sa majorité, par les classes lettrées et bourgeoises. La fortune, l'instruction littéraire, l'aptitude à bien discourir, voilà les conditions ou les circonstances qui mènent à ce cénacle parlementaire. Elles appartiennent à la bourgeoisie, et c'est ainsi que le gouvernement parlementaire est fatalement le gouvernement de la bourgeoisie. Celle-ci, qui avait fait la Révolution française en se servant du prolétariat, a trouvé pleine satisfaction à ses ambitions et à ses intérêts dans le parlementarisme, et s'efforce à le maintenir. Elle a fait habilement appel au préjugé révolutionnaire sur la souveraineté populaire, pour faire accroire au public que le règne d'une Assemblée constitue l'état républicain. Pour prolonger sa domination, elle a accordé au peuple un semblant de pouvoir suprême dans le suffrage universel, bien sûre qu'elle était que le choix des électeurs devait toujours retomber sur elle. Les préjugés révolutionnaires sont donc venus consacrer un régime radicalement contraire à la République, puisqu'il favorise l'égoïsme d'une classe au préjudice de l'intérêt général.

De plus, ce régime ne cessera pas de constituer le principal obstacle à la grande réforme politique qui doit ouvrir à la France les portes de l'Avenir, et sans laquelle elle ne peut faire un pas vers la régénération sociale. Il s'agit de la séparation du spirituel et du temporel, des Églises et de l'État, et de la suppression, par conséquent, de tous les privilèges du clergé, des savants et des lettrés. Nous parlerons de cette réforme capitale dans le



paragraphe suivant. Qu'il nous suffise de dire, pour le moment, que le Parlement formé par ces classes lettrées, alimenté sans cesse par le régime universitaire, ne consentira jamais que l'État qu'il dirige se dessaisisse de ses attributions spirituelles. Leur vanité se trouve satisfaite en discutant et résolvant, sans la moindre compétence, les plus hautes questions d'éducation et les plus difficiles problèmes moraux et sociaux. Il leur plait de se constituer en un véritable concile. Du reste, nous ferons voir dans notre prochain paragraphe que le régime parlementaire forme, avec les régimes académique, universitaire et même théologique, une ligue toute naturelle entre les débris de l'ancien régime et les classes bourgeoises, destinée à arrêter la régénération sociale.

D'ailleurs, une expérience déjà séculaire a mis en pleine évidence ce qu'on devait attendre d'un pareil régime. Siège et aliment continu de l'intrigue et de la corruption politiques, il s'est montré incapable de maintenir l'ordre et de diriger le progrès. Ouvrant les portes à toutes les ambitions, favorisant la domination et le triomphe des sophistes et des purs discoureurs, il a contribué à perpétuer l'agitation et le désordre politiques, et à éloigner le public de l'étude et de la méditation de la grande doctrine mentale et morale destinée à réorganiser la société.

C'est en vain que nous chercherions dans ce régime cette continuité de vues et d'action indispensable à la bonne direction de toute politique intérieure et extérieure. Comment l'obtenir, lorsque son caractère le plus saillant est le changement perpétuel des membres du Parlement, de ses chefs ou ministres et des employés mêmes qui en dépendent !

Déjà très coûteux en lui-même, ce régime, loin de tendre à une sage économie des dépenses publiques,

surtout administratives, ne fait que les augmenter de jour en jour, car, dans la nécessité de ménager les membres des différents partis et de s'attirer leur adhésion, les ministres sont poussés à multiplier les fonctions inutiles et coûteuses, non seulement dans l'ordre politique, mais aussi dans tous ceux qui en dépendent, administration, enseignement, etc. C'est au moyen de ce funeste régime que la bourgeoisie exploite honteusement une partie de la fortune publique aux dépens de la masse sociale.

Incapable d'instituer un vrai gouvernement, profondément perturbateur et corrupteur, énormément dispendieux, contraire aux traditions françaises, le régime parlementaire conserve en outre un des caractères principaux de la monarchie : l'irresponsabilité. Les membres d'une assemblée quelconque ne peuvent pas être, dans le fait, responsables des mesures prises par leur ensemble. Le blâme public n'arrivera jamais à les atteindre individuellement. Ceci finit de montrer la nature éminemment antirépublicaine du parlementarisme. *Pleine confiance et entière responsabilité,* telles sont, en effet, les conditions qu'exige de la part des gouvernés et des gouvernants le véritable régime de la République.

L'expérience de ces dix-huit dernières années a été particulièrement décisive contre ce déplorable régime, car il s'y est exercé dans toute sa pureté, en dehors de tout alliage avec la monarchie ou l'empire. Son impuissance et son immoralité se sont rendues si visibles, ses funestes résultats politiques sont arrivés à tel point, que, malgré les sophismes des lettrés bourgeois et les préjugés révolutionnaires, il a fini par perdre de nos jours tout prestige aux yeux de la population française. Tout nous annonce qu'il est destiné à s'éteindre dans un bref délai.

Nous constatons, par contre, dans le public, une heu-



reuse tendance, toujours croissante, en faveur de la dictature, comme étant la seule forme qui convienne au gouvernement actuel de la France. On cherche instinctivement l'homme d'État qui doit nous débarrasser du régime parlementaire; on se rallie de tout cœur autour de celui que l'on croit digne et capable de diriger les destinées de la République. Les moins enthousiastes restent seulement à se demander si l'homme dont ils voient croitre de jour en jour la popularité et le prestige sera celui que la situation réclame et s'il gardera toujours sa foi républicaine, mais ils ne reconnaissent pas moins la nécessité de la concentration du pouvoir politique entre les mains d'un homme d'État. Ainsi, après de si longues années d'illusions parlementaires, l'ensemble de la population et le parti républicain reviennent donc spontanément vers cette vérité, démontrée par Auguste Comte, il y a quarante ans : que seule une dictature républicaine, et par conséquent progressive, peut gouverner convenablement la France jusqu'à sa prochaine réorganisation morale et sociale.

Les meilleurs républicains de la Révolution, les Dantoniens, avaient eu les premiers une conception empirique de cette dictature, lorsqu'ils instituèrent, pour la défense de la patrie, le Comité de salut public et le Tribunal révolutionnaire. « L'école dantonienne de Diderot, dit Auguste Comte (1), supérieure aux illusions démagogiques, développa seule les traditions françaises, en concevant la situation républicaine comme destinée à ranimer l'ascendant nécessaire du pouvoir central, au lieu de faire triompher le pouvoir local. Quand l'aristocratie britannique institua la coalition rétrograde contre l'impulsion régénératrice, les besoins de la défense nationale transférèrent

(1) *Politique positive*, t. III, p. 599.

bientôt le gouvernement à ces chefs d'élite, aussi recommandables de cœur et d'esprit que par le caractère. Ils dominèrent pendant les dix mois compris entre l'expulsion nécessaire des discoureurs et le sanguinaire triomphe des fanatiques, période qui caractérisera finalement l'unique assemblée française dont le souvenir doive rester. Alors surgit, à travers les nuages métaphysiques, l'admirable conception du gouvernement révolutionnaire, instituant une dictature comparable à celles de Louis XI, de Richelieu, de Cromwell, et même de Frédéric. »

Cette concentration du pouvoir, cet état dictatorial est si impérieusement exigé par les traditions françaises et par la situation sociale actuelle, que nous le voyons percer même à travers le contradictoire régime parlementaire. Toujours la volonté d'un homme finit par être prépondérante au sein de l'assemblée. Ainsi s'établit une sorte de dictature, mais une dictature occulte, irresponsable devant le pays, forcée à servir les intérêts du parti dominant de l'assemblée, et exposée à disparaitre à chaque instant sous les intrigues et les complots propres au régime parlementaire.

Imposée par les antécédents historiques, la dictature est la condition capitale de la stabilité et de la grandeur de l'état républicain. Les forces sociales ne peuvent se constituer et agir qu'en se personnifiant. Voilà une vérité fondamentale que la science sociale établit, et qui suffit à faire évanouir tous les préjugés révolutionnaires qui s'opposent à la concentration du pouvoir politique. Les forces républicaines manqueront d'efficacité, d'énergie et de stabilité tant qu'elles ne se seront pas ralliées autour d'une éminente personnalité. Pour que l'état républicain, qui représente l'intérêt de la nation, puisse se consolider définitivement et rentrer dans une phase progressive, il faut qu'il ait à son service une individualité investie de la



plénitude du pouvoir suprême. Seul, en effet, un dictateur, débarrassé de toute assemblée législative, aura assez de puissance pour donner une consistance et une continuité inébranlables au mouvement républicain, et pour le défendre efficacement contre les menées des débris de l'ancien régime, qui voudraient l'anéantir, et contre les ambitions de la bourgeoisie, qui persiste à l'exploiter à son profit. Seule, la dictature républicaine se sentira assez forte pour oser prendre les mesures décisives et énergiques qu'exigent le maintien de l'ordre et les conditions du progrès, mesures qui iront blesser au vif la cupidité et les ambitions d'une classe nombreuse et puissante.

Au nom de l'ordre et du progrès, au nom du salut et de la prospérité de la République, la nation française et, spécialement, le parti républicain, doivent donc entourer de leur appui et soutenir de toutes leurs forces l'homme d'État supérieur qui donne des garanties réelles de son dévouement à la cause républicaine. La France rentrera ainsi dans ses véritables traditions politiques. Elle accorda jadis sa confiance à la dictature monarchique tant qu'elle se montra progressive; elle la lui retira lorsqu'elle devint fatalement rétrograde. Nous sommes assurés qu'elle l'accordera maintenant à une dictature réellement républicaine, seul gouvernement progressif que comporte sa sociabilité actuelle.

L'homme d'État, appelé à instituer la dictature républicaine, devra, suivant le conseil d'Auguste Comte, concentrer dans ses mains tout le pouvoir politique, ne laissant à la Chambre, considérablement réduite dans le nombre de ses membres, qu'un office purement financier. « La subtilité métaphysique qui distingue les lois et les décrets, dit le Fondateur du Positivisme, — fut introduite par les légistes dantoniens, pour éluder les tendances

anarchiques de la constitution démagogique à travers laquelle surgit le gouvernement révolutionnaire. Ce motif, ayant à jamais cessé, la dictature, devenue progressive, doit suivre une marche plus noble et plus libre, en s'attribuant directement, sous sa seule responsabilité, la plénitude du pouvoir temporel, sans l'altérer par des formalités puériles ou vicieuses. Il ne faut maintenant conserver d'autre assemblée politique que celle qui, dispensée de tout office législatif, consacrera le premier mois de sa session triennale à voter l'ensemble du budget, et les deux autres à contrôler les comptes antérieurs. A cette Chambre, purement financière, chaque département enverra trois députés, respectivement choisis par les trois parties, agricole, manufacturière et commerciale, de sa population active. Quoique leurs fonctions soient toujours gratuites, des subsides volontaires permettent de confier exceptionnellement aux pauvres une mission naturellement réservée aux riches. »

Mais, nous dira-t-on, où est le contrôle d'une pareille dictature, où est la puissance qui doit nous rassurer contre ses fautes et ses déviations? Il n'y en a pas et il ne peut y en avoir d'autre, réellement efficace, que celle de l'opinon publique. Le dictateur, investi de la confiance populaire et de la plénitude du pouvoir politique, se trouvera placé en même temps face à face avec la nation et sera entièrement responsable devant elle. Le jour où il voudra entraver le progrès social, le jour où il abandonnera l'intérêt général, le jour, en un mot, où il cessera d'être républicain, elle lui refusera son concours et l'obligera à se démettre (1).

(1) La Chambre financière servira, dans ce cas exceptionnel, d'organe et d'instrument de l'opinion publique, en refusant le vote des impôts.



Il est temps, d'ailleurs, de quitter cet état métaphysique de méfiance continue contre tout gouvernement. Le parti républicain, convaincu de la nécessité de la dictature, saura se rallier autour d'un homme d'Etat qui soit réellement dévoué à la République. Le caractère rétrograde des dictateurs précédents tenait surtout à ce que, étant généralement admis que l'état républicain excluait la dictature, les besoins de l'ordre obligeaient d'aller chercher le dictateur indispensable parmi les débris de l'ancien régime, toujours enclins à la rétrogradation. Mais lorsque ce sera le parti républicain lui-même qui conduira à la dictature un éminent homme d'État, lorsque ce sera ce parti, devenu ainsi le véritable parti conservateur tout en restant progressif, qui entourera et appuiera le gouvernement, il est certain que celui-ci marchera toujours dans les voies républicaines. Ou les républicains douteraient-ils à ce point de la solidité de leurs convictions, qu'ils croient impossible de rencontrer parmi eux un seul homme capable de rester, au pouvoir, sincèrement et constamment dévoué à la République ? Rejetons cette pensée injurieuse, et sachons reconnaitre qu'il y a plus d'un homme d'État, parmi eux, capable de garder sa foi, lorsqu'il sera élevé à la suprême magistrature. D'ailleurs, le courant de l'opinion est aujourd'hui si puissant, que sa gloire, son ambition et son intérêt même suffiraient à le maintenir dans les voies républicaines, quand même ses propres convictions et la bonté naturelle aux hommes supérieurs ne le feraient pas.

Tout annonce, du reste, que le gouvernement dictatorial ne tardera pas à surgir en France. Prédit et conseillé par la science sociale, son prochain et inévitable avènement est rendu visible aux yeux de tous par le mouvement social actuel. Seulement, nous ne saurions trop le répéter, cette dictature sera d'une durée éphémère et

s'écroulera bientôt sous une nouvelle secousse révolutionnaire, si elle ne prend pas un caractère éminemment républicain. Elle devra abandonner toute idée d'hérédité, s'abstenir de favoriser les classes transitoires de la bourgeoisie, préparer, au contraire, leur extinction, et se considérer comme préposée à veiller surtout aux intérêts de la grande masse du prolétariat, qu'il s'agit d'incorporer à la société moderne. Mais le seul gage décisif qu'elle peut donner de sa nature réellement progressive et républicaine consiste à établir une pleine liberté spirituelle, par la suppression non seulement de toute entrave à la libre exposition et discussion des doctrines quelconques, mais aussi de tous les privilèges des classes théologiques, universitaires et académiques, qui forment le principal obstacle au triomphe des saines idées morales et sociales.

Si sa constitution dictatoriale est la condition capitale pour que le gouvernement républicain puisse consolider l'ordre public, son caractère purement temporel, instituant la pleine liberté spirituelle, le rend seul apte à assurer le progrès. Et la connexité de ces deux conditions fondamentales est telle, que nous ne pourrons jamais avoir une vraie dictature républicaine, si elle ne réalise cette liberté spirituelle, et que nous n'obtiendrons jamais celle-ci que d'une dictature à tendances sincèrement républicaines. C'est ce que nous verrons dans notre prochain paragraphe, où nous allons traiter de la plus grande réforme politique qu'exige la marche de la sociabilité française vers le régime final de l'Humanité.

---

## IV

### La dictature républicaine doit être temporelle et non spirituelle, ce qui indique son double devoir d'assurer une pleine liberté d'exposition et de discussion, et de renoncer a toute doctrine d'État, par la suppression du triple budget théorique, ecclésiastique, universitaire et académique.

En dehors de l'abolition du régime parlementaire et de l'établissement de la dictature républicaine, il n'y a pas de réforme politique plus capitale que celle de l'institution d'une entière liberté spirituelle. Elle forme le complément indispensable des deux autres, et elle constitue surtout le gage assuré du caractère progressif et social que doit revêtir la dictature républicaine, sous peine d'une prompte déchéance. Le public sent instinctivement, quoique d'une manière confuse encore, la haute importance d'une telle mesure. Nous en voyons un signe évident dans cette ardeur si vive et si tenace avec laquelle il n'a pas cessé, depuis longtemps, de demander la séparation des Églises et de l'État, c'est-à-dire la suppression du budget ecclésiastique. Cette séparation si ardemment souhaitée et si vainement attendue, quoique tant de fois promise par le régime parlementaire, fait, en effet, partie

s'écroulera bientôt sous une nouvelle secousse révolutionnaire, si elle ne prend pas un caractère éminemment républicain. Elle devra abandonner toute idée d'hérédité, s'abstenir de favoriser les classes transitoires de la bourgeoisie, préparer, au contraire, leur extinction, et se considérer comme préposée à veiller surtout aux intérêts de la grande masse du prolétariat, qu'il s'agit d'incorporer à la société moderne. Mais le seul gage décisif qu'elle peut donner de sa nature réellement progressive et républicaine consiste à établir une pleine liberté spirituelle, par la suppression non seulement de toute entrave à la libre exposition et discussion des doctrines quelconques, mais aussi de tous les privilèges des classes théologiques, universitaires et académiques, qui forment le principal obstacle au triomphe des saines idées morales et sociales.

Si sa constitution dictatoriale est la condition capitale pour que le gouvernement républicain puisse consolider l'ordre public, son caractère purement temporel, instituant la pleine liberté spirituelle, le rend seul apte à assurer le progrès. Et la connexité de ces deux conditions fondamentales est telle, que nous ne pourrons jamais avoir une vraie dictature républicaine, si elle ne réalise cette liberté spirituelle, et que nous n'obtiendrons jamais celle-ci que d'une dictature à tendances sincèrement républicaines. C'est ce que nous verrons dans notre prochain paragraphe, où nous allons traiter de la plus grande réforme politique qu'exige la marche de la sociabilité française vers le régime final de l'Humanité.

---

## IV

LA DICTATURE RÉPUBLICAINE DOIT ÊTRE TEMPORELLE ET NON SPIRITUELLE, CE QUI INDIQUE SON DOUBLE DEVOIR D'ASSURER UNE PLEINE LIBERTÉ D'EXPOSITION ET DE DISCUSSION, ET DE RENONCER A TOUTE DOCTRINE D'ÉTAT, PAR LA SUPPRESSION DU TRIPLE BUDGET THÉORIQUE, ECCLÉSIASTIQUE, UNIVERSITAIRE ET ACADÉMIQUE.

En dehors de l'abolition du régime parlementaire et de l'établissement de la dictature républicaine, il n'y a pas de réforme politique plus capitale que celle de l'institution d'une entière liberté spirituelle. Elle forme le complément indispensable des deux autres, et elle constitue surtout le gage assuré du caractère progressif et social que doit revêtir la dictature républicaine, sous peine d'une prompte déchéance. Le public sent instinctivement, quoique d'une manière confuse encore, la haute importance d'une telle mesure. Nous en voyons un signe évident dans cette ardeur si vive et si tenace avec laquelle il n'a pas cessé, depuis longtemps, de demander la séparation des Églises et de l'État, c'est-à-dire la suppression du budget ecclésiastique. Cette séparation si ardemment souhaitée et si vainement attendue, quoique tant de fois promise par le régime parlementaire, fait, en effet, partie

du programme d'Auguste Comte sur la fondation de la pleine liberté spirituelle. Mais ce programme comprend, en outre, tout un ensemble de mesures aussi décisives que celle-là, bien qu'entièrement méconnues par le parti républicain, par les socialistes, et par tous ceux qui crient le plus fortement en faveur de la liberté. Seul, le Positivisme, en possession de la vraie science sociale, était apte à les signaler en faisant voir leur intime liaison avec la prochaine régénération de la société. Rappelons-les telles qu'elles ont été exposées par le Fondateur du Positivisme.

Mais il faut d'abord mettre en pleine évidence la nécessité de la liberté spirituelle, c'est-à-dire de l'abstention de l'État de toute ingérence dans le domaine des croyances et des doctrines.

Cette liberté est, avant tout, une condition nécessaire de la solution du grand problème de notre temps : réorganiser la société sous la prépondérance d'une foi commune librement acceptée. A chaque système social de l'Humanité correspond une doctrine en harmonie avec lui et destinée à lui servir de base et de direction. C'est ainsi que les antiques civilisations théocratiques et militaires furent présidées par les croyances polythéistes, et que le système défensif du moyen âge fut dignement dirigé par la foi catholique. Après la décadence de ce dernier régime militaire, la société a marché à grands pas vers sa vie vraiment définitive, la vie purement industrielle et pacifique. Toutes les forces, tous les éléments de ce nouveau et dernier système social ont déjà entièrement surgi : les sciences, les arts industriels, les divers chefs de l'industrie, et surtout son élément capital, l'immense phalange des libres travailleurs, le prolétariat. Ce qui manque à l'établissement de ce régime, c'est la prépondérance de la doctrine destinée à l'organiser. Car, à



cette vie pacifique et industrielle, comme à l'ancienne vie guerrière, il faut une foi commune, qui impose à tous les devoirs exigés par les conditions d'ordre et de progrès de ce nouvel état social. C'est son libre ascendant qui peut seul, en effet, résoudre le problème fondamental de ce régime : l'incorporation sociale du prolétariat, qui n'est encore que campé au milieu de notre société, suivant la juste expression d'Auguste Comte. Sans doute, les prolétaires sont libres déjà et grâce au moyen âge, mais ils restent fatalement soumis à un travail excessif, privés pour la plupart, d'un salaire suffisant et exposés souvent à mourir de faim ou à croupir dans la plus affreuse misère matérielle ou morale. Il est indispensable de faire disparaître une semblable situation si contraire à l'ordre et au progrès, si nuisible aux intérêts matériels et moraux de l'Humanité.

Pour cela, il faut que les directeurs de l'industrie accomplissent les grands devoirs que l'Humanité leur impose en leur confiant l'administration des richesses sociales. C'est une partie essentielle de leurs fonctions, d'assurer les conditions pour que leurs dirigés soient des travailleurs sains, intelligents et honnêtes. Il doivent donc donner aux ouvriers un salaire suffisant pour qu'ils puissent développer leur vie intellectuelle et morale, et participer surtout de l'existence de la famille, base du bonheur et de la moralité. De cette dernière condition dépendent les limites de ce salaire indispensable. Il faut qu'il permette à la femme et aux enfants de rester au ménage, sans être obligés d'aller travailler au dehors pour gagner leur subsistance.

On n'arrivera jamais à faire accomplir ces devoirs aux riches que par la prépondérance de la doctrine sociale démontrable. Eux-mêmes seront obligés d'abord de les reconnaître d'après les enseignements incontestables qui

résultent de l'étude réelle de l'organisme social. Mais si leurs propres convictions et sentiments n'arrivent pas à modifier leur conduite, il reste alors pour agir sur eux la force irrésistible de l'opinion publique, lorsqu'elle sera convenablement organisée sous l'influence d'une foi commune. En tête de cette organisation se trouvera nécessairement placé le nouveau pouvoir spirituel, le nouveau sacerdoce, destiné à enseigner les grandes vérités morales et sociales de la religion démontrable, à les rappeler sans cesse aux grands et aux petits et préposé surtout *à la protection continue des faibles contre les forts.*

De ces considérations il résulte incontestablement que la terminaison de l'anarchie actuelle, que la réorganisation de la société, dépendent de la rénovation des opinions et des mœurs, du triomphe d'une nouvelle doctrine mentale et morale. La laisser surgir librement, la débarrasser des injustes et puissants obstacles qui s'opposent à son heureux développement, voilà donc les conditions premières du vrai progrès social à notre époque. De là le besoin d'instituer la pleine liberté spirituelle qui, permettant la libre propagation de la religion finale, amènera son ascendant universel.

La liberté spirituelle étant donc le fondement essentiel du progrès social, la dictature républicaine, ou vraiment progressive, doit se constituer sa principale gardienne, et prendre les mesures nécessaires à l'assurer dans toute sa plénitude.

Dans ce but, il faut premièrement qu'elle garantisse une entière liberté d'exposition et de discussion à toutes les doctrines qui se disputent l'ascendant social; là est naturellement comprise la plus ample liberté de réunion et d'association. Tant que la manifestation et la lutte des opinions n'iront pas jusqu'à perturber l'ordre public, la



dictature devra les respecter scrupuleusement. Sans cela elle dégénèrerait bientôt dans une tyrannie oppressive et rétrograde, profondément opposée à l'avènement du régime nouveau.

Afin d'empêcher les abus qu'on pourrait faire d'une semblable liberté, on exigera les garanties indiquées par Auguste Comte : « Il faut d'abord supprimer toute entrave aux communications écrites, en réduisant la police de la presse, même affichée, à l'obligation de tout signer, complétée par l'exacte indication du domicile de chaque auteur, avec la date et le lieu de sa naissance. Une telle condition étant pleinement conforme aux mœurs, les lois peuvent sévèrement punir son infraction quelconque, en imposant de fortes amendes, suivies, après trois condamnations, d'une interdiction, provisoire ou définitive, de la publicité. Cette garantie suffirait aussi pour remplacer celles d'une honteuse législation envers les abus que comporte l'examen nécessaire des hommes publics, et surtout de ceux qui, prétendant au pouvoir spirituel, doivent mieux prouver leur moralité. »

Des garanties équivalentes seront prises pour prévenir ou redresser les abus des clubs et de toutes les libres réunions publiques.

La population, jouissant ainsi d'une pleine liberté de discussion et de réunion, deviendra le meilleur contrôle, le meilleur surveillant de la dictature. Elle sera, en même temps, en mesure de reconnaître la doctrine sociale régénératrice et de discerner ceux qui défendent réellement les grands intérêts de l'Humanité. L'alliance décisive entre le prolétariat et ses dignes guides spirituels ne tardera pas alors à se former, afin de faire surgir la force irrésistible de l'opinion publique.

Cette partie de la liberté spirituelle est si profondément incorporée déjà aux mœurs françaises, que la dictature

républicaine n'a qu'à la maintenir et à l'étendre (1). Mais il n'en est pas de même quant aux autres mesures destinées à compléter cette pleine liberté théorique, si indispensable au triomphe de la doctrine régénératrice. Pour les établir, il nous faut une puissante et inflexible énergie politique, que seule une vraie dictature républicaine saura déployer, car leur haute importance est moins reconnue du public, et elles ont contre elles toutes les ambitions et tous les intérêts des classes lettrées de la bourgeoisie. Cela suffit aussi pour démontrer que nous ne les obtiendrons jamais du parlementarisme, principal instrument de la domination des lettrés et de la résistance bourgeoise contre la régénération sociale.

Toutes ces mesures sont comprises dans le caractère purement temporel que doit revêtir la dictature, en concentrant toute son énergie dans le maintien de l'ordre public, et en laissant à l'initiative de la société l'établissement et la propagation des enseignements et des doctrines propres à sa prochaine réorganisation. La véritable liberté exige que toutes les doctrines qui aspirent à la suprématie sociale soient sur le même pied d'égalité, qu'aucune ne soit privilégiée par l'Etat. Consacrer et soutenir légalement une doctrine quelconque, c'est mettre un obstacle puissant au libre avènement de la foi régénératrice. C'est ce qui arrive malheureusement en France, où l'État maintient avec ses subsides plusieurs Églises, préside à tout un système d'éducation et sou-

(1) Une mesure capitale à cet égard, c'est de délivrer toutes les affiches non commerciales de l'entrave onéreuse du timbre. Cela facilitera les libres communications entre le public et les vrais défenseurs de ses intérêts. L'etat actuel des choses constitue un injuste privilège en faveur du journalisme, un des principaux foyers de l'anarchie moderne, au maintien de laquelle il est profondément intéressé, et qui, dans sa presque totalité, n'est qu'un instrument de la richesse et de la bourgeoisie.



tient des établissements et des compagnies littéraires ou scientifiques, foyers d'autant de doctrines arriérées ou perturbatrices. Pour que la liberté théorique y soit un fait réel, comme le réclament les conditions de l'évolution sociale, il faut donc y supprimer toute religion d'État, tout enseignement supérieur et secondaire d'Etat, et toute science d'État, en abolissant leurs trois budgets respectifs, le budget cultuel ou ecclésiastique, le budget universitaire et le budget académique.

Ce n'est pas aux hommes d'État qu'il appartient de fonder la doctrine appelée à réorganiser la société ni de décider laquelle d'entre toutes est apte à remplir cette noble mission. Chargés de maintenir l'ordre matériel, toujours préoccupés de l'action politique immédiate, ils ne peuvent pas remplir les difficiles conditions nécessaires à ces graves décisions de l'ordre spirituel. Celles-ci sont l'apanage naturel des hommes qui dévouent leur existence aux études intellectuelles et morales, et forment l'attribution naturelle des philosophes ou du pouvoir spirituel. C'est par une libre entente entre celui-ci et le public, par les enseignements du premier et la confiance et l'appui matériel accordés par le second, que doit s'établir l'ascendant graduel de la véritable doctrine sociale. Et si l'État ne peut ni ne doit protéger la vraie foi de l'avenir, il est tenu plus étroitement encore à ne pas appuyer et consacrer des doctrines évidemment rétrogrades ou anarchiques, comme celle du catholicisme, de la métaphysique universitaire et du matérialisme académique.

Cette complète abstention du gouvernement politique de toute ingérence dans le domaine théorique, outre qu'elle seule peut permettre le libre essor de la foi régénératrice, annoncera et préparera un des caractères fondamentaux de la vie finale de l'Humanité, la complète

séparation et indépendance du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. La civilisation théocratique les avait confondus, et là est la principale source de son immobilité et de sa dégénération ultérieure. Le moyen âge tenta dignement leur séparation, mais, après quelques siècles d'un équilibre instable, flottant entre la théocratie et l'empire, la décadence du catholicisme tendit à reproduire leur antique confusion au profit du pouvoir temporel. C'est ainsi que, depuis la fin du moyen âge, la dictature monarchique prit de plus en plus un caractère théocratique, en dominant le pouvoir spirituel et en absorbant ses attributions, la principale de toutes surtout, la direction suprême de l'éducation nationale. Tant que le moment de remplacer l'ancien régime n'était pas encore venu, cette situation était supportable et même progressive, car elle empêchait l'intolérance rétrograde de la doctrine catholique et favorisait le développement des éléments du régime final. Mais une fois que la régénération mentale et morale, sous l'ascendant d'une nouvelle doctrine, est à l'ordre du jour, ce caractère théocratique du gouvernement est devenu éminemment perturbateur, oppressif et opposé à la marche progressive de la sociabilité française. Il autorise et défend un pernicieux mensonge : qu'il existe une religion nationale, une éducation nationale, lorsque nous savons que cette religion n'est plus la croyance d'une grande partie de la France, que cette éducation est un amas hybride des vieilles doctrines théologiques et métaphysiques et des fragments incomplets et souvent faux de la science, et qu'elle ne s'adresse pas, comme cela devrait être, à la grande masse sociale, au prolétariat. Mensonge d'autant plus dangereux et rétrograde qu'il s'agit justement aujourd'hui de faire surgir et prédominer la foi démontrable sur laquelle doit se fonder la véritable éducation nationale, c'est-à-dire



un enseignement qui, comprenant toutes les sciences, depuis la mathématique jusqu'à la morale, se terminera en signalant à tous les citoyens leurs devoirs respectifs, d'après les diverses fonctions qu'ils sont appelés à remplir dans la société.

Pour que la dictature républicaine perde enfin ce funeste caractère rétrograde que lui a légué la dictature monarchique, il faut qu'elle se dessaisisse au plus tôt de ses attributions spirituelles, en supprimant le triple budget théorique. Ainsi, elle renversera le principal obstacle à la régénération moderne, et elle jettera le fondement essentiel de la politique de l'avenir, la pleine séparation du spirituel et du temporel, condition de la dignité humaine et base de tout progrès. Le pouvoir temporel ne doit commander qu'aux actes. Les doctrines, les opinions, la foi, sont du domaine de la conscience et doivent être laissées à la libre acceptation de chacun ; et, précisément, la force destinée à surveiller et moraliser le gouvernement politique ne peut reposer que sur une doctrine établie indépendamment de lui et librement acceptée par la population.

Cette suppression du budget théorique est d'une importance si capitale que nous croyons convenable de reproduire ici les pages mêmes de la *Politique positive* où Auguste Comte l'a conseillée il y a plus de trente ans. On trouvera là les mesures à prendre pour que cette réforme soit faite avec tous les égards dus aux situations personnelles.

« Après avoir ainsi constitué la pleine liberté d'exposition et de discussion, non en vertu d'un droit anarchique, mais comme garantie d'ordre et moyen de régénération, il faut la compléter par l'entière abolition du budget théorique, théologique, métaphysique et scientifique. La dictature temporelle ayant abandonné toute

prétention à la suprématie spirituelle, afin de mieux développer son office matériel, elle doit toujours livrer la réorganisation des opinions et des mœurs à la libre concurrence des doctrines capables de l'accomplir. Quand une telle épreuve aura suffisamment démontré la supériorité morale et mentale de la religion positive, on lui confiera régulièrement l'éducation universelle, sans pourtant rétablir jamais un monopole oppressif, comme je l'ai spécialement expliqué. Jusqu'alors, son clergé doit uniquement subsister, suivant l'exemple de son fondateur, d'après les libres cotisations de ses adhérents privés. Il importe même que cette initiation se prolonge pendant toute la durée de la transition organique, d'abord occidentale, puis universelle, afin de mieux assurer l'indépendance et la dignité du sacerdoce régénérateur, ainsi respecté des riches et chéri de pauvres. Mais, en appliquant cette règle à la doctrine qui doit terminer la révolution moderne, il faut l'étendre à celles dont l'impuissance et le vice suscitèrent et dénaturèrent la crise finale. Sans une telle équité, la dictature conserverait le caractère à la fois anarchique et rétrograde inhérent à sa constitution empirique que le positivisme peut seul transformer.

« Ébauchée par les dantoniens, l'abolition générale du budget théorique doit être maintenant accomplie, non à titre d'économie( mais comme résultat et condition, avec tous les égards convenables envers les personnes quelconques. Les prêtres ou professeurs qui, parvenus à la pleine maturité, ne peuvent plus changer de carrière, conserveront un traitement public que les subsides privés remplaceraient rarement. Il faut faciliter aux autres l'accès d'une meilleure situation, en prolongeant, pendant sept ans, leurs salaires actuels, sauf les cas exceptionnels d'indignité personnelle ou d'office abusif. Dans une telle



mesure, la dictature doit seulement avoir en vue d'écarter toute consécration nationale envers un enseignement anarchique ou rétrograde, auquel l'ensemble du passé ne permet pas de livrer l'avenir. Cette condition exige que les corporations correspondantes, théologique, métaphysique, et même scientifique, perdent tout caractère officiel, mais sans être aucunement troublées dans leur participation spéciale à l'autorisation universelle des réunions quelconques.

« Si le catholicisme avait réellement conservé l'ascendant qu'il s'attribue, une telle situation lui permettrait de le développer, en prouvant que son influence apparente n'est point due à la protection légale qu'il a, depuis longtemps, coutume d'invoquer contre toute difficulté. Quelques-uns de ses défenseurs, même ecclésiastiques, ont, en effet, proposé son émancipation temporelle comme un moyen de régénération spirituelle, suivant la confiance qu'inspire toute doctrine jugée capable de dominer les esprits et les cœurs. Mais le clergé chrétien a mal accueilli ces illusions personnelles et passagères, parce qu'il sent profondément sa décadence intellectuelle et sociale. La religion, qui laissa surgir la révolution occidentale, ne saurait être invoquée pour la terminer, sauf comme moyen provisoire de protester contre l'anarchie, jusqu'à l'avènement d'une doctrine vraiment organique. Depuis sa restauration officielle, le catholicisme triomphant a, malgré ses immenses ressources, discipliné moins d'anarchistes que le positivisme naissant. Autant la suprématie spirituelle échappe aux interdictions temporelles, autant il est impossible de jamais rétablir l'autorité qui doit instituer toutes les autres. Voilà pourquoi les prêtres clairvoyants regardent la suppression du budget théologique comme devant bientôt réduire au quart leur corporation actuelle, outre que cette mesure détruira

la discipline ecclésiastique, devenue essentiellement matérielle.

« Mais en acceptant dignement une telle fatalité, les derniers débris du sacerdoce propre au moyen âge peuvent encore conserver une noble attitude, et même une utilité réelle. La suppression nécessaire sera toujours préservée des rancunes, athées ou déistes, qui l'inspirèrent à nos précurseurs révolutionnaires. Le positivisme doit développer, envers le catholicisme expirant, les dispositions, non d'un envieux rival, mais d'un digne héritier, qui, pour maintenir la loi de continuité sur laquelle il fonde l'ensemble de ses titres, a besoin d'être sanctionné par son prédécesseur. Je n'hésite point à confirmer ici l'engagement personnel que je proclamai devant mon auditoire public, de fournir au subside catholique une cotisation annuelle de cent francs, quand j'aurai déterminé la dictature à supprimer le budget correspondant. En imitant cet exemple, les vrais positivistes m'aideront à protéger les représentants de la spiritualité provisoire contre l'oppression révolutionnaire suscitée par l'envie métaphysique. C'est peut-être ainsi que je serai d'abord introduit dans le temple de la Vierge-Mère, pour obtenir, au nom de l'Humanité, la respectueuse tolérance que Dieu ne peut plus imposer aux sceptiques envers ses dignes interprètes. Il importe au positivisme d'encourager partout une culture morale dont le mode le plus arriéré reste aujourd'hui préférable à l'entière désuétude, même chez les Occidentaux les mieux émancipés.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« La restauration officielle de l'Université fut la principale faute du dictateur militaire, parce que les corporations métaphysiques, quoique moins onéreuses, sont plus nuisibles et moins discréditées qu'aucun clergé, Malgré leur bruyante influence, une dictature énergique



peut aujourd'hui supprimer leur budget, sans susciter aucune résistance en faveur d'une institution abrutissante et corruptrice. D'après l'ensemble du passé moderne, cette abolition devient la suite et le complément de celle du régime parlementaire, qui se recrutait, comme le journalisme au sein des collèges, berceau continu des agitateurs philosophiques et politiques (1).

« Ne satisfaisant aucun besoin profond, l'Université française peut moins se passer qu'aucun clergé de la protection légale, que les libres sympathies ne sauraient aujourd'hui remplacer. Elle perdra toute existence collective avec son budget et son monopole, malgré l'attrait que semble encore inspirer l'étude des mots et des entités. Quant aux écoles spéciales, elles pourraient toutes disparaître aujourd'hui, sauf les écoles vétérinaires, sans compromettre réellement aucun service public ou privé. J'indiquerai ci-dessous comment la seconde phase de la transition organique doit les remplacer pour consolider et développer les germes de rénovation qu'elles contiennent envers l'éducation générale, et d'où résulta toujours leur principale utilité. Mais il importe que la liberté d'enseignement se manifeste par l'essor des entreprises privées, où la dictature n'exercera jamais qu'une surveillance morale, confiée à la police, plus éclairée et moins oppressive que la justice. Les cloîtres scolastiques, toujours funestes sous leurs divers modes, ne sauraient s'éteindre avant la fin de la transition occidentale, qui seule fera partout prévaloir l'éducation domestique sur l'instruction publique. Cependant, sans entraver aucunement les ins-

(1) Il va sans dire que la suppression de l'Université et des écoles spéciales entraîne avec elle l'abolition de tous les diplômes et de tous les monopoles professionaux accordés par l'État aux médecins, avocats, professeurs, etc. L'État ouvrira de libres concours pour toutes les fonctions dont il a besoin. (J. L.)

tituts pédagogiques, le gouvernement ne doit jamais encourager un usage qui manifeste et développe l'incurie des familles modernes envers le premier de leurs devoirs.

« Outre la substitution, ci-dessous expliquée, de l'école positive à l'ensemble des écoles spéciales, la dictature française préparera la régénération sacerdotale de l'éducation universelle en étendant et perfectionnant l'instruction primaire. Autant délivrée des puérilités littéraires et métaphysiques que de tout alliage théologique, cette préparation deviendra purement théorique, esthétique, et surtout morale, d'après un essor simultané du calcul, du chant et du dessin, avec la lecture et l'écriture. Mais l'universelle propagation d'un tel préambule ne doit aucunement préserver la corporation correspondante de la suppression générale des compagnies pédagogiques, dont elle offre le pire degré, mental et social, en se vouant au plus vain des trois éléments classiques. C'est là surtout qu'il importe de développer la liberté d'enseignement, en instituant, pour les maîtres publiquement salariés, de dignes concours, principalement alimentés par les prolétaires déclassés. En procurant à cet office toute l'extension et la sécurité convenables, on avertira qu'il reste provisoire, comme usurpant une fonction normalement destinée aux mères, qui pourront la remplir à la fin de la transition occidentale.

« Je dois maintenant caractériser le complément de la suppression du budget théorique, en appréciant l'abolition nécessaire des subsides et compagnies scientifiques, dont la dictature dantonienne nous avait dignement délivrés. Quoique cette partie de la triple rétrogradation soit moins onéreuse que les précédentes, elle a réellement entravé davantage la régénération occidentale, en corrompant directement sa source intellectuelle. Ni le clergé, ni même l'Université, ne font autant que l'Institut



et surtout l'Académie des sciences, dévier la jeunesse française des dispositions synthétiques et sympathiques, qu'exige sa mission actuelle.

« Il suffit de considérer l'ensemble du mouvement théorique pendant la première moitié du XIX[e] siècle pour reconnaître combien il fut altéré par une corporation aussi rétrograde qu'anarchique, envers laquelle je renvoie à mon traité fondamental (*Système de Philosophie positive*). Quand Danton l'abolit, elle venait de perdre, d'après l'avènement de la chimie, son utilité passagère, nécessairement bornée à l'essor décisif de la cosmologie, et surtout au développement de la mécanique céleste. Depuis sa restauration, son caractère, empiriquement analytique, a profondément vicié le génie, normalement synthétique, de la biologie, forcée de surgir hors du sanctuaire officiel, où Bichat, Broussais et Gall ne furent jamais admis. La dégénération académique serait assez manifestée par le schisme qu'exigea l'organe d'où procédait le principal crédit d'une compagnie obligée d'instituer deux demi-Fontenelles, faute de comporter un Cordorcet. Si la dictature eût été plus clairvoyante, elle aurait atténué les ravages intellectuels et moraux de cette corporation en protégeant la rivale que les médecins lui firent ériger, quoique la suppression de toutes deux offrît moins d'embarras et plus d'avantages. Une expérience décisive ne permet pas d'hésiter aujourd'hui sur l'irrévocable extinction de ces émeutes permanentes des médiocrités contre toute supériorité, pourvu que la dictature, en cessant de salarier les clubs théoriques, leur laisse une pleine liberté. Mais leur abolition nécessaire exige une importante compensation, envers l'assistance matérielle qu'une telle institution procure indirectement à des esprits vraiment recommandables, qui maintenant s'y perdent parmi les nullités qu'ils dissimulent.

« Sans assujettir les artistes, les savants, ni les érudits, à des offices inutiles ou vicieux, introduits surtout pour nourrir leurs premiers titulaires, la transition organique ébauchera l'institution des pensionnaires, en y substituant provisoirement la dictature au pontificat. Fondé par le grand Colbert, sous la noble assistance des frères Perrault, ce mode seconda longtemps, à peu de frais, le digne essor des vrais talents, et dégénéra rarement en protection des médiocrités intrigantes ou serviles. Pour lui procurer tout le développement convenable, je propose d'instituer vingt annuités de douze mille francs, quarante de six mille et quatre-vingts de trois mille. Les dernières seraient d'abord accordées pendant sept ans, sauf à persister jusqu'à la prochaine vacance du second degré, si l'essai n'avait point avorté. Mais les deux autres deviendraient toujours viagères, à moins d'indignité prolongée, et l'avancement ne résulterait que de l'ancienneté, quoique le gouvernement pût directement nommer aux premiers rangs, tant qu'ils resteraient incomplets. En pourvoyant, d'ailleurs, aux frais matériels des travaux esthétiques ou théoriques, on instituerait une protection plus salutaire et moins dispendieuse que celle qui résulte aujourd'hui du régime académique. Quoique les illustrations occidentales doivent y participer avec les vraies célébrités françaises, j'oserais à peine indiquer maintenant vingt noms de la pension principale, même en y comprenant ceux qui n'ont besoin d'aucun secours (1). »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Afin de mieux sentir le puissant obstacle que les régimes théologique, universitaire et académique opposent à la marche du progrès social, nous devons observer qu'ils forment, avec le régime parlementaire, l'asile, le

(1) *Politique positive*, t. IV, dès la page 384 à la page 392.



château-fort des débris de l'ancien régime et des classes transitoires de la bourgeoisie. C'est Bonaparte qui, dans sa criminelle tentative de rétrogradation, voulant réunir autour de son trône tout ce qui regardait vers le passé ou s'opposait à l'avenir, restaura ces funestes corporations théologiques, métaphysiques et scientifiques, si judicieusement abolies par la Révolution. Ainsi s'organisa, pour subsister jusqu'à nos jours, cette véritable caste des privilégiés, ce pouvoir spirituel bâtard et monstrueux qui, abandonnant les intérêts de la grande masse sociale, exploite honteusement à son profit les biens spirituels de l'Humanité, et dont la principale préoccupation est de maintenir et multiplier ses bénéfices. C'est à l'aide de cette organisation néfaste que la bourgeoisie prolonge sa domination politique et sociale, empêchant la régénération de la société qui exige sa disparition graduelle, soit parmi les prolétaires soit parmi les vrais directeurs de l'industrie.

On s'indigne de voir l'Etat républicain continuer à soutenir une semblable coalition, un pareil système d'enseignement, qui ne sert qu'à écarter la jeunesse française des grands problèmes moraux et sociaux de notre temps, soit en la poussant vers une théologie rétrograde, soit en rétrécissant son cœur et son esprit dans le matérialisme et le spécialisme scientifiques, soit en lui offrant les appâts d'une carrière littéraire aussi inutile que corruptrice. Là est l'aliment perpétuel de l'anarchie mentale et morale de la France ; là est le foyer principal de la dissolution croissante de ses mœurs. Contemplez de près cette jeunesse française des écoles, jadis si enthousiaste et généreuse. Elle n'est plus ouverte aux nobles idées morales et sociales ; elle n'a pas aujourd'hui le moindre souci du triste sort du prolétariat, de cette grande régénération sociale que notre temps est chargé de réaliser. La

voix d'Auguste Comte, la sainte parole de la Religion de l'Humanité, si propre à satisfaire tout esprit synthétique et à toucher tout cœur jeune et élevé, non encore desséché par l'égoïsme n'a pas trouvé un seul écho parmi notre nombreuse jeunesse française. Cela suffit pour montrer son déplorable état. Mais ce n'est pas à elle la faute, mais à l'absurde et pernicieux régime universitaire et académique qu'elle subit, à ces maîtres et à ces savants spécialistes, qui ont fini par éteindre chez elle toute idée générale et toute aspiration généreuse.

La dictature républicaine, gardienne inviolable de l'ordre et du progrès, doit donc mettre un terme à cette redoutable et funeste coalition, à cette source permanente d'anarchie et de rétrogradation, en abolissant à jamais le triple budget théorique. Ce n'est qu'ainsi qu'elle prendra enfin une attitude vraiment progressive ; ce n'est qu'ainsi qu'elle se mettra en harmonie avec les besoins essentiels de notre époque, et qu'elle se rendra, en conséquence,éminemment populaire. Si difficile qu'il paraisse à première vue de pouvoir réaliser cette réforme capitale, à cause des résistances qu'elle rencontrera, comme nous l'avons dit, elle deviendra, pour ainsi dire, aisée à une dictature suffisamment énergique, et cela par plusieurs raisons.

D'abord l'abolition du parlementarisme aura ôté au régime bourgeois sa principale puissance, sa puissance politique. Il ne lui restera, pour défendre ses privilèges, qu'à faire un appel à l'opinion publique, où il est condamné d'avance. En second lieu, d'après la marche des évènements, la dictature initiera cette réforme par la partie qui en est la plus réclamée par le parti progressiste, la suppression du budget des cultes, qui revient à ce qu'on appelle vulgairement la séparation des Églises et de l'État. Quoique le parlementarisme ait toujours



ajourné cette mesure si opportune, comprenant qu'une telle abolition entraînerait nécessairement celle des deux autres parties du budget théorique, la dictature ne rencontrera pas la moindre difficulté à la réaliser. Mais le clergé, une fois réduit à sa seule fonction morale, sans autre soutien que celui de ses vrais fidèles, travaillera alors de toutes ses forces pour obtenir l'entière liberté spirituelle par la suppression des deux autres budgets universitaire et académique. Simple défenseur d'une foi qu'il croit encore destinée à faire le bonheur du genre humain et à reconquérir son antique ascendant, il est profondément intéressé à ce que la compétition entre les différentes doctrines soit établie sur le même pied d'égalité, et à ce qu'on enlève, par conséquent, leurs injustes privilèges aux doctrines corruptrices de la métaphysique et du matérialisme scientifique. Voilà comment la dictature républicaine trouvera un puissant auxiliaire dans l'ensemble dn parti catholique, pour réaliser la partie de cette réforme qui rencontrera le plus de résistance ; car, quoique les classes des lettrés et des savants soient les pires obstacles à l'incorporation du prolétariat à la société moderne, elles conservent encore, à cause des préjugés révolutionnaires, un certain prestige dans la masse populaire.

Mais ce prestige est même plus apparent que réel, et il faudra bien peu d'effort pour faire voir au bon sens populaire combien les régimes universitaire et académique s'opposent à la solution des grandes questions sociales. Quelles sympathies réelles peut, en effet, éveiller, dans le prolétariat un système d'enseignement destiné nécessairement à la bourgeoisie, avec tous ces diplômes et privilèges des carrières, dites libérales, qui ne servent qu'à faire pulluler tant de membres inutiles et perturbateurs de la société ? De même, à la moindre réflexion, à la

voix d'Auguste Comte, la sainte parole de la Religion de l'Humanité, si propre à satisfaire tout esprit synthétique et à toucher tout cœur jeune et élevé, non encore desséché par l'égoïsme n'a pas trouvé un seul écho parmi notre nombreuse jeunesse française. Cela suffit pour montrer son déplorable état. Mais ce n'est pas à elle la faute, mais à l'absurde et pernicieux régime universitaire et académique qu'elle subit, à ces maîtres et à ces savants spécialistes, qui ont fini par éteindre chez elle toute idée générale et toute aspiration généreuse.

La dictature républicaine, gardienne inviolable de l'ordre et du progrès, doit donc mettre un terme à cette redoutable et funeste coalition, à cette source permanente d'anarchie et de rétrogradation, en abolissant à jamais le triple budget théorique. Ce n'est qu'ainsi qu'elle prendra enfin une attitude vraiment progressive ; ce n'est qu'ainsi qu'elle se mettra en harmonie avec les besoins essentiels de notre époque, et qu'elle se rendra, en conséquence,éminemment populaire. Si difficile qu'il paraisse à première vue de pouvoir réaliser cette réforme capitale, à cause des résistances qu'elle rencontrera, comme nous l'avons dit, elle deviendra, pour ainsi dire, aisée à une dictature suffisamment énergique, et cela par plusieurs raisons.

D'abord l'abolition du parlementarisme aura ôté au régime bourgeois sa principale puissance, sa puissance politique. Il ne lui restera, pour défendre ses privilèges, qu'à faire un appel à l'opinion publique, où il est condamné d'avance. En second lieu, d'après la marche des évènements, la dictature initiera cette réforme par la partie qui en est la plus réclamée par le parti progressiste, la suppression du budget des cultes, qui revient à ce qu'on appelle vulgairement la séparation des Églises et de l'État. Quoique le parlementarisme ait toujours



ajourné cette mesure si opportune, comprenant qu'une telle abolition entraînerait nécessairement celle des deux autres parties du budget théorique, la dictature ne rencontrera pas la moindre difficulté à la réaliser. Mais le clergé, une fois réduit à sa seule fonction morale, sans autre soutien que celui de ses vrais fidèles, travaillera alors de toutes ses forces pour obtenir l'entière liberté spirituelle par la suppression des deux autres budgets universitaire et académique. Simple défenseur d'une foi qu'il croit encore destinée à faire le bonheur du genre humain et à reconquérir son antique ascendant, il est profondément intéressé à ce que la compétition entre les différentes doctrines soit établie sur le même pied d'égalité, et à ce qu'on enlève, par conséquent, leurs injustes privilèges aux doctrines corruptrices de la métaphysique et du matérialisme scientifique. Voilà comment la dictature républicaine trouvera un puissant auxiliaire dans l'ensemble dn parti catholique, pour réaliser la partie de cette réforme qui rencontrera le plus de résistance ; car, quoique les classes des lettrés et des savants soient les pires obstacles à l'incorporation du prolétariat à la société moderne, elles conservent encore, à cause des préjugés révolutionnaires, un certain prestige dans la masse populaire.

Mais ce prestige est même plus apparent que réel, et il faudra bien peu d'effort pour faire voir au bon sens populaire combien les régimes universitaire et académique s'opposent à la solution des grandes questions sociales. Quelles sympathies réelles peut, en effet, éveiller, dans le prolétariat un système d'enseignement destiné nécessairement à la bourgeoisie, avec tous ces diplômes et privilèges des carrières, dites libérales, qui ne servent qu'à faire pulluler tant de membres inutiles et perturbateurs de la société ? De même, à la moindre réflexion, à la

moindre observation des faits, on restera bientôt convaincu que le régime académique n'est propre qu'à détourner la science et la littérature de leur vraie destination actuelle : l'amélioration morale et sociale du sort du prolétariat.

La dictature peut donc compter sur l'irrésistible appui du prolétariat pour instituer le plus important complément de la liberté spirituelle : la suppression des budgets universitaire et académique.

Ayant complété ainsi la liberté théorique, la dictature républicaine se trouvera enfin revêtue du caractère purement temporel que réclame notre époque de transformation mentale et morale. Dégagée dès lors de ses anciennes attributions spirituelles, aussi perturbatrices qu'oppressives, elle pourra concentrer toute son activité et toute son énergie à maintenir l'ordre matériel, à établir une stricte économie dans les dépenses administratives, à poursuivre les grands travaux d'utilité publique, et à assister sagement le développement industriel.

Cette complète renonciation du gouvernement à intervenir dans l'ordre spirituel amènera encore d'autres bienfaits politiques et sociaux. Elle sera un gage de stabilité pour ce même gouvernement, car une des sources les plus fécondes de ses perturbations réside dans l'habitude que l'on a d'attendre et d'exiger de lui la solution des questions sociales, la guérison de toutes les plaies de la société. Son caractère purement temporel répondra d'avance à toutes les récriminations qu'on puisse lui faire à ce sujet. Et les hommes d'État pourront justement répliquer que c'est à l'ordre spirituel, indépendant d'eux, à l'empire de l'opinion publique, à faire prévaloir et respecter les principes moraux et sociaux destinés à guérir les souffrances de la société. On cessera graduellement de demander aux lois, aux règlements politiques, ce qui



appartient au domaine des convictions et des mœurs, ce qui ne peut être réglé que par l'ascendant d'une foi commune. Ainsi l'ordre gouvernemental se verra délivré sous peu de tous ces ambitieux perturbateurs, de tous ces purs déclamateurs, qui trouvent encore aujourd'hui l'appui du public en lui faisant l'illusoire promesse qu'ils vont résoudre toutes les questions sociales en arrivant au pouvoir.

Le public, bien renseigné sur la vraie portée des réformes légales, s'abstiendra d'entretenir une vaine agitation politique favorable aux parleurs, aux intrigants et à un déplorable journalisme, et qui n'aboutit, en somme, qu'à un perpétuel et dangereux changement dans le personnel gouvernemental. Mais, par une heureuse compensation, il tournera alors de plus en plus son attention vers l'élaboration des nouvelles mœurs, vers l'établissement, en un mot, de la *religion démontrable* qui doit *régler* et *rallier* les hommes dans la vie finale de l'Humanité. Il n'exigera désormais du gouvernement que les conditions de paix et de liberté nécessaires à cette grande régénération sociale.

L'ensemble des considérations que nous venons de faire suffit à démontrer la nécessité du caractère purement temporel de la dictature républicaine. Il est la condition de son existence, de sa durée, et de sa force. Sans lui point d'ordre ni de progrès possibles dans la société française.

---

# CONCLUSION

Grâce aux doctrines politiques d'Auguste Comte, les vrais républicains peuvent et doivent devenir de vrais conservateurs, comme les vrais conservateurs peuvent et doivent devenir de vrais républicains. Ces deux titres, dont l'un représente l'ordre et l'autre le progrès, sont désormais inséparables et synonymes pour tout esprit au niveau de son siècle. Le Positivisme a, en effet, démontré que toujours et partout *le progrès n'est que le développement de l'ordre*, et qu'il ne peut pas y avoir d'ordre sans progrès ni de progrès sans ordre. En dehors de cette heureuse conciliation, il n'y a de place que pour l'anarchie et la rétrogradation.

Ce double besoin de toute société est pleinement satisfait, en ce qui dépend du domaine politique, par la combinaison irrévocable de l'état dictatorial avec l'état républicain, le premier assurant l'ordre d'après l'autorité, le second garantissant le progrès d'après la liberté. A vous donc, républicains et conservateurs sincères de faire surgir, par vos efforts réunis, cette dictature véritablement républicaine, qui mettra fin à la grande crise qui agite e déchire la France depuis un siècle. Sa nécessité et ses conditions, imposées par les antécédents historiques et par les besoins sociaux, vous sont maintenant connues et vous le seront mieux encore, si vous avez recours



comme c'est votre devoir, à l'étude des immortels ouvrages du Fondateur du Positivisme, de son *Système de Politique positive,* et surtout de son *Appel aux conservateurs*, qui vous a été particulièrement destiné. Il ne vous reste donc désormais aucun motif raisonnable, aucune excuse admissible, pour ne pas accomplir votre devoir de donner à la France le seul gouvernement qui lui convient.

Le moment actuel est grave, solennel et plein de responsabilités pour vous tous, hommes d'état qui dites et croyez être de vieux républicains. Nous sommes à la veille ou d'une crise salutaire amenant, avec la dictature républicaine, une paix intérieure définitive, ou d'une crise des plus redoutables que la France ait éprouvées jusqu'ici. Si, par un malheur à jamais déplorable, les sophismes et les agissements parlementaires de la bourgeoisie, exploitant de vieux préjugés révolutionnaires, réussissait à arrêter pour le moment le grand courant dictatorial qui se dessine de plus en plus dans l'horizon de la politique française, vous auriez montré une fois de plus, ô républicains, votre impuissance à constituer un vrai gouvernement; une terrible anarchie s'ensuivrait, et le pouvoir échapperait de vos mains, pour passer, d'après les besoins de l'ordre, entre les mains des réactionnaires. Vous auriez amené de la sorte, au lieu d'une dictature directement républicaine et progressive une dictature à tendances monarchiques et rétrogrades, qui ne ferait que provoquer inévitablement une nouvelle crise révolutionnaire. Ainsi se prolongerait, par votre seule faute, cette fatale oscillation entre l'anarchie et la rétrogradation où la France se trouve placée depuis 1789, et d'où elle ne pourra sortir jusqu'à ce que, abandonnant vos vieux préjugés métaphysiques et vous inspirant des doctrines politiques du Positivisme, vous ayez franchement adopté la forme

dictatoriale, comme la seule convenable au gouvernement de la République française.

Et n'oubliez pas, ô mes frères républicains, que votre responsabilité devient d'autant plus grave que les nouvelles crises seront, sans nul doute, plus redoutables que jamais, car, derrière elles, on voit surgir et s'avancer, avec une force inconnue jusqu'ici, les justes réclamations du prolétariat, mêlées naturellement à d'inévitables erreurs et à des haines violentes et implacables. La politique se trouvera mêlée des plus difficiles questions sociales. Ces aspirations régénératrices, ces importants problèmes qui, avec l'ordre public et la liberté spirituelle pleinement assurés par la dictature républicaine, s'achemineraient paisiblement, sous l'ascendant du Positivisme, vers ses véritables et pacifiques solutions, prendront alors, par votre aveuglement, une vicieuse et fatale direction, en cherchant à régler par les lois et par la force ce qui ne doit ni ne peut être réglé que par les croyances, les mœurs et la juste pression morale de l'opinion publique. Nous tomberons ainsi dans une complète anarchie, et nous verrons se succéder dans la sphère politique les funestes essais de toutes ces utopies sociales, aussi absurdes que subversives et tyranniques, que des docteurs incompétents, desquels Auguste Comte a si bien dit qu'ils tranchent en sociologie sans savoir l'arithmétique, ont proposées pour porter remède aux souffrances du prolétariat.

Devant cet imminent danger, devant les catastrophes inévitables qu'amènera le manque d'un vrai gouvernement républicain, ferme et stable, abandonnez à jamais, ô républicains sincères, un parlementarisme condamné à la fois par la théorie et par les faits, et ralliez-vous de toutes vos forces à la dictature conseillée par la science sociale et réclamée instinctivement par une grande partie



de la population française. Montrez que sous ce titre sacré de républicain ne s'enferme pas une vaine ambition politique, mais une noble aspiration à réaliser la plus grande somme du bonheur public. A la veille de célébrer le premier centenaire de la grande révolution, rendez-vous dignes de regarder face à face les ombres vénérables de vos meilleurs pères de 1789, en inaugurant le seul régime politique qui permettra la régénération sociale de la France et de tout le genre humain, objet constant de leurs plus ardentes et généreuses aspirations. C'est ainsi que vous pourrez vous proclamer les vrais héritiers et continuateurs de ceux qui ne détruisirent les institutions du Passé que dans le noble désir de construire les institutions de l'Avenir.

Et vous, ô mes frères prolétaires, jusqu'à quand vous laisserez-vous éblouir par les trompeuses apparences républicaines du régime parlementaire, par toutes ces promesses de réformes jamais accomplies, par tous ces pompeux discours qui n'aboutissent à rien, par toutes ces bruyantes et perpétuelles discussions qui s'agitent dans le vide? Ne voyez-vous pas que cette stérile agitation politique, que toute cette fumée parlementaire, rendue à dessein le plus épaisse possible, ne servent qu'à prolonger le règne de la bourgeoisie, qu'à détourner votre attention des questions qui vous intéressent le plus, qu'à dissimuler et cacher les questions et les plaies sociales, et à retarder leurs solutions et leurs remèdes? Il est temps donc d'apporter votre irrésistible concours aux hommes d'État qui vous délivreront du régime le plus opposé à votre salut. Venez prêter votre aide puissante à l'avènement de la dictature républicaine, qui en établissant la tranquillité publique et la pleine liberté spirituelle, vous permettra d'obliger tous les citoyens à diriger leurs regards et leurs efforts vers l'accomplisse-

ment du grand devoir de notre époque, celui de vous incorporer à notre société, de vous y assurer une situation matérielle et morale qui vous rendront aptes à remplir dignement vos fonctions sociales, tant spéciales que générales.

O peuple français ! j'en appelle à votre bon sens traditionnel; il n'est pas possible que les beaux parleurs et les fins lettrés du parlementarisme continuent à vous donner le change en vous flattant et en vous décorant d'une vaine et prétendue souveraineté. Celle-ci, comme le nom l'indique, marque le caractère de la puissance et de l'autorité politiques du vrai gouvernement, qui ne vous a jamais appartenu de fait, et qui ne doit ni ne peut vous appartenir. *Le peuple gouvernant et souverain* est un pur contre-sens; cela indiquerait simplement l'absence de tout gouvernement dans une nation, ce qui ne peut pas être, car, suivant une loi sociologique, *il n'y a pas de société sans gouvernement.* L'existence de celui-ci est indépendante de toute volonté populaire; elle dépend d'une loi naturelle aussi certaine que celle d'après laquelle il n'y a pas de famille sans chef, de vaisseau sans capitaine, d'armée sans général, d'organisme humain sans un système nerveux qui centralise et dirige tous ses phénomènes.

Ce qui doit vous appartenir, ô travailleurs ! ce qu'il vous importe de rendre efficace, c'est votre précieux office général de contrôle et de surveillance du pouvoir politique. C'est vous qui devez former principalement la force indispensable et irrésistible de l'opinion publique. Destinés nécessairement à être des gouvernés et non pas des gouvernants, ce qu'il vous faut prendre à cœur, c'est que la puissance politique s'exerce dans l'intérêt du bien public, qui comprend surtout votre propre félicité. Eh bien ! j'ai démontré, à satiété, que la dictature républicaine est le seul gouvernement favorable à votre régénération, à votre incorporation sociale, et le seul que vous puissiez surveiller réellement et rendre responsable de ses actes. Des caractères diamétralement opposés distinguent le régime parlementaire, de par sa nature aussi anti-social qu'irresponsable.



Mais qu'est-il besoin d'insister plus longtemps sur de si évidentes vérités ? Au fond des consciences populaires le parlementarisme est déjà irrévocablement condamné. La population n'attend, pour se prononcer, que le grand homme d'État capable de la délivrer de ce funeste régime et de constituer solidement un nouvel ordre de choses. Jamais époque, jamais pays, n'a réclamé si instamment que la France actuelle l'existence d'une personnalité politique vraiment supérieure. Et l'histoire nous apprend que, si ce n'est malheureusement toujours, le plus souvent, les besoins prolongés, soit politiques, soit intellectuels ou moraux, d'une situation sociale, finissent par faire surgir l'homme nécessaire. C'est ainsi que nous voyons apparaître, dans la succession des siècles, les grandes figures de César, Charlemagne, Louis XI, Richelieu, Cromwell, Frédéric et Danton, dans l'ordre politique; de Moïse, Homère, Archimède, saint Paul, Mahomet, Dante, Descartes, Leibnitz, Bichat, Gall et Auguste Comte, dans l'ordre intellectuel, poétique et religieux.

Je ne sais pas, quoique tout me porte à le croire et à l'espérer, si le général Boulanger, que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement, possède les éminentes qualités de cœur, d'esprit et de caractère qu'exige la fondation de la véritable dictature républicaine. Mais ce que je puis affirmer, c'est que les aspirations et les tendances qu'il représente, que le mouvement qu'il personnifie, répondent aux besoins les plus profonds de la situation française. Là est l'acheminement du parti républicain vers les saintes et fécondes doctrines politiques,

là est la voie du salut de la République et du bonheur de la France. Éliminer le parlementarisme, et marcher vers la constitution d'un pouvoir central, stable et puissant, capable de consolider l'ordre et de garantir le progrès, voilà la double et sublime tâche actuelle qui doit rallier autour du général Boulanger tous les hommes de bonne volonté, tous les vrais patriotes, tous les vrais républicains de France. S'il ne réalisait pas les espérances que nous fondons sur lui, un autre plus apte saurait prendre sa place dans la direction du mouvement républicain qu'il a si heureusement initié.

O France, ma seconde patrie, la patrie commune de tous ceux qui sentent battre dans leur poitrine un cœur embrasé de l'amour de l'Humanité! puissent tous tes enfants, tous tes fidèles serviteurs, tous tes hommes d'État, réunir leurs efforts pour te donner, avec la dictature républicaine, le calme et la liberté dont tu as tant besoin pour reprendre ta glorieuse mission séculaire de marcher à la tête des destinées humaines. Tranquille et libre à l'intérieur, respectée à l'extérieur, tu sauras alors reconnaître et embrasser la doctrine régénératrice, la foi démontrable, fondée par celui qui fut en même temps le plus grand de tes enfants et le plus grand serviteur de notre espèce. Régénérée et agrandie par elle, tu porteras ensuite, par la parole et par l'exemple, cette lumière rédemptrice à toutes les nations de la Terre, afin de substituer partout au règne provisoire de Dieu, depuis longtemps épuisé, le règne éternel de l'Humanité. Ta grande capitale deviendra, dès lors, la métropole religieuse de la planète entière, la ville sainte où tous les peuples viendront fraterniser, dans une pleine communauté d'amour, de foi et d'espérance, réalisant ainsi l'unité finale du genre humain.

---

# APPENDICE

## AVERTISSEMENTS NÉCESSAIRES

Je dois rappeler au lecteur que, dans les pages précédentes, je n'ai fait qu'ébaucher la théorie d'Auguste Comte sur la politique propre à la transition actuelle. Pour avoir plus de renseignements sur cet important sujet, il faut nécessairement recourir au cinquième chapitre du volume de sa *Politique positive* et à son *Appel aux Conservateurs*. Mon but essentiel était d'indiquer la nécessité d'une dictature vraiment républicaine. Tant que celle-ci ne sera pas solidement établie, tous les conseils du Positivisme sur sa marche et ses modifications ultérieures n'auront pas une si pressante opportunité.

* * *

Un avertissement plus nécessaire encore. Disciple fidèle d'Auguste Comte, je dois prévenir le public contre les faux représentants de notre doctrine, contre ceux qui, tout en se décorant du titre sacré de *positivistes*, n'en sont pas moins les pires ennemis du Positivisme. Je tiens à me dégager de toute solidarité avec eux, et à empêcher que, par leur conduite si opposée à nos principes et par leurs sophistications, ils ne continuent à écarter le public de notre grande doctrine.

Depuis la fondation du Positivisme, deux déviations capitales se sont produites dans son sein, qui ont contribué beaucoup à arrêter son ascendant si indispensable à la solution de tous les grands problèmes politiques et sociaux de notre époque. Nous les appelons d'après le nom de leurs chefs, le *littréisme* et le *laffittisme*.

L'érudit qui dirigea la première révolte contre la Religion de l'Humanité renia tous les principes et les applications sociales de celle-ci, après avoir été leur premier

propagateur public en France. Il continua cependant à se dire un adhérent du Positivisme, tout en présentant celui-ci comme une pure philosophie et en convertissant ainsi la plus grande des religions dans un simple thême de dissertations philosophiques sans aucune efficacité morale et sociale. Sa conduite fut d'accord avec son apostasie; il appartint à deux Académies et se laissa porter au Sénat. Il se rallia donc entièrement au système de résistance bourgeoise contre la régénération sociale, à l'académisme et au parlementarisme, à tout ce que le Positivisme conseille d'éliminer immédiatement comme étant le principal obstacle de notre marche dans l'avenir.

Mais il n'est pas besoin d'insister plus longtemps sur le littréisme. Il fut enterré, ainsi que sa revue, avec son auteur.

La seconde révolte, personnifiée dans M. Pierre Laffite, le conférencier de la Sorbonne, est beaucoup plus dangereuse, et elle dure encore. Ici, on peut tromper le public, car on y fait semblant d'accepter tous les principes de notre religion. Il faut être au courant de notre doctrine, avoir lu les œuvres d'Auguste Comte, pour reconnaître que le laffittisme altère et renie le Positivisme, non seulement dans ses applications pratiques, mais aussi dans ses fondements théoriques. Ce n'est pas ici le lieu de montrer cela en détail, ce qui, du reste, a été déjà fait (1). Qu'il me suffise de signaler la déviation laffitiste par rapport au sujet que je viens de traiter dans mon opuscule. Cela mettra tout lecteur intelligent de ce dernier en aptitude d'affirmer que les laffitistes ne sont nullement des représentants du Positivisme.

Voilà près de vingt ans que l'on peut sans danger manifester, en France, des opinions politiques, sociales et religieuses quelconques. Eh bien! pendant cette longue période, le prétendu directeur du Positivisme, M. Pierre Laffitte, n'est jamais intervenu dans les événements politiques ou sociaux pour montrer les grandes solutions de notre doctrine. Jamais un mot contre le régime parlementaire, jamais un mot en faveur de la dictature, jamais un mot pour obtenir la suppression du budget de cultes et des Universités et Académies officielles. Bien pis encore; ce sophiste du Positivisme est devenu l'allié et le docteur

(1) Lire à ce sujet : *Positivisme des derniers temps* et la *Circulaire exceptionnelle* de M. le docteur Audiffrent ; les *Rapports de l'Apostolat positiviste*, par M. Lemos ; la *Philosophie chimique* de M. Mendes, et mes *Lettres sur le Positivisme et la mission religieuse de la France*.



de la politique opportuniste, marchant à sa remorque, sophistiquant notre doctrine pour l'adapter à la défense des chefs de l'opportunisme dans les attentats et les fautes de leur politique extérieure et intérieure. Ainsi ce sophiste et ses adhérents se sont transformés dans les auxiliaires de la politique parlementaire et du régime d'oppression spirituelle où nous vivons à cause des privilèges ecclésiastiques, universitaires et académiques. Un exemple caractéristique de cela vient d'être donné par un de leurs coryphées, M. Jean-Baptiste Foucart, qui, contre un précepte exprès de notre doctrine, défendant pour le moment aux positivistes toute participation aux fonctions politiques pour se limiter à une influence purement spirituelle, s'est porté cependant candidat à la députation du département du Nord.

Voilà comment il se fait que le Positivisme, dont ils s'appellent les propagateurs, doit apparaître, devant le Public, et surtout devant le Prolétariat, comme une doctrine destinée à prolonger le règne de la bourgeoisie, et non pas comme la grande religion propre à régénérer la société et à incorporer à elle les libres travailleurs. Voilà pourquoi aussi je tiens à signaler hautement leur déviation, et à les déclarer énergiquement des traîtres à notre doctrine et à la sainte cause de l'Humanité.

L'intérêt public me le commande. Lorsque le bonheur de la France et du genre humain dépend du triomphe de la religion de l'Humanité, lorsque le prompt avènement de cette doctrine pourrait racheter tant de larmes, guérir tant de souffrances et épargner tant de sang et tant de victimes, on ne saurait trop s'indigner contre ceux qui l'arrêtent dans sa marche en la dénaturant. Ils méritent la réprobation du Présent et la condamnation de la Postérité. Et il faut avertir le Public pour qu'ils ne puissent continuer à faire tout le mal qu'ils ont fait jusqu'ici.

Je regrette d'avoir à signaler, parmi les adhérents de M. Laffitte, un ouvrier peintre en bâtiments, M. Isidore Finance, qui trahit ainsi la cause du prolétariat auquel il appartient. Nous avions espéré jusqu'ici le voir se dégager de la funeste influence du sophiste et d'une solidarité qui le condamne. Nous avons même fait une tentative pour le pousser à une action vraiment positiviste. Bien qu'elle n'ait pas réussi, je tiens à reproduire quelques extraits de la lettre que je lui adressais, à cette intention, le 19 Moïse 98 (19 janvier 1886), car elle se rapporte justement à l'un des sujets que j'ai traités dans mon opuscule :

« Je viens vous prier, vous et l'honorable Cercle des

prolétaires dont vous êtes le Président, de vouloir bien initier une active propagande en faveur de la séparation des Eglises et de l'Etat, et de vous mettre à la tête d'une ligue qui aurait pour but de réaliser cette grande mesure politique, aussi nécessaire qu'utile aux destinées de la France et de l'Humanité.

« Vous savez que la première condition fondamentale de l'avènement du nouveau régime social vers lequel tend l'élite de notre espèce réside dans une pleine séparation du temporel et du spirituel. Elle est la base indispensable de l'édifice de l'avenir, si admirablement tracé par le plus grand des Maîtres, et elle seule pourra permettre à ses disciples et continuateurs de réaliser et d'achever cette merveilleuse construction. Une pleine liberté spirituelle est le passage obligé pour arriver à la solution pacifique de toutes les graves questions qui agitent maintenant la société et qui intéressent surtout, et à un si haut degré, les classes prolétaires.

« Tout observateur attentif doit reconnaître que la principale cause de notre stagnation politique et sociale, que le plus puissant obstacle dans notre marche vers l'avenir, consiste dans cette malheureuse confusion des deux pouvoirs, qui fait maintenir encore une religion d'Etat, une science d'Etat, et un enseignement d'État. Les églises officielles, les académies officielles, et l'Université, voilà la triple forteresse où s'asile une bourgeoisie égoïste et dégénérée pour empêcher la juste incorporation du prolétariat à la société moderne. Toute tendance vers le régime nouveau, tout véritable mouvement social se trouve entièrement arrêté par cette vieille organisation spirituelle soutenue par l'Etat, qui ne sert depuis longtemps qu'à cacher la nature du mal qui afflige nos sociétés, et à détourner les esprits d'y porter un prompt et efficace remède. Supprimer le triple budget ecclésiastique académique et universitaire, constitue donc le but primordial de toute saine politique, qui aspire réellement à favoriser la paisible évolution de la société française.

« Je crois inutile d'insister davantage auprès de mes frères positivistes sur l'importance capitale d'une telle mesure politique. Notre Maître vénéré l'a toujours signalée comme la condition première et indispensable de la transition organique qui doit nous conduire au régime normal de l'avenir. Je ne dois vous parler maintenant que du moyen le plus efficace pour réaliser ce vœu fondamental de la politique positive.

« Certes, ce n'est pas de l'initiative parlementaire que



nous pouvons attendre la réalisation d'une pareille mesure. Nous savons que les membres du corps législatif se recrutent surtout parmi les lettrés, parmi ceux qui appartiennent au monde académique et universitaire. Quelques-uns d'entre eux, dans leur antipathie envers l'Eglise, voudraient la suppression du budget des cultes, mais la plupart la repoussent, pressentant qu'elle amènerait nécessairement la suppression des deux autres budgets, académique et universitaire.

« D'ailleurs, les lettrés du Parlement se sentent flattés d'avoir en leurs mains le pouvoir de diriger les consciences et l'opinion nationale, et ils ne consentiront jamais d'eux-mêmes à se dessaisir d'une pareille attribution, pour se limiter, suivant les préceptes de la *Politique positive*, à n'être que de simples contrôleurs de l'administration financière du pays. Ils sentent bien que la persistance du régime parlementaire ne tient maintenant qu'à cette funeste confusion des deux puissances, temporelle et spirituelle, qui accorde encore au gouvernement la direction suprême de l'enseignement et même du culte et de la religion.

« Soyons donc certains que c'est seulement sous le poids irrésistible de l'opinion publique que les chambres se décideront à voter la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il faut, en conséquence, agir sur cette opinion, l'éclairer, la réveiller pour ainsi dire, car, au fond, toute la partie active du public français désire déjà cette séparation décisive. Et lorsque je nomme l'opinion publique, je veux parler surtout du prolétariat de vos grandes villes qui en forment la base fondamentale.

« C'est, en effet, parmi les prolétaires des grands centres de population que l'on peut et que l'on doit former une ligue invincible destinée à demander et à obtenir la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Seul le prolétariat est absolument dépourvu de tout intérêt à maintenir un régime d'hypocrisie et d'absurdes privilèges, qui entrave profondément le libre développement de la société française. Il se trouve, au contraire, tout disposé à comprendre que là est la dernière barrière qui empêche sa juste et pacifique incorporation à la société moderne.

« Mais il appartient naturellement aux plus avancés et aux mieux éclairés des prolétaires, à nos frères positivistes, d'initier et de diriger un tel mouvement. C'est à eux de faire un digne et énergique appel aux plus actifs des prolétaires, pour constituer une ligue qui n'aurait d'abord pour but que d'obtenir la suppression du budget

des cultes, idée qui peut, la première, rallier l'opinion publique. Mais cette même ligue se maintiendrait après pour atteindre son but final : la suppression de tous les privilèges académiques et universitaires.

« ... L'initiative de ce ralliement de l'opinion appartient, je le répète aux prolétaires positivistes. Telle est la noble et importante mission que notre Maître leur avait assignée en créant la société positiviste et en mettant à sa tête un digne prolétaire. »

* * *

Après avoir signalé ceux qui ont renié ou faussé le Positivisme, il faut nommer et honorer ceux qui lui sont restés fidèles en France. Nous avons d'abord à rappeler notre regretté confrère, M. le docteur Eugène Sémerie, qui fut un des premiers à flétrir la déviation laffitiste. Il ne cessa depuis, jusqu'à sa mort, de propager les doctrines, surtout politiques, du Positivisme. Nous indiquerons à l'attention du public deux de ses articles qui conservent encore une grande actualité : *Du Gouvernement transitoire qui convient à la situation française actuelle*, et une remarquable *Lettre à M. Clémenceau* sur le même sujet.

Mais le principal défenseur de la doctrine positiviste en France est, sans nul doute, notre éminent confrère, M. le docteur Audiffrent. Dans ses différents ouvrages, il s'est conservé scrupuleusement fidèle aux traditions politiques et religieuses du Positivisme. La pensée du Maître s'est toujours, pour ainsi dire, incarnée en lui.

Nous recommandons à la méditation de tous les hommes d'Etat sa remarquable brochure : *Paris et la situation* publiée en 1883, et dont nous désirons voir paraître une deuxième édition, car, en elle, se trouvent traitées avec une admirable profondeur toutes les grandes questions de la politique actuelle.

Nous terminerons ces avertissements en faisant observer à toutes les personnes soucieuses de l'avenir social que c'est aux œuvres d'Auguste Comte qu'elles doivent recourir pour étudier le véritable Positivisme. Alors, elles ne tarderont pas à reconnaitre en nous ses vrais défenseurs et à nous aider dans notre grande œuvre de régénération sociale.

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

Le Mans. — Typographie Edmond MONNOYER.

# ŒUVRES PRINCIPALES
## D'AUGUSTE COMTE

---

**Système de philosophie positive**, condensé par Miss Harriet Martineau, traduit de l'anglais par Ch. Avezac-Lavigne, 2 vol. in-8, ornés d'un portrait (L. Bahl, libraire, 14, rue Chauveau-Lagarde)..... 16 fr. »

**Catéchisme positiviste** ou **Sommaire exposition de la Religion universelle**, Paris 1891, édition apostolique, augmentée de cinq tableaux et de nombreuses notes rédigées par M. Miguel Lemos, d'après les derniers ouvrages de l'auteur, in-18. (On le trouve chez le même libraire)................. 3 »

**Appel aux Conservateurs**, in-8,................. 3 »

**Système de politique positive**, ou **Traité de Sociologie** instituant la Religion de l'Humanité, 4 vol. in-8...................................... 30 »

**Synthèse subjective**, in-8, épuisé.............. » »

**Son Testament**, suivi de ses **Prières quotidiennes**, de ses **Confessions annuelles** et de sa **Correspondance avec Clotilde de Vaux**, in-8 épuisé........................................ » »

On trouve le **Catéchisme positiviste**, ainsi que les plus récentes publications de l'apostolat positiviste, chez M. Emile Blanchard, libraire à Paris, 61, boulevard St-Michel.

---

APOSTOLAT POSITIVISTE

---

**Santiago du Chili**, 7, Avenida Negrete.

**Rio-de-Janeiro**, 30, rua Benjamin-Constant. Capella da Humanidade.

**Londres**, 19, Chapel street. (Lamb's conduit street) W. C. Church of Humanity.

**Liverpool**, 25, Falkland street. Church of Humanity.

**Newcastle-on-Tyne**, Saint-Mary's Place. Church of Humanity.

**Leicester**, 71, High street, Positivist Room.

**Sunderland**, 13, Derby street Durham Road.

Le Mans. — Typographie Edmond MONNOYER

This book is due two weeks from the last date stamped below, and if not returned or renewed at or before that time a fine of five cents a day will be incurred.

| | | |
|---|---|---|
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |

